

F/16 B 37



LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE.



College

1880-1881

F16837



LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE,

PAR J.-D. MAGALON.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHAUMEROT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

GALERIE D'ORLÉANS, n° 4.

1830.

position intermédiaire qui lui permit d'apercevoir et de comparer les deux extrémités. De-là seulement peut sortir une saine appréciation, un arrêt impartial.

Je viens de prononcer peut-être, Monsieur, la condamnation de ce livre ; mais à coup-sûr vous ne condamnerez pas l'auteur. Encore tout meurtri des rigueurs du pouvoir, pouvait-il applaudir aux bienfaits de la civilisation, à la mansuétude de nos lois, à l'humanité de nos magistrats !

Qu'on ne croie pas cependant que, révoltée par l'injustice et flé-

trie par le malheur , mon ame soit incapable d'admiration pour la vertu , d'affection , de dévouement pour ces illustres citoyens dont l'existence entière est consacrée , soit à la défense des libertés publiques , soit au soulagement des maux particuliers. Dans mon organisation méridionale , il y a plus de place encore pour la reconnaissance que pour la haine et l'indignation. Cette même plume qui , ardente , a stygmatisé le pouvoir oppresseur , se complairait bien davantage à tracer le tableau d'un noble caractère , d'un beau talent , d'une vie marquée par tous les genres d'illustration. Rassurez-vous , Monsieur , je ne dirai pas où j'irais cher-

ne lui apportent que des images de douleur et des souvenirs d'injustice. Ce n'est pas lui qui peut voir sous leur beau côté les institutions sociales; ce n'est pas lui qui peut apercevoir les immenses avantages des lois qui sacrifient la grande majorité des individus au bonheur de quelques-uns. Il n'est pas porté à revêtir de couleurs poétiques la société qui l'emprisonne; il lui est impossible de reconnaître un aréopage, composé de l'élite de la nation, dans les trois individus couverts de robes noires, et assistés d'un accusateur public et d'un greffier, qui ont tranquil-

lement paraphé, avant dîner, l'arrêt qui le prive pour un an de la société des hommes et de la lumière du jour. S'il essaie de tracer un tableau de fantaisie, ses figures grimacent; les images les plus gracieuses, prennent, sous son pinceau, une teinte lugubre; et de quelque éclat qu'il veuille parer deux beaux yeux, on y remarque toujours l'étincelle de Némésis.

Que si, au contraire, le prisonnier laisse un libre cours à sa douloureuse indignation, toute la poésie du malheur vient s'empreindre dans ses rêveries. Mieux que personne il

voit le côté faible des institutions, la cruauté des lois, la faute des magistrats. Blessé par tout ce que les autres admirent, il trouve d'abondantes paroles pour les tirer de leur erreur. C'est à lui qu'il appartient de crier à ses concitoyens : « Sous vos pas est creusé un abîme ; vous ne le voyez pas, parce qu'on a pris soin de le couvrir de roses ; mais je le connais moi, car j'y suis tombé. » Lui au moins a vu le dessous de beaucoup de choses qui séduisent la masse par le voile doré qui les pare. Il a arraché les manteaux d'hermine, les habits brodés, les soutanes sacrées, et combien de

hideuses, d'hypocrites figures, combien de turpitudes cachées, il a trouvées au lieu et place de formes arrondies et de séduisantes apparences.

Ces réflexions nous ont été suggérées par de nombreuses persécutions. Obscur et perdu dans la foule, nous avons pourtant attiré sur nous la foudre des réquisitoires. Plus d'un magistrat s'est élevé à un rang supérieur en marchant sur notre chétive tête. Nous sommes loin de leur en faire un reproche. Sans doute ils ont été de bonne foi : il est seulement malheureux que leur intérêt personnel ait toujours été si bien d'accord

avec leur conscience ; ce qui peut faire supposer qu'à leur insçu leur conscience a été dirigée par leur intérêt personnel. Un tel spectacle était propre sans doute à attirer nos méditations sur les rouages même les plus éprouvés de la machine sociale. Est-ce notre faute si nous n'étions pas porté à tout admirer.

Notre publication a pris naissance dans les cachots de Poissy, en ce sens que les cachots de Poissy nous ont fait réfléchir sur les misères de la société, et rêver un monde où la franchise et l'enthousiasme ne seraient plus passibles d'amende et de

prison; mais nous n'avons point commencé à revêtir ces idées d'une forme dramatique dans les cachots de Poissy. Hélas! on ne nous en laissait pas le temps. Entre nos larmes et quelques instans d'un repos machinal, les intervalles étaient bien courts, et l'espérance de la liberté pour nous et pour la France, suffisait bien à les remplir! Nous avons donc écrit ces faibles esquisses pendant les jours de notre liberté, mais nous les avons terminées en prison. Elles avaient pris naissance sous les verroux, sous les verroux elles devaient éclore: *Habent sua fata libelli!* Triste destinée que celle de nos

pensées de douleur ! Congues à Poissy, c'est à Sainte-Pélagie qu'elles prennent un corps, qu'elles reçoivent le baptême littéraire. Daignent au moins MM. les gens du roi les trouver sans reproches ! Après les interprétations dont nous avons été victime, il nous est impossible de distinguer une page coupable d'une page inoffensive ! Toutefois il nous reste une consolation, et, celle-là, il ne dépend pas d'un tribunal de nous l'arracher. Nous sommes au moins certain de n'avoir été guidé que par des motifs généreux ; nous sommes certain d'avoir été franc, sincère, patriote.

On peut bien nous donner des fers, on ne nous imposera pas le repentir ; et mieux vaut le contentement de soi sous les clefs du geôlier, que de recevoir dans un rang envié le salaire du remords.

Les Veillées de Sainte-Pélagie se composent de trois essais ; chacun de ces essais présente, sous la forme dramatique, le développement d'une idée, le tableau d'un abus. Ainsi, le *Barbier de Madrid* (1) fait voir le

(1) Ce premier essai a été composé et publié au moment où le ministère déplorable présenta, à la chambre des pairs, la loi sur le sacrilège ; il reparait aujourd'hui avec quelques corrections.

danger de l'extraordinaire législation du sacrilège qu'on a osé ressusciter au milieu d'un siècle de lumières. Des lois semblables ont jadis peuplé les cachots, rivé des fers, élevé des bûchers. On n'est pas revenu sans doute à donner au principe toute son extension; mais il suffit qu'il soit posé pour être menaçant. Les inquisiteurs à venir, si un tel ordre d'idées pouvait triompher, trouveraient dans la loi du sacrilège une source féconde de supplices : elle recèle l'idée-mère d'un moyen-âge tout entier.

Et, en effet, ce principe affreux a suscité dès sa naissance

ce jeu de mots sanguinaire : « Qu'importe que le condamné soit innocent, l'arrêt de mort le renvoie devant son juge naturel. » Plaisanterie atroce qui paraît n'être que le résultat d'une organisation malheureuse, mais qui révèle tout un système. Oui, si Dieu demande des vengeances, le soupçon doit suffire pour dresser des échafauds. On disait autrefois dans un massacre général : « Dieu saura bien reconnaître les siens ! » C'était du Bonald tout pur, et M. de Bonald est conséquent avec lui-même autant que l'inquisiteur dont il a volé la sinistre sentence. Eh ! que sont

quelques viles enveloppes mortelles quand il s'agit de la divinité ! Le sacrifice, juste ou injuste, doit être agréable à un dieu de vengeance ! L'intention, dans ce cas, justifie tout. Tuer un innocent, c'est envoyer un martyr en paradis. Punir un coupable, c'est accomplir la loi d'en haut !

Heureusement cette démente n'est plus de notre siècle, et la loi de sang, fatal symptôme du règne du parti-prêtre, n'a pas même porté ses fruits. Les vrais principes sont aujourd'hui trop bien connus : le jury n'abdiquera point sa haute omnipotence. Placé entre le mensonge et l'as-

sassinat , il saura refuser de tremper ses mains dans le sang, et, généreux imposteur par ordre de la loi, il contiuera d'acquiescer les citoyens qui, à ses yeux, ne sauraient être regardés comme criminels.

La société ne tient de son institution qu'un seul droit, le droit de protection mutuelle entre tous ses membres. Le gouvernement, qui en représente la force, n'a pas d'autres droits, ni d'autres devoirs. Qu'il protège donc les personnes et les propriétés. Qu'en fait de culte il assure à chacun le libre exercice du sien ! qu'il le garantisse contre les attaques du fanatisme !

Hors de-là il manque le but de sa mission ; il n'est plus le régulateur légal de la société, il devient au contraire l'usurpateur arbitraire des droits dont chacun s'est réservé l'exercice, des droits que personne n'a voulu perdre en accédant au lien social.

Mais de toutes les usurpations de l'autorité la plus pesante et la plus odieuse est sans aucun doute celle qui consiste à intervenir dans les croyances du citoyen. Je crois parce que je crois. Je nie parce que je nie. Mais je refuse à tout autre la faculté de s'immiscer dans mon for intérieur, de scruter ma

manière de sentir ; c'est chose entre ma conscience et Dieu. Nul n'a le droit de se mettre en tiers dans ce mystérieux conflit : on peut me prescrire des obligations comme citoyen , mais ma liberté comme homme m'appartient tout entière : ma pensée est indépendante de tout autre et même de toute loi. Si je suis dans l'erreur, on peut tout au plus chercher à m'éclairer : il n'appartient à personne de me violenter sur un point , où tout le genre humain en masse n'a contre moi aucun droit.

Heureusement, nous le répétons, ces principes sont ceux de

toute la population française. Envain le pouvoir les contesterait : il faudra bien tôt ou tard qu'il finisse par les adopter. Les mœurs font souvent les lois, et bien rarement les lois parviennent à changer les mœurs. Or, les mœurs et le caractère français, au XIX^e siècle, sont tout de liberté. Il n'est donné à personne d'en contenir l'élan. La tentative serait aussi infructueuse que dérisoire.

Notre second essai *le Galérien*, sera peut-être plus difficilement compris. Il fronde des préjugés qui ne sont pas, comme l'intolérance religieuse, complètement déracinés. Il déve-

loppe cette idée, que dans les sociétés vieillies, avec la source de l'enthousiasme toute vertu finit par se tarir : alors un vil calcul remplace les élans de l'ame, alors toute exaltation prend le nom de folie et conduit ordinairement au malheur. Nous avons essayé de montrer comment toutes les institutions, bonnes et nobles en soi, se pervertissent; comment les professions libérales se gangrènent; comment le calcul se substitue partout au sentiment; comment enfin le vernis de la politesse, le faux-semblant de la vertu tiennent lieu du fond qu'on baffouerait, si on le rencontrait, comme

une chose hors de nos mœurs.

Certes, le tableau que nous avons esquissé n'a rien de séduisant : il peut être regardé comme le fruit d'amères rêveries, nées d'une imagination morose. Nous ne nous sommes point dissimulé que la société répugnerait à se reconnaître dans la hideuse vérité que chacun de ses membres cherche à se dissimuler. Nous avons compris qu'on nous taxerait d'exagération, de misanthropie, que sais-je ? de noire envie peut-être et de vaniteuses prétentions. Il est si doux, pour les aggregations comme pour les hommes, de se bercer de ses propres

louanges ! il est si doux de dormir sous des fleurs, fût-ce même au bord d'un précipice ! On ne veut pas croire à qui vous montre le fond de l'abîme ; on repousse qui vous réveille comme un fâcheux et un importun. Mais qu'importe, si l'on a en vue de rendre service à la triste humanité, fut-ce malgré elle, il est beau de le tenter : on est heureux encore, même repoussé de tous, quand on n'a eu pour but que d'être utile à tous.

Une chose nous frappe, qui nous encourage à parcourir la carrière que nous nous sommes tracée. La société française, et peut-être le monde entier sont

dans un état de transition gros de miracles. Nous ignorons encore où nous allons, mais il est impossible de ne pas voir que le genre humain est en marche : son avenir est encore incertain, mais il est du moins facile de prévoir qu'il approche d'une immense rénovation. Or, la crise actuelle présente deux issues : l'une de bonheur et de gloire, l'autre d'éternelles misères. Il nous a semblé que tous les écrivains, à quelque sujet futile qu'ils consacraient leurs labeurs, concouraient plus ou moins à nous entraîner vers l'une de ces deux routes. D'un côté, sans cesse appuyés sur

les arides doctrines de l'intérêt, une école philosophique et surtout beaucoup de philosophes pratiques, tendent à dessécher l'humanité. On ne voit le beau que dans l'utile, on ne voit le vrai que dans le calcul; et la connaissance vulgaire de quelques règles d'arithmétique compose toute la destination de l'humanité. Avec ces doctrines, si jamais elles triomphent, la liberté doit disparaître à jamais; car la liberté ne peut vivre qu'appuyée sur la partie morale de l'homme et sur le plus noble enthousiasme. Nous sommes donc menacés de voir ravalier les sociétés humaines au niveau

de ces rassemblemens de castors, industrieuses machines, qui construisent sans penser, et qui jouissent des commodités de la vie sans être faits pour en connaître la partie morale, pour s'énivrer de sa poésie. Déjà les Chinois, peuple pétrifié sous la verge d'une civilisation matérielle, sont parvenus, ou peu s'en faut, au même point. Leur industrie s'est élevée au plus haut degré de prospérité; ils possèdent tout le confortable de la vie; ils ont des jeux publics, une police bien réglée, un ordre admirable pour leurs relations de citoyen à citoyen: il ne leur manque que de la ver-

tu et de la liberté ; à cela près ils composent une nation parfaite. Mais ne vaudrait-il pas mieux en être encore à subir toutes les entraves du monde matériel, que d'avoir acheté le bonheur physique au prix de tout son être moral ? Avant de désirer la civilisation des Chinois, ne demanderions-nous pas de tous nos vœux au ciel le brouet de Sparte ?

Notre troisième essai , *le Vicaire* , est destiné à montrer les abus d'une religion d'État dans un siècle d'incrédulité. Il nous a été dicté en partie par le singulier réquisitoire de M. Menjaud-Dammartin dans

l'affaire Dumonteil. Ce jeune magistrat a cru devoir démontrer les dangers de la confession pour les jeunes personnes qu'un prêtre voudrait séduire , s'il pouvait leur promettre le mariage. Son tableau nous a paru bien fait , mais il nous a prouvé seulement que la confession était hérissée de périls pour la vertu des femmes : nous en avons conclu que nous n'enverrions pas notre fille à confesse ; mais nous n'avons également vu dans la peinture de M. Menjaud un argument en faveur du célibat. « Un confesseur , a-t-il dit , peut s'éprendre d'amour pour sa pénitente ; il peut faire

partager cet amour ; tous les moyens de la persuasion sont entre ses mains...» Nous aurions conclu , nous l'avouons , que ces dangereuses séductions devraient être accompagnées d'un moyen de réparation ; nous n'aurions jamais songé qu'elles pussent être un empêchement au mariage. La conclusion de M. Menjaud peut se traduire ainsi : la confession peut faire des victimes, mais il faut rendre leur malheur irréparable.

Examinons maintenant la question sous le rapport philosophique.

! Toute violence , exercée sur

la conscience de l'homme, pour lui faire adopter telle ou telle profession de foi, est sans doute odieuse ; mais elle se comprend du moins quand elle est dictée par un zèle sincère et une conviction profonde. Le *compelle intrare*, tout odieux qu'il fût, n'était pas inconséquent dans la bouche de fanatiques bien persuadés que hors de l'église il n'y avait pas de salut. Il n'en serait pas de même de violences religieuses, commandées par des hommes impartiaux, pour cloîtrer les citoyens dans les devoirs étroits des religions différentes dans le sein desquelles le hazard les aurait fait naître.

On ne comprend pas, par exemple, Frédéric-Guillaume de Prusse, tolérant toutes les religions, mais défendant à ses sujets de sortir de la croyance dans laquelle chacun d'eux serait né. L'un des considérans de l'arrêt de la cour royale de Paris dans l'affaire Dumonteil, nous a rappelé involontairement cette bizarre prétention :

« Considérant, dit cet arrêt, que chacun est réputé professer la religion dans laquelle il est né, et censé en pratiquer le culte..... »

Avec une pareille doctrine, que d'ailleurs nous n'avons vue

écrite dans aucune de nos lois, toute liberté de conscience nous paraît détruite, et, chose étrange ! non au profit d'une croyance spéciale, mais des diverses sectes qui existent de nos jours en France. En effet, si chacun est légalement réputé professer la religion dans laquelle il est né, il n'est pas permis au citoyen de suivre le vœu de sa conscience, et de choisir la croyance vers laquelle le pousse son sentiment intime. Le juif, convaincu de la vérité des dogmes chrétiens, sera forcé de mourir dans la loi de Moïse ; le protestant voudra envain rentrer dans le sein du catholi-

cisme, etc. Je sais bien que ce n'est pas là ce que l'on veut, c'est cependant ce que dit l'arrêt. Si le catholique ne peut pas légalement devenir protestant, le juif ne peut pas légalement devenir catholique, sans quoi l'égalité promise à tous les cultes serait violée.

« Mais, continue l'arrêt, Dumonteil, de sa pleine volonté, s'est engagé dans les ordres sacrés, et s'est ainsi obligé à garder toujours le célibat prescrit impérieusement par les conciles..... »

Oui, sans doute, Dumonteil, né catholique, s'est fait prêtre catholique; s'il renonce au céli-

bat, il doit être puni par la discipline ecclésiastique, excommunié, interdit, que sais-je ? mais si les vérités du catholicisme ont cessé de frapper ses yeux, quelle autorité civile, sous le régime de la charte, peut lui dire : « Tu croiras, tu es, tu dois rester catholique ; nous t'enchaînons à ton caractère de prêtre. » La croyance, nous le répétons, est une affaire de conscience ; elle ne dépend pas de la volonté. Un homme peut bien jurer d'obéir à une loi, il ne peut pas s'engager à conserver un culte. Si la croyance s'efface de son ame, il est impossible à sa volonté de l'y gra-

ver de nouveau , il est ridicule à une volonté quelconque de le lui ordonner.

« Mais, répond l'arrêt, si le législateur n'a pas voulu scruter les opinions et les habitudes privées, sa haute prudence ne saurait devenir un moyen de se placer hors de toute croyance. »

J'entends : vous n'exigez pas que Dumonteil croie, mais qu'il soit légalement réputé croyant; vous ne prétendez pas qu'il soit catholique, mais qu'il reste prêtre; vous voulez sur-tout qu'il garde le célibat. C'est, nous le répétons, l'enchaîner à une religion qui peut n'être plus en

harmonie avec ses sentimens intimes, c'est violer, pour lui, la liberté de conscience. « On n'a pas le droit de se placer hors de toute croyance. » Eh ! quelque malheureux qu'il soit de ne pas croire, peut-on se donner une foi comme une règle de conduite ? Non ; la raison, d'accord avec la charte, ne veut pas qu'on demande compte au citoyen de son culte ; nous avons des devoirs à remplir envers l'état comme sujets de la loi ; nous n'avons de comptes à rendre qu'à Dieu comme croyans.

Le célibat imposé aux prêtres catholiques est un sacrifice pénible, on l'avouera sans doute ;

la gloire dont l'église entoure la virginité de ses saints le prouve assez , et la foi seule peut faire supporter ce sacrifice et en récompenser le lévite fidèle ; mais quelle compensation offrez-vous à l'homme qui a eu le malheur de renoncer à la croyance chrétienne , pour le tourment que vous lui imposez ? La débauche , sans doute ; il ne lui en reste point d'autre , et vous le placez entre des vertus surnaturelles et l'immoralité ! En général , ne demandez que des vertus ordinaires aux hommes , si vous voulez être obéi. Les dévouemens sublimes , l'abnégation de soi-même doivent être

volontaires ; une foi vive , un zèle ardent peuvent les faire naître , mais le législateur qui les prescrira ne verra jamais respecter ses lois. Et cependant un malheureux qui a renoncé au catholicisme veut vivre en bon citoyen , en honnête homme ; lui ordonnerez-vous d'être un mauvais prêtre ? Le mettrez-vous hors de la loi commune , hors des devoirs de la morale ou des plaisirs de l'humanité ?

Une chose nous frappe qui nous paraît d'une haute importance : c'est que les *considérans* dont nous nous occupons pourraient s'appliquer parfaitement aux religieuses qui voudraient

quitter le cloître. Les conciles ne reconnaissent que des vœux perpétuels ; rompre un vœu perpétuel, c'est cesser de *professer la religion dans laquelle on est né*, c'est se placer en *dehors de toute croyance*. Les religieuses entrent dans leurs couvents *de leur propre volonté*, et *s'obligent* ainsi à un *célibat* et à une *réclusion perpétuels*. Les ordonnances que nous lisons chaque jour, dans le bulletin des lois, organisent donc une foule de cachots où des malheureuses entreraient pour n'en plus sortir ! Nous savons bien qu'on n'en est pas venu là, mais il faudrait y arriver pour être consé-

quent : il faudrait bientôt faire plus : *manger gras* le vendredi *dans un lieu public* , si l'on est catholique , manger du porc si l'on est juif , deviendrait un *moyen de se placer hors de toute croyance* , délit nouveau pour lequel nos codes pourraient trouver des peines nouvelles.

Il nous reste à dire quelques mots sur le genre auquel appartient cet opuscule ; car , depuis plusieurs années , il n'est pas permis de terminer une préface sans dissenter sur le classique et le romantique. Peut-être eût-il été facile de s'entendre dès le premier moment, on ne l'a pas voulu ; et les éloquentes diva-

gations qui se sont croisées de part et d'autre ont embrouillé de plus en plus une question qui, de prime abord, eût pu se résoudre par une simple définition de mots. Dans chacun des deux camps on a raisonné à perte de vue sans daigner tenir compte des argumens des adversaires. D'un côté, on a donné le nom de classique à tout ce qui était ennuyeux et ampoulé; de l'autre, on a donné le titre de romantique à tout ce qui était bizarre et prétentieux. Ce n'était pas là le moyen de s'entendre; cependant le temps a marché, et bien des vérités se sont fait jour à l'aide de ce

tout-puissant auxiliaire. On reconnaît du moins généralement aujourd'hui que la littérature, étant l'expression de la société, doit se modifier comme la société même ; qu'il vaut mieux être original qu'imitateur ; qu'on peut prétendre à la gloire littéraire sans se réduire au rôle de servile copiste des anciens. C'est un progrès que les classiques les plus déterminés ne répudient plus ; les romantiques, de leur côté, commencent aussi à avouer que le bizarre n'a jamais pu être le but de l'art ; qu'en copiant la nature avec fidélité, il n'est aucun besoin de reproduire les

accidens qui ne portent avec eux aucun intérêt ; ils en viennent, comme les classiques, à admirer Shakespéare malgré ses défauts, sans s'enthousiasmer pour ses défauts même ; ils commencent même à comprendre que ce n'est pas être très-neuf que de copier les écrivains du moyen âge.

La question ainsi éclaircie, il faut convenir que, quoique des deux côtés on ait encore les armes à la main, on est, des deux côtés, également disposé à signer la paix ; les entêtés de chaque cause seront les victimes du traité. Les romantiques permettront à leurs ad-

versaires de siffler en toute conscience la prose de M. d'Arincourt, et les vers de messieurs Sainte-Beuve et Emile Deschamps ; mais en échange les classiques permettront à qui de droit de bâiller aux *Pertinax* de nos académiciens.

Ainsi de part et d'autre l'on revient au vrai. Les écrivains les plus entêtés de nationalité (c'est-à-dire d'imitation grecque ou romaine) consentent à ouvrir leur panthéon aux Walter-Scott, aux Byron, aux Schiller, aux Goëthe ; mais les amis éclairés de la liberté littéraire sont également disposés à rire des burlesques efforts des sec-

tateurs exclusifs de la muse anglo-germaine. Ainsi, tout le monde aime à voir une couleur locale, étincelante de traditions bien comprises, couvrir la charpente d'un sujet pris dans les entrailles de l'homme; tout le monde applaudit à l'introduction du comique au milieu des émotions fortes de l'ame, pourvu toutefois que ce comique soit un ressort de plus qui serve à mieux faire connaître l'homme, et exciter par un plus haut point la terreur et la pitié. Mais personne ne veut plus que, sous le nom de couleur locale, un marquetage historico-bouffon nous soit pré-

senté isolé de tout intérêt véritable, et pour ainsi dire comme la copie d'un habit de caractère sous lequel l'homme ne se trouve point; personne ne veut plus qu'on accole le bouffon au tragique sans liens nécessaires, et sans que l'un prête à l'autre un utile secours. En un mot, l'on revient de toute part à la nature qui repousse également l'emphase classique et le dogmatisme puérile d'une certaine école de novateurs.

On s'accorde encore mieux pour le style que pour le fond. Les grandes tirades du dix-septième siècle, les sentences du siècle dernier ne convien-

ment plus à personne ; mais personne non plus ne peut , sans sourire , voir offrir à l'admiration publique les niais solécismes de tel ou tel romantique à la mode , et l'on souhaite aux hommes , qui déclament davantage contre l'impuissance de notre langue , l'alexandrin du *Cid* , de *Nicomède* , ou du *Misanthrope* : la nature est là plutôt que dans le *rayons jaunes* ou les hurlemens sans but du *sabbat*.

Il n'y a donc plus qu'un pas à faire pour créer enfin une nouvelle école , forte de raison aussi bien que vivante d'impulsions originales et de tou-

chantes créations. Pour cela il faut nécessairement le concours d'un homme de génie : où le trouver ? Notre siècle penseur a déjà produit et produira encore bien des logiciens, mais il attend son poète. Au jour où paraîtra ce mortel privilégié, les raisonnemens ressassés sans cesse depuis dix ans par les rhéteurs porteront leurs fruits. Tous les matériaux de glace prendront un corps sous sa main puissante ; il ne sera ni grec, ni allemand, il sera français ; il donnera un libre cours à son génie, mais il sentira que le goût est inhérent à la littérature française, et, qu'en le

répudiant , on ne peut chez nous obtenir aucun succès durable ; il ne voudra pas tuer les beautés naturelles qui se présenteront en foule à son esprit en les mutilant au gré de cette espèce de goût mesquin , mieux compris sous le nom de symétrie ; mais quelque abus qu'on ait fait du goût , il comprendra que ce n'en est pas moins une belle faculté de plus , et il ne la répudiera pas parce que d'autres en ont abusé.

Il était peut-être bien inutile de clouer cette dissertation à la tête d'un ouvrage aussi futile que le nôtre : mais nous avons en cela cédé à l'habitude, et

peut-être aussi au désir de dire notre mot sur une question qui, par la force des choses, nous paraît devoir bientôt s'épuiser. Au reste, *les Veillées de Sainte-Pélagie* ne sont ni romantiques, ni classiques; nous aurions même tort de dire qu'elles ont été écrites d'après le mode de composition que nous venons d'esquisser; nous n'avons songé à rien de semblable en prenant la plume; nous avons seulement voulu exposer nos rêveries habituelles. Souvent nous avons senti que beaucoup d'amertume se répandait dans notre ouvrage, et nous ne l'avons pas répudiée

parce qu'elle résultait d'une impulsion sincère et de l'examen de faits malheureusement trop réels. Plutôt rêveur que poète, nous n'avons pas su dissimuler, sous une composition bien régulière, la pensée qui était le but de notre livre. Quand un peu de dramatique s'est offert à nous, nous avons essayé de le mettre à profit ; mais presque toujours, nous devons l'avouer, le dramatique n'est dans les *Veillées de Sainte-Pélagie*, qu'une forme grossière à travers laquelle nous avons laissé filtrer des inspirations d'un autre ordre. C'est au reste pour nous une chose très-secon-

daire que la perspective du titre de méchant écrivain, si l'on reconnaît en nous l'homme doué d'une conviction sincère et le bon citoyen.

Sainte-Pélagie, le 4 novembre 1829.

BARDIER
LE
DE
BARBIER

DE

MADRID.

La religion n'a besoin d'échafaud que
pour le triomphe de ses martyrs.

CHATEAUBRIAND.

LE

BARBIER

DE

MADRID.

CHAPITRE I.

Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Est l'unique souci d'Aune sa perruquière ;
Il s'adorent l'un l'autre, et ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le sacrement ;
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'official a joint le nom de mariage !

BOILEAU.

EMMANUEL Allégria était bien le
barbier le plus facétieux de toutes les
Espagnes ; sa petite taille, la vivacité

de ses gestes, l'expressive mobilité de ses traits, une loquacité intarissable, mais pleine de mots heureux et de malice, lui donnaient encore, à sa trente-cinquième année, l'air espiègle et la gentillesse d'un enfant. Il en avait du moins toute l'étourderie : c'est sans doute à ce trait distinctif de son caractère qu'il devait l'indulgence de ses pratiques, quand il lui arrivait de les rendre l'objet de ses railleries et de ses caustiques propos. Il se faisait surtout remarquer par le singulier contraste de ses cheveux blonds et à longues boucles, de son visage clair et coloré, avec le teint olivâtre et la chevelure noire et négligée de ses compatriotes. Enfin, son abord ouvert et gai, ses manières naturelles et com-

municatives , son enjouement et ses saillies lui gagnaient la bienveillance générale ; il était appelé de tous les quartiers de Madrid , jadis témoins , pour la plupart , de ses galanteries , et , depuis , le théâtre de son adresse dans l'exercice de sa noble profession.

Ses talens ne se bornaient pas assurément à retrousser l'altière moustache d'un gentilhomme , ou à démêler la barbe grasse d'un révérend père capucin. Si le gentilhomme , trop sanguin et trop bilieux , éprouvait quelques atteintes d'apoplexie , Allégria se présentait à point nommé pour ouvrir la veine de sa seigneurie. Si le révérend père capucin s'en allait piteusement à la quête sur la mule de la com-

munauté, la joue fluxionnée et enveloppée sous le capuchon, Allégria se trouvait encore là pour arrêter la monture de sa révérence, et, en moins d'un tour de main, la dent cariée était euevée sans effort. L'excellent barbier n'était pas tellement étranger à l'art du vétérinaire, qu'il n'eût pu, au besoin et par la même occasion, opérer la mule. On doit toutefois en convenir, la nature ne lui avait pas donné la fermeté d'âme nécessaire à un disciple d'Esculape : il aurait volontiers abandonné la lancette, si le rasoir eût pu suffire à l'entretien de sa famille. Aussi le fruit de ses opérations le dédommageait-il fort peu de la douleur que lui causait le spectacle de la souffrance humaine ; et sitôt

qu'une belle soirée d'été l'engageait à réjouir du son de sa guitare les enfans du voisinage attroupés devant sa porte, il oubliait qu'il y eût au monde des maladies, des maux de dents et des saignées à faire.

On montre encore sa boutique dans la rue de Tolède, à Madrid, près du couvent des Carmelites; on y distingue les insignes scientifiques de sa profession, qui en décoraient la façade. C'est au sein de cet étroit local qu'Al-légria, grâce à ses profits et à ses économies, trouvait les soins et les illusions d'une vie heureuse. Sa ménagère chérie était à la tête de sa maison; ses trois jolis enfans le comblaient chaque soir de leurs caresses. Suzanna, c'était

le nom de la jeune femme , n'avait pas attendu , pour le rendre père , que l'église eût légitimé leur union : elle s'était long-temps cachée dans un quartier isolé , et mise à l'abri des poursuites de ses parens , opposés alors à ses vœux , et y avait vécu avec son amant jusqu'au jour où elle avait pu disposer elle-même de sa main. Pédrillo , le dernier de ses fils , âgé de trois ans , était le seul qui fût né en légitime mariage ; encore , s'il fallait en croire son père , avait-il été engendré dans les plaisirs défendus. Loin de refroidir leur ardeur mutuelle , l'hymen , en réunissant à jamais nos deux amans , n'avait fait qu'ajouter à leur tendresse et à leur amour. C'est alors qu'ils étaient venus s'établir dans la rue de

Tolède ; le bonheur semblait s'y être fixé avec eux. Allégria maudissait , il est vrai , quelquefois les fréquentes contrariétés de son métier , car souvent une pratique capricieuse le faisait appeler au milieu du dîner , ou le faisait arracher , la nuit , des bras de Suzanna. Comme sa philosophie le secourait à merveille dans ces momens là , sa gaité reprenait toujours le dessus.

Au demeurant , la paisible famille d'Allégria , contente de peu , présentait l'image de la félicité possible sur cette terre ; mais la fortune l'abandonna soudainement à ses plus cruelles vicissitudes.

Son premier coup fut porté dans

une de ces froides soirées de la mi-octobre. Le brasier allumé dans la cuisine d'Allégria, en éclairait le sommet enfumé, et laissait apercevoir à peine la figure du petit homme, qui, les bras étendus vers les flammes, s'efforçait de lire à leur clarté la vie et les mérites du saint du jour, dans un in-folio de la légende dorée : sa femme et ses enfans lui prêtaient un silence religieux. Tout-à-coup on frappe violemment à la porte.

— Qui va là ? s'écrie le Barbier en se levant en sursaut.

— Accourez promptement, répond une voix au dehors : le chanoine Léandre vous demande à l'instant. Le danger est plus grand que jamais ; le mal s'est jeté sur ses poumons.

— Je voudrais qu'il fut sur les tiens, dit à part lui Allégria, en posant son livre. Va, mon garçon, ajouta-t-il, après avoir ouvert la porte; va dire à ton maître que je serai chez lui dans la minute.

Le chanoine Léandrez se livrait habituellement aux plaisirs de la table; ses digestions, peu faciles, avaient souvent besoin du secours du petit barbier, qui ne se faisait jamais attendre.

— Saint Pacôme! ayez pitié de sa révérence, disait-il, en cherchant ses instrumens à la hâte: je lui ai tiré plus de sang qu'il n'en faudrait pour remplir les veines de vingt de ses progénitures.

La nuit paraissait fort obscure , mais le chemin qui conduisait chez le chanoine était familier à Allégria. Il marcha à travers tous les détours avec une intrépidité merveilleuse jusqu'au portail de l'église Saint-Nicolas. Il ne rencontra pas une âme dans les rues ; et le pauvre diable , qui n'aimait ni la solitude ni le silence , s'enhardissait en se parlant à lui-même. Il récapitulait les noms de ses pratiques avec une plus grande dévotion peut-être que l'archevêque de Tolède n'en mettait à réciter les litanies , lorsqu'à l'entrée d'une petite rue , il s'arrêta saisi de frayeur à l'aspect imprévu d'un homme qui la traversait précipitamment , une épée nue à la main. Allégria , il faut l'avouer , n'avait jamais montré

le moindre symptôme d'héroïsme ; il demeura sans mouvement et comme pétrifié à cette vue. Il s'était aperçu, cependant, malgré son trouble, que l'inconnu avait laissé tomber dans sa course le sombre vêtement dont il était enveloppé. Mais quelle fut encore sa terreur, quand il entendit ouvrir avec fracas la porte par laquelle le fuyard s'était jeté dans la rue, et qu'il en vit sortir trois hommes également armés d'épées, et un troisième tenant un poignard !

—Bernado ! criait celui-ci, c'est vous qui l'avez laissé échapper ; vous auriez dû lui plonger votre épée dans le sein, plutôt que de nous faire manquer une si belle proie.

Et il courut du même côté que ses compagnons, qui, sans répondre, s'étaient mis à la poursuite du fugitif.

Le malheureux Allégria, presque défaillant, n'avait trouvé d'autre ressource qu'une courte invocation à saint Pacôme, suivant son usage, et il était tombé la face en terre. La peur, bien plus que la prudence, l'avait tenu dans cette position, jusqu'à ce que, n'entendant plus rien, et n'ayant nulle envie de voir la fin de cette aventure, il puisa de nouvelles forces dans sa peur même, pour se traîner vers le lieu où il était attendu. Il n'avait pas fait douze pas, qu'il sentit ses pieds s'embarrasser dans le manteau de l'inconnu. Il fit un saut en arrière; mais

reconnaissant la cause de sa frayeur ,
il eut cette fois le courage d'en rire ,
et s'en approcha bravement.

— Pillons le champ de bataille , dit-il , en ramassant le manteau ; voici toujours une fort bonne prise, car le froid et l'humidité de la nuit commencent à me gagner.

Examinant alors sa trouvaille et la tâtant avec ses mains , il ne tarda pas à se convaincre que c'était le froc d'un franciscain.

— Voilà, ma foi, le premier cadeau que les révérends pères m'auront fait , et quand les moines courent les rues à cette heure.....

Par mesure de sûreté, il supprima

le reste. Ce devait être quelque trait plaisant que son babil ordinaire n'osa néanmoins articuler en plein vent. Quoiqu'il en fût, il se couvrit les épaules de la dépouille monacale, sans y réfléchir plus long-temps ; retroussa le mieux qu'il put les manches qui pendaient à terre, arrangea le tout à sa taille exigüe, et se recommandant à saint Pacôme, dont les secours, disait-il, ne lui avait jamais manqué, il continua son chemin.

Aucun antiquaire ne pouvait se vanter d'avoir un plus grand fonds de curiosité qu'Allégria ; la sienne était si excessive, qu'on aurait pu la compter parmi ses défauts, s'il ne l'eût rachetée par une égale disposition à com-

muniquer à tous ceux qu'il rencontrait, les connaissances qu'elle lui faisait acquérir. Cette soif d'apprendre le saisit alors si fortement, qu'il ne put y résister. Il procéda, chemin faisant, à un nouvel examen de l'habit qu'il venait d'endosser, et y découvrit enfin, à son extrême satisfaction, une petite poche ménagée au-dessous. Elle renfermait une lettre repliée, décachetée toute fois, et qui probablement avait été lue. — Cette lettre va m'éclaircir toute l'affaire, se dit-il, et dès lors le chanoine Léandrez pouvait mourir d'indigestion, sans que notre curieux barbier en eut la moindre inquiétude. Le danger du malade, la phlébotomie, ce remède souverain, étaient totalement oubliés; Allégria ne songeait plus

qu'à trouver au plus vite un endroit où il lui fut possible de lire , à son aise et sans témoin, la lettre mystérieuse, et il formait déjà le dessein de faire partager , dès le jour venu , à toutes ses pratiques le plaisir qu'il allait avoir.

Ceux qui connaissent Madrid auront sans doute remarqué, entre le couvent Sainte-Claire et la grande église des chartreux, un terrain abandonné où se voient encore les ruines d'un ancien palais des Maures. Les arbres touffus qui le couvrent aujourd'hui pourraient par fois prêter leur ombre à des amans heureux , si toute idée de tendresse et de volupté n'en était bannie par le parfum odieux des nombreux sacrifices qu'on y vient faire à la déesse Cloacina.

Allégria n'ignorait pas qu'il ne lui fallait que quelques minutes pour gagner cet endroit solitaire ; et , du moment que sa curiosité y était intéressée , un voyage de plusieurs heures ne l'aurait pas effrayé , sur-tout s'il n'y voyait nul danger à craindre. Il n'y fut pas plutôt arrivé , que , se cachant derrière un gros arbre , il se dépêcha de prendre dans la poche de sa veste la boîte à cigare qui ne le quittait jamais , en retira le briquet , la pierre et l'amadou , et , à l'aide d'un feuillet de papier qu'il alluma tout de suite , il lut ce qui suit :

« Oui , mon cher don Juan , tout
 » favorise aujourd'hui notre amour.
 » Mon oncle et ma duègne , qui me
 » surveillaient depuis quelques jours

» avec tant de zèle , ne seront pas à
» la maison ce soir. Je vous attends
» sous votre déguisement accoutumé.
» Venez à neuf heures. Venez , car ,
» si j'en crois mes tristes pressenti-
» mens , nous sommes à la veille d'être
» séparés pour toujours. Je ne sais ,
» hélas ! ce que je redoute ; mais , si
» je dois mourir , que votre bouche
» recueille mon dernier soupir. Vous
» verrez avec quel courage je puis
» soutenir les plus grands malheurs
» pourvu que je sois dans vos bras et
» sûre de votre constance. Adieu, mon
» cher don Juan ; accourez calmer les
» inquiétudes et l'impatience de celle
» qui vous adore.

LAURETTA. »

— Peste, la belle ! s'écria le barbier, après cette lecture, qui du reste ne satisfit que médiocrement ses curieux désirs. Il replia cependant la lettre avec soin, résolu de la conserver en souvenir de cette aventure.

Cependant, rien n'attirant plus son attention, le déplorable état du chanoine Léandrez lui revint en mémoire, et il se hâta de porter secours à ce malade intéressant ; mais les destins avaient décidé que le chanoine se tirerait d'affaire sans l'assistance du petit barbier. En eût-il l'obligation à la vigueur de son tempéramment ou aux prières que le bon Allégria adressait, tout en courant, à Pacôme, son saint de prédilection ! Peut-être dut-il sa

guérison à l'absence du médecin. Celui-ci, qui ignorait cette heureuse issue de la crise, n'en poursuivait pas moins sa route, quand il fut arrêté de nouveau par un incident bien plus fâcheux et plus long surtout que le précédent. En tournant, avec toute la précipitation que le cas exigeait, l'angle du monastère Saint-François, il heurta une vieille femme qui côtoyait la muraille.

— Miséricorde ! s'écria la vieille en s'accrochant, pour ne pas tomber, au malheureux Allégria. Pour comble d'infortune, elle reconnut presque aussitôt de quelle espèce était le vêtement de notre barbier, et elle se confirma tout-à-fait dans ses conjectures, en lui tâtant les épaules, que, malgré

sa petite taille , il avait suffisamment carrées.

— La mère du bon Dieu soit louée ! mon révérend père ; c'est signe de joie que votre rencontre. Qui eût imaginé qu'il m'arriverait si bonne chance ? Mais il ne faut jamais désespérer. Je regardais comme un miracle de rencontrer quelqu'un de votre sainte confrérie à cette heure ; mais le vieux gentilhomme qui m'envoie m'a prédit que le ciel me serait en aide , et j'ai prié la Sainte Vierge tout le long du chemin , car , comme disait souvent mon premier mari.....

A merveille , à merveille , bonne femme , interrompit Allégria , impatienté de ce nouveau retard ; votre

premier mari, Dieu veuille avoir son âme! j'espère qu'il est en paradis, et je pense que le second ne tardera pas à l'y joindre, pour vous donner occasion d'en prendre un troisième. Mais ce qui vous reste de mieux à faire, durant cette nuit froide, c'est de rentrer au logis, de vous tenir chaudement dans vos draps, et de me laisser passer, pour l'amour de Dieu, car je suis pressé, et j'ai encore à courir.

— Que sainte Marie me préserve de vous quitter, mon révérend père; le ciel vous amène au secours d'un vieux gentilhomme qui m'a pris depuis peu à son service et qui est à l'agonie. Si on monte au paradis par les bonnes œuvres, il y montera

certainement, car il a été fort généreux à mon égard. Il est vrai qu'il a des quadruples en abondance. Voyez s'il ne serait pas dommage que l'âme de ce brave homme fût damnée, faute d'absolution. Vous savez d'ailleurs, mon révérend père, qu'il y a beaucoup d'œuvres de charité que vous pourriez lui indiquer. S'il oubliait, par exemple, sa bonne garde-malade, vous avouerez que je serais bien à plaindre, puisque son or ne saurait le suivre en l'autre monde, et qu'il n'a point d'héritiers dans celui-ci que je sache. Vous auriez pitié de moi, mon révérend père, si vous saviez tout le mal qu'il me donne depuis un mois que je le sers. Combien de fois m'a-t-il

fait monter et descendre les escaliers ! Combien ai-je passé de longues veillées à attendre le soir son retour pour lui ouvrir promptement la porte ! Ah ! que je serais affligée si ce gentilhomme s'en allait d'ici-bas sans connaître l'affection de sa pauvre garde !

— Bonne femme , répondit Allégria qui frémissait déjà de la tournure que prenait cette affaire , et qui n'avait laissé jaser la vieille , sans l'interrompre , que parce qu'il rêvait aux moyens de se tirer de ce mauvais pas ; bonne femme , vous ne pouviez vous adresser plus mal-à-propos. Apprenez que j'accomplis en ce moment une pénitence que

notre supérieur m'a imposée. Quelque rigoureuse que soit cette nuit, je ne puis rentrer sans avoir récité six fois le *miserere*, trois fois autant de *pater* et de *credo*. Je n'obtiendrai qu'à cette condition l'absolution de la faute que j'ai commise, et vous comprenez parfaitement qu'il est impossible que je vous accompagne.

— Dieu vous pardonne, mon révérend père, le péché que vous avez sur la conscience ; mais rien au monde ne me sera plus agréable que de vous entendre réciter six fois le *miserere*, et je vais me tenir près de vous jusqu'à ce que vous ayez achevé tous vos *pater* et tous vos *credo*. Que pourrais-je faire de mieux à cette

heure ? J'aurais beau parcourir Madrid en tous sens , je ne rencontrerais pas un autre religieux ; et , comme disait fort bien encore mon premier mari , ce qu'on tient.....

— Bonne femme , lui repartit Allégria en tâchant de maîtriser son émotion , le couvent des Augustins n'est qu'à deux pas , et vous déciderez facilement un des pères à vous suivre.

— Mère de Dieu , reprit vivement la vieille , vous êtes aussi novice que cela , mon révérend père ! L'abbé des Augustins , ni aucun de ses pères , ne se dérangerait à cette heure , quand il s'agirait de l'infante d'Espagne. Ils sont tous fort occupés

dans ce moment ; et , je leur en demande très-humblement pardon , je sais fort bien ce qu'ils font.

Tout en discourant de la sorte , Allégria et la vieille arrivèrent à l'extrémité de la rue. Le pauvre Barbier était si impatient de se débarrasser de la diablesse acharnée à ses trousses, qu'en dépit de sa curiosité naturelle , il n'écoutait plus rien de tout ce qu'elle lui débitait.

— Maudite vieille ! disait-il entre ses dents , tantôt doublant le pas pour s'en délivrer de lassitude , tantôt s'arrêtant à regarder les nuages pour épuiser sa patience. Rien n'y faisait ; et la vieille , préoccupée de ses intérêts , qu'elle espérait faire épouser au

confesseur , était plus obstinée que jamais. Allégria eut alors recours à ses armes familières , la ruse et l'adresse ; et se ravisant tout-à-coup , comme quelqu'un qui a oublié une affaire essentielle :

— Dieu vous bénisse , bonne femme , s'écria-t-il en se frappant le front, et vous conserve la mémoire ! Les prières , les veilles et les méditations m'ont fait perdre la mienne. Il n'y avait qu'un instant, quand je vous ai rencontrée, que j'avais été appelé pour remplir les fonctions de mon ministère auprès d'un noble aragonais qui est à toute extrémité. Vous sentez que les momens sont précieux , que je n'ai pas une minute à perdre ; peut-

être expire-t-il à cette heure , et je crains fort d'arriver trop tard. Adieu donc , bonne femme , et saint Pacôme vous soit en aide !

À ces mots il se met à courir sans attendre de réponse ; mais la vieille , trottant après lui avec une légèreté surprenante pour son âge , vint à bout de s'attacher encore une fois au froc du révérend père , et le força de ralentir sa course.

— Dieu vous récompense de votre charité , ajouta-t-elle ; je joindrai mes prières aux vôtres pour ce noble aragonais. Demeure-t-il loin d'ici ?

— A la rue Saint-Marc , répondit brusquement Allégria ; vous voyez si j'ai du temps de reste.

— Dieu soit loué ! La rue où demeure mon maître est tout proche. Or, puisque le noble aragonais qui vous appelle est si mal, le ciel fera qu'il sera mort quand vous arriverez, et rien ne mettra plus obstacle à ce que vous veniez avec moi. C'est mon chemin de marcher avec vous.

Allégria ne savait plus quel expédient imaginer. Il était dans une agitation difficile à peindre.

— Le diable t'emporte, vieille damnée, murmura-t-il à demi voix. La peste m'étouffe moi-même : pourquoi allais-je endosser ce funeste froc ?

La vieille, supposant qu'il récitait

des oraisons pour l'aragonais, répondait *amen* à chaque pause.

La crainte de paraître coupable ôte tout air d'innocence à quiconque a l'habitude du vice. Si Allégria avait eu le caractère dont il paraissait revêtu, il n'aurait pas eu de peine à se défendre de sa persécutrice. Mais il tremblait d'être découvert, d'éveiller le moindre soupçon. Le châtiment qui l'attendait, s'il était reconnu sous ce déguisement et convaincu de s'en être servi pour remplir les fonctions les plus délicates du sacerdoce, l'impossibilité de prouver son innocence, présentaient à son esprit une foule de réflexions effrayantes, et lui enlevaient toute assurance. Il se préparait

à fuir à toutes jambes au premier détour ; mais , comme si elle eût deviné sa pensée , la vieille inexorable s'était emparée de son bras , et le tenait si fortement , que le malheureux ne pouvait s'éloigner d'un seul pas sans traîner cette femme après lui.

Ils arrivèrent enfin à l'entrée de la rue Saint-Marc , et Allégria se déterminà à se débarrasser par la force de cette vieille sibylle. Il allait exécuter sa résolution , lorsqu'il aperçut une troupe d'alguazils qui s'avançaient vers lui. La lune était levée , et il distingua , à la démarche , une de ses pratiques qui lui dit : — Mon révérend père , nous vous demandons votre bénédiction.

Allégria baissa la tête en signe d'adhésion, et poursuivit sa route.

— Où allez-vous donc, s'écria la vieille, en le poussant à droite; voici la rue Saint-Marc. Irons-nous voir si ce noble aragonais est encore en vie?

Les alguazils allaient du même côté; il n'en fallait pas davantage pour que notre Barbier s'en écartât aussitôt.

— Je ne sais quelle voix d'en haut m'avertit qu'il est mort, dit-il en balbutiant, tant il était effrayé; allons plutôt chez votre maître.

La vieille fit un saut de joie, et, de peur qu'Allégria ne changeât d'a-

vis , elle lui montra la maison à peu de distance.

— Que le ciel ait pris pitié de lui , dit-elle , et épargne à son humble servante Béatrix la peine de le trouver trépassé !

Cette exclamation était plutôt l'effet d'un sentiment intéressé que l'élan d'une véritable compassion. Ils arrivèrent alors devant la porte d'un bâtiment de peu d'apparence. Béatrix ouvrit elle-même ; Allégria la suivit dans un escalier étroit et tortueux , qui aboutissait à la chambre du gentilhomme.

CHAPITRE II.

..... Voyons sans indulgence

L'état de notre conscience.

LA FONTAINE.

— Me voici, mon bon seigneur, s'écria en tournant le loquet la vieille Béatrix. La sainte Vierge a exaucé mes prières, et je vous amène le plus digne religieux de tout Madrid.

Allégria était entré et il promenait des regards étonnés sur cet appar-

tement modeste, éclairé par une seule lampe posée près du lit d'un vieillard agonisant.

— C'est un miracle, un grand miracle, que j'aie rencontré ce saint homme à une heure si tardive ; mais rien n'est impossible à la mère de Dieu, et je n'implore jamais en vain sa divine assistance.

Le moribond fixa ses yeux éteints sur le petit Allégria, puis les élevant au ciel en baisant un crucifix d'ivoire qu'il tenait en sa main : — Dieu tout puissant, dit-il, qui m'as châtié dans ta colère, ta miséricorde est infinie, et à l'heure de ma mort tu m'ouvres le trésor de tes consolations inépuisables. Mon révérend père, ajouta-t-il,

en s'adressant à Allégria , le secours de vos exhortations pieuses adoucira l'amertume de mes derniers momens. Je vais répandre dans votre sein les secrets d'un esprit tourmenté, d'une conscience assiégée de remords....

Sur un signe du gentilhomme , la vieille s'était retirée , et Allegria s'était assis au chevet de son lit. La hardiesse du Barbier n'avait été jusqu'ici que l'effet de sa terreur ; mais une révélation importante allait lui être faite , et rien au monde n'était , comme on sait , plus attrayant pour lui qu'un aliment à sa curiosité naturelle. Il se croyait pour le moment en sûreté ; il avait eu le bonheur de de pas être reconnu par les alguazils ,

et il était bien résolu de se dépouiller, dès qu'il se verrait libre, du froc malencontreux qui l'avait jeté dans de si fâcheux embarras. Ces reflexions passèrent rapidement dans l'esprit d'Allégria, et suffirent pour lui rendre un peu de fermeté. Prenant alors le ton indulgent d'un charitable ecclésiastique, il dit au mourant : — Mon fils, Dieu n'abandonne jamais le juste, mettez votre confiance en lui, et espérez.

— Il est vrai, mon père, que je suis un grand coupable. Hélas ! j'ai trop sacrifié à l'opinion du monde, en me rendant l'esclave volontaire des préjugés de mon éducation. Cependant, le ciel sait que je n'aspirais

qu'à conserver pure et sans tache cette dignité que Dieu et la nature avaient mise en moi, par les vertus d'une longue suite d'aïeux; vertus également agréables au ciel et utiles à l'humanité, et qui ont brillé chez tous leurs descendans, jusqu'au moment où elles ont été obscurcies par mes infortunes.

Ces paroles, prononcées avec véhémence, avaient épuisé ses forces. Allégria tirant de sa poche un petit flacon, qu'en sa qualité de chirurgien il portait toujours sur lui, ranima ses esprits en lui faisant avaler quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait. Ensuite il l'exhorta à se décharger du fardeau qui l'oppressait,

l'assurant que Dieu lui tiendrait compte dans l'autre monde d'une confession sincère dans celui-ci. Il ajouta qu'il prierait avec ferveur pour le rétablissement de la santé de son pénitent, ou pour le salut de son âme. — Mon fils, lui dit-il enfin, si vous avez beaucoup péché, il vous sera beaucoup remis; car le pécheur qui se repent a encore plus de droits à la miséricorde divine, que l'homme qui n'aurait jamais failli.

Un rayon d'espérance ranima la figure mourante du vieillard; il se recueillit durant quelques minutes comme pour interroger ses souvenirs. La prudence du curieux Bar-

bier lui fit d'abord aller fermer les verroux ; puis il revint prendre son poste , et se penchant sur le visage décharné du moribond , il distingua à la pâle lueur de la lampe , des traits nobles , expressifs , et des yeux qui , près de se fermer pour toujours , jetaient encore quelques étincelles de ce feu que leur donnent la dignité et l'élévation habituelle de l'âme. Allégria fit très-dévotement un signe de croix sur le front de son pénitent , et l'engagea de nouveau à lui ouvrir son cœur sans réserve. Le malade saisit la manche de la robe du prétendu franciscain et commença sa confession.

La confession fut longue ; l'état du

pénitent le força souvent à s'interrompre ; Allégria prêtait une oreille attentive , et allait en quelque sorte par ses questions au devant de tout ce qui pouvait intéresser sa curiosité. Quand le gentilhomme se fut débarrassé du poids qui accablait sa conscience , il joignit ses prières à celles du confesseur , et , après un moment de silence , il ajouta comme par un dernier effort : — Mon père , l'heure suprême va sonner pour moi , et je ne puis l'entendre sans terreur. Je vous ai dit l'histoire de ma vie ; adressez vos prières au Dieu de miséricorde pour qu'il ait pitié de mes maux , et me fasse jouir dans le ciel de cette félicité qu'il réserve à ceux qui meurent dans la foi de sa sainte

église. Mais hélas ! le souvenir de mes fautes glace mon cœur de crainte , et en bannit l'espérance. Je vous les ai toutes confessées dans la sincérité de mon âme. Que jamais , mon révérend père , le secret de l'outrage fait à la maison de Palméra par l'infâme Grazziani ne sorte de votre bouche ; mais le caractère sacré dont vous êtes revêtu et les lois de la sainte religion catholique me garantissent votre discrétion. O ciel ! sans cette tache ineffaçable j'aurais pu être heureux ; et cette maison , qui ne comptait qu'une longue suite de héros , ne devrait pas aujourd'hui la prolongation de son existence à l'odieux..... Mais j'ai vengé mon affront..... O Dieu ! pardonne ! par-

donne ! Éloignez-vous , fantômes !....
Où suis-je ? Je vois à mes pieds ma
fille expirante !..... Je marche dans
le sang de son exécration séducteur...
Et toi , et toi , don Juan , tu te lèves
percé de coups !.... Non , je ne puis
soutenir vos regards menaçans ; je
succombe..... j'expire..... Ah ! c'en
est fait... O providence éternelle !...

Don Fernando s'arrêta , s'assit sur
son séant d'un air égaré en portant
les deux mains à son front. Il éprou-
vait alors les convulsions de l'agonie ;
une sueur froide couvrait son corps ;
ses yeux semblaient vouloir sortir de
leur orbite ; ce choc était trop vio-
lent pour ses forces , il jeta un cri
perçant , et retomba privé de vie.

Allégria , vivement frappé de cet événement , parcourait la chambre avec agitation ; le silence profond qui régnait autour de lui , l'aspect de ce cadavre étendu devant ses yeux , agissaient fortement sur son imagination , et il demeura long-temps dans ce trouble avant de retrouver assez de présence d'esprit pour songer aux dangers de sa situation. Enfin , d'une main tremblante il prit la lampe , qui ne jetait plus qu'une lueur incertaine , et , remémorant les instructions qu'il avait reçues , il descendit l'escalier avec un violent battement de cœur. Il trouva , dans une petite cuisine , au rez-de-chaussée , la tourmentante vieille , qui sommeillait sous le manteau de la che-

minée. En tout autre moment, le pauvre Allégria ne l'aurait pas envisagée sans frissonner, mais dans celui-ci toute créature humaine à laquelle il pût adresser la parole, et dont il pût entendre la voix, était un auxiliaire qui lui rendait un peu de courage.

— Allons, bonne femme, levez-vous, lui dit Allégria; votre maître n'est plus de ce monde.

La vieille se réveilla en sursaut, et fit le signe de la croix.

— Que la mère de Dieu ait pitié de son âme! dit-elle: c'était le gentilhomme le plus généreux de toute la Castille; il était si bon que sa pauvre garde serait morte pour lui!

— Je n'en doute pas , ma bonne ,
mais à présent.....

— Vous ne sauriez croire , mon
révérend père , quelle satisfaction
j'éprouve de savoir que , grâce à mes
soins , mon bon maître a eu l'inef-
fable consolation de vos soins spiri-
tuels : qu'il eût été cruel pour ce
digne seigneur de mourir sans pou-
voir arranger ses affaires ici-bas ,
n'ayant sur-tout point de parens !

— C'est ce qui vous trompe , bonne
femme : votre maître a une petite
fille ; elle est dans les murs de Ma-
drid , et son aïeul lui laisse toute sa
fortune.

— Une petite fille ! s'écria la vieille

en faisant un saut en arrière comme si elle avait marché sur une vipère ; une petite fille ! Qui jamais eût cru cela ? Et il lui laisse tous ses biens ? Il ne m'en a pas ouvert la bouche une seule petite fois. Ma foi , il y a des gens qui savent garder un secret ; ils ont leurs raisons pour cela , sans doute ; mais je gagerais qu'elles ne leur font pas grand honneur..... Et que vous a-t-il dit de donner à sa pauvre garde qui avait pour lui une affectjon si sincère ?

— En vérité , bonne femme , répondit Allégria avec un sourire malicieux , je pense que vous avez eu le soin de vous bien payer vous-même de vos services ; quoiqu'il en

soit , au reste , il ne vous a rien laissé.

— Il ne m'a rien laissé !.... Il ne m'a rien laissé ! !.....

— Il ne vous a rien laissé , répondit le Barbier avec un accent solennel.

— Tant pis pour son âme , reprit la vieille Béatrix , en retombant sur son siège vermoulu.

Elle demeura long-temps en silence pour cacher son agitation ; puis se relevant tout-à-coup : — Bonne nuit , mon révérend père , bonne nuit , et surtout n'oubliez pas mon maître dans vos prières. Dieu sait que , pour l'or de toutes les Espagnes , je ne voudrais pas l'avoir perdu , et puis-

qu'il a une petite fille , il est bien juste qu'elle soit son héritière. Revenez demain , mon révérend père , avec la jeune dame , que je me réjouirai de voir et de mettre en possession. Bonne nuit , je vais prier pour le défunt.

— Pas si vite , pas si vite ; j'ai ordre de vous congédier.

— Me congédier ?

— Je m'imagine bien que , si vous restiez ici seule jusqu'au jour , vous sauriez mettre votre temps à profit.

— Comment ! vous supposez donc que je volerais ? Sachez , mon père , que je suis aussi honnête qu'aucun des religieux de votre ordre.

— Tant mieux pour vous , ma bonne femme ; mais prévoyance est mère de sûreté : j'exécute ponctuellement les ordres que j'ai reçus de votre maître.

— J'en ai honte pour lui , reprit avec véhémence la vieille Béatrix ; le voilà mort.....

— Et bien mort.

— Mais je crois que c'était un vaurien. J'ai souvent remarqué dans ce vieil homme des choses qui ne me plaisaient guère ; on n'est pas si mystérieux sans de puissans motifs , et je ferais volontiers la gageure qu'il n'a pas amassé tant d'or par des moyens toujours honnêtes.

Tout en parlant ainsi , elle ouvrit un petit coffre et en retira un sac de cuir , qui paraissait bien plein. Elle se plaignit de nouveau à Allégria de la dureté de son procédé , alléguant qu'il y avait plus que de la cruauté de la mettre ainsi dans la rue au milieu d'une nuit si noire ; mais le Barbier avait un devoir à remplir , et il resta inexorable. Son projet était d'aller trouver la petite fille du gentilhomme le lendemain matin , et de lui confier , sous le sceau du secret , par quelle singulière rencontre il avait été amené à assister aux derniers momens de son aïeul. La vieille cependant faisait toujours mine de ne vouloir pas sortir ; alors Allégria se saisit d'elle et la poussa vers la

porte. Dans ce débat , le froc , qui avait été la cause de toute cette aventure , se déranginga ; Allégria répara vivement ce désordre , mais les yeux scrutateurs de la vieille sorcière , qui semblait être venue au monde pour le malheur du petit Barbier , en virent assez pour la convaincre , à sa grande surprise , que celui-ci n'appartenait point à l'ordre dont il portait l'habit.

Béatrix s'applaudit mentalement de la découverte qu'elle a faite ; elle espère bien y trouver un sujet de vengeance ; elle ne résiste plus alors aux efforts d'Allégria , et se laisse mettre tranquillement dehors.

Dès que le Barbier eut fermé la

porte et éteint la lampe , la vieille le suivit avec précaution. Au détour de la rue , ils se trouvèrent en face d'une patrouille de la sainte Hermandad , qui la traversait avec des flambeaux. Béatrix accourut tout essoufflée , et enveloppant de ses deux bras le petit Allégria , elle s'écria de toute la force de ses poumons : — Au sacrilège ! au sacrilège ! ... Arrêtez ce misérable qui s'est déguisé en Franciscain.

La patrouille les investit aussitôt.

— Approchez un flambeau , dit un des alguazils en rabattant le capuchon du froc. Bonne sainte vierge ! que vois-je ! c'est Emmanuel Allégria , le facétieux barbier de la rue de Tolède. Et depuis quand avez-vous

fait vos vœux , mon petit révérend père ? je n'ai pas ouï dire que vous fussiez entré en noviciat. La merveilleuse conversion ! quel modèle de piété !

— Vous voyez , mes amis , reprit un autre , qu'il fait pénitence , car le saint homme est tout tremblant.

— Il serait vraiment fâcheux , ajouta un troisième , de voir sa révérence exposée plus long-tems au froid ; procurons-lui promptement une cellule où elle puisse s'abriter : les bons pères auront égard à sa piété et à ses mortifications.

Le pauvre barbier était à demi mort de peur ; il lui fut impossible

d'articuler un mot pour sa défense ; sa langue était glacée dans sa bouche , une sueur froide sillonnait son front et sa figure , et des frissons convulsifs parcouraient tous ses membres. Les officiers de justice l'enveloppèrent dans son froc , et le garottèrent fortement avec des cordes , pour qu'il ne pût se dépouiller de cette preuve de son crime. Ils se disposaient à emmener leur capture , quand deux hommes à manteaux noirs , sortant inopinément du vestibule d'un bâtiment voisin , les accostèrent , et , d'un ton d'autorité , leur demandèrent de quoi il s'agissait. Lorsqu'on eut satisfait à leur question , l'un d'eux s'approcha du coupable , l'examina un moment , et dit : — Il est

notre prisonnier ; je vous somme de nous le livrer.

Et comme les Alguasils hésitaient :
— Faites approcher vos flambeaux ajouta l'inconnu ; et il montra aux officiers de justice le redoutable sceau de l'inquisition.

A cet aspect , tous reculèrent et remirent le prisonnier à cette autorité suprême.

— Où est la vieille ? dit celui des deux officiers de l'inquisition qui jusqu'ici avait gardé le silence.

On regarda de part et d'autre , mais la vieille avait disparu.

— Ne nous suivez pas , et , de par

la sainte inquisition , gardez-vous d'ouvrir la bouche sur ceci.

Les Alguasils s'inclinèrent respectueusement jusqu'à terre , et se dispersèrent aussitôt. C'est à peine si le pauvre Allégria sentait son sang couler dans ses veines ; privé en quelque sorte de ses facultés intellectuelles , il marchait machinalement entre ses deux guides qui l'entraînaient.

Cependant le jour commençait à paraître , et les deux inconnus , qui semblaient avoir à cœur de n'être point observés , précipitaient leur marche. Enfin après de longs détours , ils s'arrêtèrent devant une petite porte voûtée que l'un d'eux frap-

pa à trois reprises différentes de la paume de sa main. Cette porte épaisse s'ouvrit lentement en criant sur ses gonds. Les deux inconnus adressèrent quelques mots à voix basse au concierge , qui les introduisit avec leur captif. La porte se referma avec un bruit qui parut se prolonger au dedans , sous des voûtes profondes. Le pauvre Emmanuel Allégria était dans l'enceinte redoutable des prisons du Saint-Office.

CHAPITRE III.

D'autant plus dangereux , dans leur âpre colere ,
Qu'ils usent contre nous des armes qu'on révère ,
Et que leur passion , dont on leur sait bon gré ,
Veut nous assassiner avec un fer sacré .

MOLIERE .

UN silence profond régnait dans l'horrible séjour où le pauvre Allégria venait d'être jeté ; il n'était interrompu que par le bruit des fers

et par les pas retentissans de ses gardiens sur les larges dalles des corridors. Le petit barbier suivait avec une mortelle inquiétude ses conducteurs. Au détour du premier passage, un homme au regard farouche, au teint couleur de suif, parut tout-à-coup tenant en main une lampe, qui projetait une clarté funèbre sur les murailles noircies de ce lieu de terreur. A l'extrémité de ce même passage ils descendirent tous les quatre quelques marches, au dessous desquelles était une porte basse et cintrée. L'un d'eux mit le pied sur un des carreaux, le guichet s'ouvrit alors, et ils entrèrent dans une salle immense. Celui qui tenait la lampe la traversa lentement.

— Ici ! dit-il d'un accent effroyable, en désignant du doigt une petite porte de fer.

Les deux autres traînèrent Allégria de ce côté ; les verroux glissèrent avec fracas , et le prisonnier , poussé dans les ténèbres , alla tomber mourant sur un monceau de paille.

Une étroite ouverture , horizontalement pratiquée au haut du mur , ne laissait pénétrer que quelques rayons avarés , trop suffisans encore pour exposer aux regards du malheureux captif les pesantes chaînes qui pendaient çà et là le long de ces humides parois. Allégria étendu sur la paille, ne voyait rien , n'observait rien ; il avait presque perdu la raison et le

souvenir. Cependant deux ruisseaux de larmes se firent enfin passage ; il put alors envisager sa situation dans toute son horreur. Se couvrant le visage de ses mains , il poussa des cris lamentables. Pauvre Allégria ! jamais, jusqu'à ce jour funeste , il n'avait connu le malheur. Satisfait de son sort , une gaité insouciant e était son habitude. Simple , ignorant , serviable , plein de candeur et de franchise , il n'avait point encore arrêté sa pensée sur la folie et la méchanceté des hommes ; il n'avait point acquis cette philosophie dédaigneuse , stoïque , qui enseigne à mépriser l'une et à supporter l'autre avec courage. A sa place un esprit éclairé se serait abandonné à des réflexions pénibles ;

mais le petit barbier était incapable de réfléchir, et comme un enfant fatigué de crier et de pleurer, il tomba dans un sommeil inquiet.

Dans le délire de ses songes, son imagination le transportait chez lui, et l'entourait de tous les instrumens de sa profession; un franciscain entra dans sa boutique pour se faire raser, et Allégria éprouvait à sa vue une terreur dont il ne pouvait se rendre compte. Il avait beau repousser le moine dans la rue, cette figure, malgré tous ses efforts reparaisait sans cesse. Tout-à coup il se sentit rudement secouer; il se réveilla alarmé, se redressa, et vit, non le redoutable franciscain, mais une figure

plus effroyable encore : c'était le geolier , qui lui apportait sa misérable pitance de pain et d'eau. Il tenait dans ses mains des fers , qu'il se disposa à appliquer aux jambes et aux pieds du malheureux barbier. Allé-
gria fit retentir la voûte de ses cris.

— Au nom de la miséricorde divine , prenez pitié de moi ; ne me mettez pas ces terribles chaînes.

— Avez vous de l'argent ? repliqua son bourreau avec un sourire de dérision qui avait quelque chose d'infé-
rnal.

— Oui , oui , voici une bourse pleine d'or.

— Donnez et vous verrez de quelle utilité vous sera mon amitié.

Le pauvre barbier , d'une main tremblante , détacha de sa ceinture une bourse que le gentilhomme Castillan lui avait donnée , et il la présenta au féroce geolier , qui s'en empara avec avidité. Mais quelles furent les angoisses du malheureux captif lorsqu'il vit ce misérable qui poursuivait son opération d'un air moqueur et satanique. Il se jeta à ses genoux et les baigna de ses larmes ; il le conjura par tous les saints... Mais étranger depuis long-tems à tout sentiment d'humanité , cet homme resta sourd à toutes ses prières , et le pauvre Allégria , s'abandonnant à tout son désespoir , retomba en arrière et se laissa mettre les fers aux pieds.

Livré à lui-même , sa douleur , d'abord excessive , s'apaisa cependant un peu ; ses larmes coulaient encore , mais ce n'était que lorsque sa mémoire lui rappelait sa femme et ses enfans qu'il s'anéantissait dans son abattement. Le plus jeune de ses fils , âgé de trois ans environ , était celui sur lequel il se plaisait à reposer ses plus chers espérances , ses plus douces affections. Cet enfant accourait souvent au devant de lui , avec la vive expression d'une gaiété folâtre , quand il rentrait à sa boutique ; le nom de son père qu'il prononçait alors retentissait encore à l'oreille d'Allégria. — O mon petit Pédrillo , s'écriait-il ; et des larmes brûlantes sillonnaient profondément ses joues.

L'agitation d'Allégria dura toute la journée. Une heure après que la nuit eût commencé , le geolier reparut.

— Levez-vous , lui dit-il ; le tribunal de la sainte inquisition va procéder immédiatement à votre interrogatoire. Mais garde à vous , ajouta-t-il d'une voix de tonnerre , si vous dites un mot de l'argent que vous m'avez remis...

C'était peine perdue , Allégria n'écoutait rien : l'idée de comparaître devant le grand inquisiteur l'occupait exclusivement. Il suivait son farouche guide aussi vivement que le lui permettait le poids de ses lourdes chaînes. Ce fut pour lui une

circonstance heureuse de n'être prévenu de son examen qu'au moment où il devait le subir ; son imagination n'eut point de frais à faire pour ajouter à l'horreur de ce tableau.

Après avoir traversé plusieurs longs corridors , qu'une clarté vacillante rendait plus effrayans encore , ils s'arrêtèrent devant une porte étroite sur le seuil de laquelle était un homme d'une haute stature , le visage couvert d'un masque et le corps enveloppé d'un manteau noir. L'inconnu leva la main droite d'un air mystérieux , et dit avec solennité : — pas encore !

Ils attendirent , et de sourds gémissemens se firent entendre de

l'autre côté de la porte. Bientôt cette porte s'ouvrit à deux battans ; et Allégria se trouva devant ce tribunal secret et redoutable.

Là , tout était dramatiquement disposé pour épouvanter le malheureux accusé , pour frapper son imagination déjà si faible. Autour de lui , vingt fantômes couverts de longs habits blancs , et tenant chacun un cierge à la main , formaient un cercle lumineux : le grand inquisiteur , assis au centre , n'était distingué que par une flamme bleuâtre qui s'élevait d'un trépied placé au pied de son siège. De tous côtés étaient des instrumens de torture ; et des hommes vêtus de longues robes noires , debout ,

immobiles , en silence , achevaient de rendre cette scène effroyablement lugubre. Allégria s'appuya de ses mains sur une table pour ne pas tomber , et une voix aigre et discordante pronouça l'accusation en ces mots :

« Vous Emmanuel Allégria , natif de Madrid , êtes accusé devant ce sacré tribunal de sacrilège , pour vous être déguisé sous l'habit du respectable ordre de saint François , dont le nom soit à jamais béni , et pour avoir eu l'audace impie d'exercer sans mission les divines fonctions de la sainte religion catholique , apostolique et romaine. La preuve de vos crimes nous est complètement acquise , et quoique vous méritiez

un châtement immédiat et exemplaire, le tribunal de l'inquisition, écoutant toujours la voix de la justice et de la miséricorde, entendra ce que vous pouvez avoir à dire en atténuation de votre abominable impiété. Il vous adjure donc, par votre foi en la sainte Trinité, de confesser la vérité. »

— Parlez ! dit une voix plus retentissante.

— Parlez ! répéta une troisième voix avec le même ton d'autorité.

Allégria gardait le silence ; mais ce n'était point l'obstination qui lui ôtait l'usage de la parole ; il était

mourant de crainte , et comme privé de toutes ses facultés.

Le grand inquisiteur lui dit alors : — Le Saint-Office vous requiert par mon organe d'avouer la vérité, toute la vérité, sincèrement et sans délai, si vous ne voulez que je vous fasse arracher par la question, l'aveu de votre crime.

Cette menace rendit la parole à Allégria ; et il articula d'une voix presque éteinte qu'en se revêtant d'un habit consacré, il n'avait point été mû par des intentions impies. Il expliqua comment il avait été contraint par un concours de circonstances inouïes de se rendre près du lit d'un gentilhomme agonisant qui

lui avait confessé ses fautes, et comment il avait eu ensuite la douleur de recevoir son dernier soupir.

— Je vous ordonne, reprit le grand inquisiteur, au nom du sacré tribunal, de rendre compte de cette confession.

Cette fois, Allégria, ne consultant que sa droiture ordinaire, répondit avec une fermeté à laquelle on était loin de s'attendre : — Je ne révélerai point une confession qui compromettrait une des plus illustres maisons de Castille. Le gentilhomme que j'ai assisté à son heure dernière était l'unique rejeton d'une race de héros que l'on croyait éteinte, et qui

a laissé dans notre histoire mille beaux exemples à imiter.

— Son nom ?

— Don Fernando de Palméra...

— Arrêtez, s'écria le grand inquisiteur.

Tous les regards se fixèrent inopinément sur son éminence.

— Qu'on ramène le coupable dans sa prison, reprit l'inquisiteur d'une voix animée; la gravité de cette affaire exige un examen particulier.

Allégria, reconduit à son cachot, s'applaudissait, sans pouvoir s'en expliquer le motif, de l'heureuse tournure que venait de prendre son

affaire. Le dénouement imprévu de son interrogatoire..... l'effet magique qu'avait produit sur le grand inquisiteur le nom du gentilhomme castillan..... quel texte inépuisable de réflexions pour le petit barbier !..... Cependant son esprit ne put y tenir long-temps : le sommeil vint s'appesantir sur sa paupière affaiblie , et le détacher pour un moment du souvenir de ses peines. En s'éveillant, il s'assit sur son séant, et le silence qui régnait autour de lui le rendit pensif encore ; car Allégria , jusqu'alors insouciant , apprenait par la crainte et dans la solitude à réfléchir. Mais un bruit qui se fit entendre à l'extrémité de son cachot interrompit sa nouvelle méditation. Il tourna ses re-

gards de ce côté, et il vit une porte, que l'obscurité l'avait empêché jusqu'alors de remarquer, qui tournait lentement sur ses gonds. Quelle ne fut pas sa terreur en apercevant un homme d'une taille élevée qui s'approchait de lui ! Ses cheveux se dressèrent sur son front, tandis qu'il avait les yeux attachés sur cette apparition soudaine. — Saint Pacôme ! s'écria-t-il en fléchissant les genoux.

— Que craignez-vous, imbécile ? dit le nouveau venu en posant sa lampe à terre. Misérable poltron, levez-vous, et répondez : c'est le grand inquisiteur qui vous interroge.

Le barbier s'inclina avec une humilité profonde.

— Écoutez, Emmanuel Allégria, écoutez attentivement la question que je vais vous adresser ; et si vous tenez à la vie , répondez - y avec vérité.

Allégria s'inclina de rechef, et plus profondément encore que la première fois.

L'inquisiteur reprit : — Avez-vous jamais , directement ou indirectement , avant ou depuis votre arrestation , fait part à qui que ce soit du sujet de la confession de don Fernando de Palméra ? Et en disant ces mots , il promenait un regard investigateur sur la pâle physionomie du barbier.

— Jamais , jamais , répliqua Allé-

gria ; je le jure par le saint évangile.

— Vous pouvez en remercier la providence..... Maintenant je vous ordonne, en vertu du sacré caractère dont je suis revêtu, de me révéler cette confession.

Et comme Allégria hésitait encore.

— Misérable ! hâte-toi de me satisfaire, ou tu vas tomber percé de coups, lui cria l'inquisiteur en brandissant un poignard. Parle, un plus long silence te ferait sentir sur le champ l'effet de ma colère, et tu ne sais pas jusqu'où pourra s'étendre ma clémence.

Ces dernières paroles ont triomphé de l'indécision d'Allégria. D'une part, que voit-il ? un poignard tout prêt

à le frapper ; de l'autre , une lueur d'espérance et de salut. Son choix est bientôt fait. L'inquisiteur a remarqué sa préoccupation ; il fait un nouveau signe.....

— Je suis aux ordres de votre éminence , lui dit Allégria les yeux baissés.

L'inquisiteur se dépouille de son manteau , en couvre un banc de pierre pratiqué dans le mur , et s'y assied.

Le petit barbier commença en ces termes :

CHAPITRE IV.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,
Le modèle et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?
..... Cette ardeur que dans les yeux je porte ,
Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?

CORNILLE.

« J'ai déjà dit à votre éminence
par quelle fatalité j'avais été amené
au lit de mort de ce vieux gentil-
homme. Il allait expirer avec le dé-
sespoir de n'avoir pu déposer dans

le sein de la religion les secrets d'une vie qui ne fut pas toujours sans reproches. Son heure était venue ; on aurait vainement cherché ailleurs un ecclésiastique. Je me souvenais d'avoir lu dans les saintes écritures ces paroles que Jésus adresse à ses disciples : *Confessez-vous les uns aux autres.* Je voulus consoler les derniers momens du mourant. Je crus que la pureté de mes intentions laverait la souillure de son âme, et que Dieu me pardonnerait mon audace en faveur du service désintéressé que je rendais à un de mes frères.

» J'appris donc toute l'ignominie et les infortunes d'un homme dont le monde respectait la noblesse , et en-

viait peut-être le bonheur. Je reconnus combien la conservation de cette sorte de grandeur héréditaire qui enfle la vanité d'une illustre famille est difficile , quand la providence a résolu d'humilier cet orgueil.

» Don Fernando de Palméra n'eut pas besoin de m'énumérer la longue suite de ses aïeux ; leurs actions héroïques se confondent avec l'histoire de notre pays, et la vénération qu'elles inspirent est dans le cœur patriotique de tout espagnol digne de ce nom. L'honneur et la gloire de sa race , qu'il s'était promis de transmettre sans tache et dans tout leur éclat à ses descendans , il les avait vus souillés.

» Son père, las du fracas du monde,

fatigué des soucis des grandes dignités, avait cherché en Vieille-Castille, dans le château de ses ancêtres, une retraite tranquille où il partageait sa tendresse entre une femme adorée et un fils unique, qui devait soutenir l'éclat de sa maison. Don Fernando était ce fils; ses jeunes années donnaient les plus belles espérances. Il n'avait pas atteint sa cinquième année, lorsque la naissance d'un frère, qui fut nommé don Jérôme, termina l'existence de sa mère. Son père, plongé dans le plus sombre chagrin, s'occupa dès-lors de l'éducation de ses deux fils. Ce qu'il s'imposa d'abord comme un devoir devint bientôt son plus vif plaisir. Ses enfans n'eurent pas d'autre précepteur. Il

les conduisait souvent dans une galerie ornée des portraits de leurs ancêtres ; et leur racontant les vertus par lesquelles chacun d'eux s'était le plus particulièrement distingué : — Mes enfans , ajoutait-il , il dépend de vous de prouver à l'Espagne que les descendans de ces grands hommes ne sont point dégénérés. Vous avez en dépôt l'honneur de votre famille ; n'outragez donc jamais les mânes de vos aïeux par des actions indignes de leur mémoire. »

Ici Allégria fut interrompu par un long soupir échappé à son interrogateur. La figure de ce dernier , jusqu'à ce moment impassible , s'empreignit d'une rougeur soudaine , et

exprima la plus vive émotion. — Continuez, dit-il au coupable.

Celui-ci poursuivit aussitôt d'une voix tremblante.

« Don Fernando et don Jérôme développèrent en grandissant des inclinations différentes. Don Fernando, habile dans les exercices qui exigent de la force, du courage et de l'agilité, choisit la carrière des armes ; don Jérôme, d'une santé délicate, suivit son goût pour les lettres, et se destina aux dignités ecclésiastiques.

» Une armée espagnole entra à cette époque en Italie. Don Fernando servit avec beaucoup de distinction

durant toute la campagne , et fut élevé au grade de colonel. A la paix, il revint auprès de son père et de son frère qui le comblèrent de marques d'affection. Des réjouissances eurent lieu sur les terres de la famille pour célébrer son retour ; la noblesse des environs y fut invitée.

» Pendant la soirée d'une de ces fêtes , les regards de Fernando se rencontrèrent avec ceux de dona Camilla de Castégon , et les étincelles qui en jaillirent les enflammèrent d'une vive passion. Leurs parens , charmés d'un amour qui allait allier deux des premières familles du royaume , consentirent

à leur union avec joie. Les deux amans devinrent époux , et l'année suivante , leur tendresse put encore s'accroître par la naissance d'une fille.

» Don Fernando parvenu aux charges les plus éminentes de la cour , s'en acquitta de manière à mériter l'estime et l'approbation de tous les rangs et de tous les partis. Son frère don Jérôme avait obtenu une des premières dignités de l'église. Ils passèrent ainsi douze années , liés par une étroite amitié , et par les soins qu'ils prodiguaient à la vieillesse de leur père. Le vieillard vénérable mourut vers ce tems. Avant d'expirer il avait appelé ses

enfans et leur avait recommandé la fille de don Fernando , dona Maria , dont la beauté croissait avec l'âge.

» Souvenez - vous , leur dit - il , que le sang des deux nobles familles de Palméra et de Castégon , coule dans ses veines , et ne souffrez jamais qu'il soit déshonoré par une mésalliance. Veillez sur elle ; guidez sa jeunesse , éloignez de son cœur les dangers de l'inexpérience et des passions.

» Les malheurs de don Fernando datent de cette époque. Il perdit, deux ans après, Camilla , la compagne a dorée de sa vie. Quand la première violence de sa douleur fut un peu

calmée, il résigna toutes ses charges à la cour, et se relégna dans son château, auprès de son frère et de sa fille Maria. Mais au milieu de sa solitude, tous les objets lui rappelant les pertes qu'il avait faites, il résolut de chercher un remède à sa tristesse dans le changement de lieux et la dissipation. Son frère don Jérôme l'engagea lui même à voyager. Ils se séparèrent, sans se douter qu'ils ne devaient plus se revoir. Dona Maria accompagna son père.

» Ils visitèrent les principales villes de l'Espagne, voyageant en simples particuliers, exempts de la gêne d'une vaine étiquette et des

embarras de leur rang. Dona Maria excitait partout l'admiration. Ils voulurent voir l'Italie, et s'embarquèrent à Barcelonne, sur un bâtiment qui allait à Gênes.

» Ils consacrèrent une année à en parcourir les lieux les plus célèbres ; et, comme ils se disposaient à partir pour la France, ils convinrent de séjourner quelque tems à Rome, et de ne passer les Alpes qu'au retour de la belle saison.

» On ne parlait alors dans la capitale du monde chrétien que des talens extraordinaires d'un jeune peintre, et la bonne compagnie se portait en foule dans une galerie ornée de ses chefs-d'œuvre. Maria, passionnée

pour la peinture, pria son père de l'y conduire. Cet incident, peu important en apparence, est la source de toutes les calamités de don Fernando.

» Le mérite du jeune artiste n'avait pas été exagéré ; ses tableaux étaient frappans de vérité et d'expression. Tandis que don Fernando se livrait à son admiration, il ne s'était pas aperçu que dona Maria ne marchait plus à son côté. Se retournant enfin, il jeta les yeux autour de lui avec inquiétude, et distingua sa fille à l'extrémité de la galerie. Assise, elle tenait ses regards fixés sur le portrait d'un jeune homme. Don Fernando s'approcha d'elle doucement, et lui

demanda avec un sourire ce que ce portrait avait de si attachant pour attirer à ce point son attention. Dona Maria sortit de sa rêverie.

» — Il me semble, répondit-elle, en hésitant, que voilà le meilleur morceau de toute la galerie.

» — La signora est bien sévère, dit un jeune homme en s'approchant.

» Quel fut l'étonnement de don Fernando et de sa fille, lorsqu'ils reconnurent en lui le modèle du tableau qu'ils venaient d'admirer ! C'était le peintre lui-même.

» Son langage, ses manières avaient de la dignité et de la politesse ; ses sentimens étaient nobles

et délicats ; son goût en littérature paraissait exquis, et il joignait à beaucoup de savoir une rare modestie. Dona Maria écoutait ses discours en rougissant ; elle éprouvait un charme inexprimable et un embarras dont elle ne pouvait se rendre compte. Don Fernando , plein d'admiration pour le talent de ce jeune homme , l'attira chez lui. Il l'y traita toujours avec bonté , et il prenait un plaisir infini à sa conversation.

» Cependant la passion que dona Maria nourrissait dans son sein , et qui était entretenue par l'indigne objet de son affection , demeurait inconnue à don Fernando. Il ignorait les progrès de ce malheureux amour.

Le hasard seul lui fit découvrir un secret que personne n'aurait osé lui avouer, de peur de blesser trop profondément son extrême sensibilité.

» Durant une soirée de carnaval, don Fernando, afin de distraire la mélancolie où sa fille paraissait plongée, lui proposa de l'accompagner à la place Colonna, pour y voir les mascarades. Ils y furent conduits par un étranger qui poliment écartait la foule. A l'un des angles de la place, un magicien, monté sur des tréteaux, débitait des vers burlesques à tous les masques qui frappaient ses yeux : ni l'âge, ni le sexe, ni le rang, n'échappaient à l'âcreté de sa censure. Il avait déjà apostrophé une vingtaine

de masques , tantôt en publiant ce qu'il supposait leur être arrivé , tantôt en prophétisant leurs aventures à venir , lorsque promenant ses regards sur la multitude environnante , il les arrêta d'un air solennel sur dona Maria. Le sens des vers qu'il lui adressa était un conseil de ne pas négliger le rendez-vous désigné par les amours , et de profiter du sommeil d'un père pour voler dans les bras d'un amant. Maria craintive ne put soutenir les regards empressés de la multitude ; un épais nuage obscurcit ses longues paupières , et elle s'évanouit.

» A l'instant tout fut confusion sur la place : le peuple s'était intéressé à Maria ; à la pitié pour elle succéda

l'indignation contre le magicien ; on brisa son théâtre , et il faillit être la victime de son insolence.

» Don Fernando soutenait sa fille, et il était dans une situation difficile à décrire , lorsqu'un masque, vêtu en chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, fendit la foule avec la rapidité de l'éclair, et saisit dona Maria entre ses bras , au moment où elle reprenait connaissance. Don Fernando reconnut la voix de Grazziani, ainsi se nommait le jeune peintre ; il le vit manifester ses alarmes , et s'écrier avec transport : — O Dieu ! ma chère Maria vit-elle encore ? Ah ! sa vie m'est mille fois plus précieuse que la mienne. Et ce téméraire effleura de

ses lèvres les joues décolorées de la jeune fille.

Maria regarda son amant avec des yeux qui en dirent plus qu'une longue explication, et révélèrent son déshonneur, prêt à rejaillir sur sa famille. Don Fernando confondu tenait encore une main de sa fille; cependant lorsque celle-ci tourna ses regards supplians vers lui et voulut se jeter dans ses bras, il la repoussa avec fureur.

»—Malheureuse, lui dit-il, opprobre de mes jours, honte du nom que vous portez, ne m'approchez plus. Fuyez avec votre indigne amant aux extrémités de la terre, ensevelissez à jamais la honte que vous

faites à votre famille. Mais ce misérable d'une basse naissance m'aurait-il impunément outragé? Echappera-t-il à ma vengeance?.....

» — A ces mots, quoique sans armes, il se jeta sur Grazziani, qui était resté debout près de Maria. Le jeune homme évita son attaque, et don Fernando, emporté par son mouvement, tomba sur le pavé. Maria poussa un cri perçant. Son père, se relevant, sentit sa colère s'enflammer davantage : se dégageant des bras de sa fille, il l'abandonna dans la foule, qu'il traversa pour gagner son logement. Il se jeta en arrivant sur son lit, dans un état semblable à la frénésie.

» La fièvre se déclara , et durant plusieurs semaines on craignit même pour sa vie. Ses esprits délirans lui rappelaient sans cesse sa fille coupable ; mais il n'eut pas plutôt recouvré sa raison , qu'il sentit renaître la vive affection qu'il portait à Maria. Ses perquisitions pour la retrouver furent vaines. Il apprit même qu'elle avait comblé la mesure de ses égaremens en donnant sa main à Grazziani en face des autels , dans la métropole de Saint-Pierre.

»— Qu'entends-je ? s'écria le grand inquisiteur ; quoi ! l'héritière des deux augustes maisons de Castégon et de Palméra était devenue , en présence du ciel , la femme d'un pein-

tre ! d'un vagabond courant de ville en ville pour subsister du travail de ses mains , et dont la famille n'avait jamais eu assez de vertu pour sortir de l'obscurité !....

« Dès-lors la soif de la vengeance , continua le barbier , trop naturelle au cœur de l'homme , tourmenta don Fernando. Il jura de chercher partout l'auteur de ses chagrins profonds , et de laver son affront dans le sang. Il fut informé que ces indignes époux avaient quitté Rome le jour même de leur mariage , et il n'attendit point que sa santé fut tout-à-fait rétablie pour se mettre en route dans le dessein de les retrouver. Il consuma près de deux années dans

une inutile poursuite. Il fréquentait de préférence les assemblées où les beaux-arts sont cultivés, encouragés; personne ne put lui donner des nouvelles de Grazziani. Chacun s'étonnait et s'affligeait de ce qu'il avait ainsi disparu, et nul ne connaissait ni les motifs ni le lieu de sa retraite.

» Don Fernando se rendit alors à Naples, résolu de s'y embarquer pour sa patrie, et d'attendre là que le hasard lui procurât l'occasion de se venger. Son intention était aussi de chercher quelque adoucissement à sa douleur auprès de son frère don Jérôme.

» Passant un jour dans une des

rues les moins fréquentées de la ville, il fut accosté par un juif qui prétendait l'avoir remarqué dans tous les musées de l'Italie, et qui lui proposa, sur le goût qu'il lui supposait pour les arts, de venir voir en fait de peinture un des plus beaux morceaux de l'école moderne. — Je suis chargé de le vendre, ajouta-t-il, et le prix en est modéré.

» Comme sa maison était peu éloignée, don Fernando se décida à le suivre; mais quelle fut sa surprise, lorsque le juif, tirant le rideau qui couvrait le tableau, dont le jugement de Paris avait fourni le sujet, il reconnut, dans la figure du berger d'Illyrie l'odieux Grazziani, et

dans la Vénus tous les traits de sa fille Maria !

» — Où est , s'écria-t-il , le peintre qui a fait ce tableau ?

» — C'est ce qu'il m'est facile de vous apprendre, lui répondit le juif. Quoiqu'il ne cherche point à se produire, je sais qu'il demeure tout à côté du couvent de Santa-Clara. Mais si vous désirez acheter le tableau, je suis seul chargé de le vendre, et il ne serait pas juste.....

» — A côté du couvent de Santa-Clara, dites-vous ? Et, sans attendre de réponse, don Fernando ouvrit brusquement la porte, et s'achemina vers ce couvent avec toute la viva-

cité d'une soudaine et violente colère.

» Il était à peu près nuit quand il y arriva. Il vit une maison isolée à côté du couvent ; la porte sur la rue était ouverte. Il entra , tira son épée , et s'arrêta un moment au pied de l'escalier. Il entendit la voix de sa fille , qui semblait occupée à endormir un enfant. — Où est ton séducteur ? lui cria-t-il en se précipitant dans l'appartement. Maria se retourna avec effroi , jeta un cri , et tomba sans connaissance.

» Une porte intérieure s'ouvrit tout-à-coup : Grazziani était accouru au bruit. — Juste Dieu ! s'écria-t-il , c'est le père de Maria !

Don Fernando , transporté de fu-

reur à l'aspect de celui qui le dés-honorait , lui traversa le corps de son épée. Le jeune homme chancela , et alla tomber à l'extrémité de la chambre. Maria , qui revenait à elle , se vit aussitôt couverte du sang de son époux.

» Le souvenir de cette scène affreuse m'a paru poursuivre don Fernando à son agonie. Maria , éperdue , égarée , tenait embrassé le corps inanimé de Grazziari , et , ne sachant plus quelles expressions sortaient de sa bouche , elle chargea son père d'imprécations. La nature ne put soutenir chez elle cette terrible secousse ; et dans peu de minutes Maria cessa de parler. Son père , dont

la vengeance était satisfaite, n'écouta plus que son ancienne tendresse pour elle ; il essaya de la relever ; il voulut la presser contre son cœur, et lui accorder son pardon..... Il chercha vainement quelques signes de vie ; il avait perdu sa fille pour toujours.

» Il parcourait cet appartement dans les plus cruelles angoisses, lorsque le berceau où dormait, dans l'ignorance du sort de ses parens, une petite fille, frappa ses regards. Il la considérait avec attendrissement. Innocente du crime qui lui avait donné naissance, il ne pouvait l'abandonner sans injustice. Dans ses veines coulaient quelques gouttes du

noble sang de Palméra. Il résolut d'être son protecteur, mais de lui laisser ignorer à jamais qu'elle appartenait à une famille que ses parens avaient couverte de honte.

» Il l'enveloppa ensuite dans son manteau, et, jetant un dernier regard sur le cadavre de sa fille, il s'éloigna promptement de cette maison. Au sortir de la ville, à une distance de trois milles environ, et sur le rivage de la mer, il connaissait un couvent isolé. Il s'y rendit à grands pas, favorisé par les ombres de la nuit. Arrivé à la porte, il sonna la cloche, et remit l'enfant entre les mains de la tourière étonnée.

» — Pour l'amour de Dieu, pro-

curez - lui promptement une nourrice , dit-il , voilà de l'argent. Des raisons de famille obligent à cette mesure. Ayez bien soin de ce dépôt ; il sera quelque jour réclamé ; et , comme le seul parent qui reste à cette innocente créature est riche , noble et généreux , votre couvent s'en trouvera bien.

» En achevant ces mots , il s'éloigna rapidement.

» De retour à la ville , il fit emballer ses effets , et il s'embarqua , le lendemain matin , sur un bâtiment qui , fort heureusement , mettait à la voile pour Malaga. Les passagers , réunis en différens groupes , se divertissaient chacun à sa manière.

Don Fernando se tenait à l'écart , absorbé dans sa douleur. Les propos d'un homme , qui était le plus grand parleur de la compagnie , réveillèrent son attention.

» — Je vais , dit-il , s'adressant à tous les passagers , vous apprendre un meurtre abominable commis hier au soir dans la strada de Croce , et dont on n'a pu encore découvrir l'auteur. Le fameux peintre Graziani , qui s'était retiré dans une demeure modeste à côté du couvent de Santa-Clara , a été trouvé chez lui noyé dans son sang. Tout près de lui , sa jeune épouse , sans aucune blessure apparente , était étendue morte sur le plancher. L'assassin a en outre

enlevé une petite fille , fruit de l'union de ce couple infortuné , et l'a jetée à la mer. Grazziani avait d'abord donné quelque espoir aux chirurgiens qui l'ont rappelé à la vie ; mais au moment où ce malheureux a appris la mort de sa femme et l'enlèvement de son enfant , il est entré dans des convulsions , a arraché l'appareil de sa blessure , et il n'existait plus quand je me suis embarqué.

» Il est plus aisé de concevoir que de peindre la situation de don Fernando , tandis que les passagers exprimaient l'horreur qu'ils avaient de ce triple assassinat. Honoré jusque là de l'estime et de la considération des hommes , il s'entendait calomnier

et vouer à l'anathème , charger d'épithètes odieuses par des gens que son orgueil regardait comme fort au-dessous de lui. Il fut tenté cent fois de se faire connaître , d'avouer l'action qu'ils blâmaient , telle qu'elle s'était passée , et de leur soutenir en face qu'elle n'était qu'un acte de justice. Il se contint cependant , et se retira dans un coin du bâtiment durant toute la traversée. Heureusement elle fut courte ; un vent favorable les conduisit directement à Malaga.

» En débarquant , don Fernando écrivit à son frère don Jérôme , pour lui apprendre la mort de dona Maria , se taisant toutefois sur les écarts

dégradans de sa fille. Il reçut, peu de jours après, une lettre de son frère. Don Jérôme lui répondait à bord d'un vaisseau qui allait le transporter à la Havane, où il était envoyé en qualité de directeur de mission. Cette nouvelle affligea vivement don Fernando, qui s'attendait à trouver des consolations auprès de ce frère chéri.

» Don Fernando vécut quinze ans dans la solitude, au milieu de ses terres, toujours tourmenté par ses remords; rien ne pouvait rendre la paix à son âme; la vie lui était à charge; il dépérissait tous les jours. Il avait fait passer plusieurs fois de l'argent au couvent de Santa-Clara

pour l'éducation de sa petite fille , et s'était enfin déterminé à la retirer près de lui. Ses idées avaient pris un nouveau cours ; il songeait qu'il serait probablement le dernier de sa race ; il existait encore dans ce monde une image vivante de Maria , sa fille infortunée ; son détestable père , Grazziani , avait expié ses outrages , et elle ne devait jamais l'entendre nommer.

» Oui, fille de Maria, s'écria-t-il, tu rempliras dans mon cœur la place de ta mère. Tu ne connaîtras jamais a tache dont ta naissance a flétri ma famille , et une longue suite d'actions mémorables peut encore effacer cette tache.

» La jeune Lauretta était une personne accomplie : la solidité de son jugement , les agrémens de son esprit , sa démarche noble et gracieuse , lui attiraient tous les hommages. On lui avait fait accroire que ses parens étaient morts dès sa plus tendre enfance. Don Fernando voulait juger avec certitude de ses inclinations avant de lui déclarer qu'elle était l'héritière des honneurs et de la fortune de la maison de Palméra.

» Comme elle désirait ardemment voir la capitale de l'Espagne , don Fernando la conduisit lui-même à Madrid , où ils gardèrent néanmoins le plus sévère incognito. Il prit un appartement pour dona Lauretta

chez une femme âgée et veuve d'un officier qu'il avait autrefois connu. Il recommanda à cette dame de veiller soigneusement sur la conduite de sa petite-fille. Ne trouvant pas de place pour lui dans la maison où il venait d'établir dona Laretta, il loua provisoirement le simple logement où il est mort. Il n'avait près de lui que la vieille femme qui m'y a amené. Il consacrait du reste la plus grande partie de son tems à sa petite-fille, dans le logis de la veuve qu'il lui avait donnée pour duègne. Dona Laretta ne sortait qu'avec lui; encore n'était-ce que pour aller à la messe à la petite chapelle des Carmélites.

» Il y a trois jours don Fernando accompagnait à son ordinaire sa petite-fille à cette auguste cérémonie de la religion. Durant la célébration, il ne put s'empêcher de remarquer une personne portant l'habit de l'ordre de Saint-François, qui s'approchait autant qu'elle le pouvait de la place qu'ils occupaient. Le service fini, don Fernando se préparait à sortir, mais dona Lauretta paraissait préoccupée et peu disposée à le suivre. Elle s'avança de quelques pas pour s'agenouiller devant un petit autel, au-dessous de l'image de la sainte Vierge. Don Fernando la suivit des yeux avec inquiétude, et vit ce mystérieux franciscain s'agenouiller à côté d'elle. Tous deux

parurent d'abord être dans le recueillement de la prière. Mais Lauretta laissa tomber son rosaire, le franciscain s'empressa de le ramasser, et profita de ce moment pour glisser une lettre dans la main de Lauretta qui la prit de manière à prouver qu'elle s'attendait à la recevoir. Don Fernando ne pouvait en croire ses yeux ; mais le désir de pénétrer ce mystère le tira de sa stupeur. Lauretta l'avait rejoint ; il la remit à sa duègne, qui la ramena chez elle, et il demeura dans la chapelle pour épier le franciscain.

» Donna Lauretta et sa duègne ne furent pas plutôt sorties, que le franciscain sortit aussi. Don Fer-

nando suivit ses pas , enveloppé dans son manteau , et à une certaine distance. Au bout d'un quart-d'heure de marche , il le vit s'arrêter dans une rue étroite et déserte , vis-à-vis une petite porte qui conduisait à un vaste jardin sur les derrières d'un hôtel magnifique. Il s'avança alors précipitamment , et demanda un moment d'entretien au prétendu moine. Au milieu d'une explication vive et animée , le franciscain impatienté jeta sa robe par dessus les murs du jardin , et parut sous la forme d'un jeune et beau cavalier , richement vêtu.

» - Apprenez , dit-il , que je suis à la porte de mon palais ; et puisque

vous me demandez mon nom avec tant d'arrogance , écoutez-le , et tremblez : je suis don Juan , comte de Salvédra.

» — Orgueilleux don Juan , répliqua Fernando , vous parlez à un homme dont la naissance ne le cède point à la vôtre , qui ne souffrira point qu'on attente impunément à l'honneur de sa famille : votre déguisement est une preuve de la bassesse et de la perversité de vos desseins. Mais sachez , vil séducteur , que tout vieux et faible que je suis , je peux encore vous demander raison.

» — Je ne combats que des ennemis en état de se défendre , répondit

don Juan ; et il rentra dans son palais.

» Le vieux gentilhomme enflammé de courroux , se rendit aussitôt chez sa petite-fille. Il vit accourir à lui la duègne , qui le prévint qu'elle avait une communication importante à lui faire : elle avait surpris un jeune page ramassant une lettre sous les jalousies de sa maîtresse ; elle l'avait rejoint , et , sous prétexte qu'il restait quelque chose à y ajouter , elle avait redemandé le billet , en engageant l'émissaire à venir le reprendre le lendemain. Ce billet était un rendez-vous que dona Lauretta indiquait à don Juan de Salvédra.

» Don Fernando , toujours entraîné

par des projets de vengeance, ordonna de refermer le billet et de le renvoyer à son adresse.

» Quatre coupe-jarrets , apostés au rendez-vous , où don Juan ne manquerait pas de se trouver , devaient s'emparer de sa personne et l'amener chez don Fernando ; et celui-ci , après lui avoir reproché la lâcheté de sa conduite , voulait le défier à un combat singulier.

» Mais le vieux gentilhomme , depuis long-tems abattu par une maladie d'épuisement , tomba , aux approches de la nuit , et peu d'heures avant mon arrivée , dans une défaillance complète. Son mal fit des progrès rapides ; il était à toute extré-

mité , quand la vieille servante m'attira au chevet de son lit. Don Juan n'avait point encore paru ; et le vieux gentilhomme , dégagé des haines de ce monde , incertain de son salut dans l'autre , se représentait à chaque instant son ennemi succombant sous les coups d'assassins soudoyés. Je crus apaiser ses regrets , en l'assurant que j'avais vu don Juan échapper à ce péril ; et , pour l'en convaincre , j'allais lui montrer le fatal billet de dona Lauretta , que j'avais trouvé dans la robe dont j'étais malheureusement revêtu , lorsqu'il rendit son âme à Dieu dans les transports d'un délire effrayant.

» J'oubliais de dire à votre émi-

nence que don Fernando m'avait confié la clef de ses trésors pour aller la remettre , au point du jour , à dona Lauretta , en lui révélant la noblesse de son origine. Je reçus en même tems une bourse de deux cents ducats avec ordre de les distribuer aux pauvres. Je fus enfin chargé de congédier la vieille servante , dont le vieux gentilhomme avait eu souvent à se plaindre. »

Ici finit Allégria.

Le grand-inquisiteur , le visage dans ses mains , gardait un morne silence. Se levant tout-à-coup : — O mon frère , s'écria-t-il d'une voix larmoyante , le déshonneur de notre maison est donc venu des tiens ! et ,

lorsque à peine de retour d'un autre hémisphère , don Jérôme se préparait à venir te presser dans ses bras , dans le château de ses ancêtres , et à t'y voir applaudir à sa nouvelle dignité , il a la douleur d'apprendre ta fin malheureuse de la bouche d'un misérable qui n'en fut témoin que par une sacrilège impiété.

— Le frère de don Fernando ! Ah ! plutôt à Dieu ! il m'a paru qu'il avait un cœur compatissant ; et j'oserais alors supplier votre éminence de me rendre la liberté , pour l'amour de ma pauvre femme et de mes enfans.

— PÉRissent ta femme et tes enfans , vil esclave ! Penses-tu te jouer

ainsi des sentimens qui m'agitent ! Misérable ! ta destinée t'a conduit à ta propre destruction. Tu es le seul être au monde qui sache un secret qui m'est plus cher que la vie. Ce poignard m'assurerait ton silence éternel, mais une puissante raison, que ton âme abjecte ne saurait comprendre, retient mon bras : je ne peux consentir à souiller ma main du sang d'un vil insecte que je foule aux pieds ; et, pour comble de disgrâce, malgré ta bassesse, je suis forcé de te nommer le sauveur de l'illustre maison de Palméra. Ce n'est que par toi que je recouvre ma nièce, la fille unique de mon frère Fernando. Hâte-toi de m'indiquer sa demeure, de me re-

mettre son billet à don Juan , et la clef que mon frère t'a confiée.

Allégria obéit en implorant la pitié de l'inquisiteur.

— Je n'ai plus qu'un mot à te dire , ajouta celui-ci en le repoussant. Regarde cette prison comme ta dernière demeure. Jamais tu ne reverras la lumière du jour. Ta tombe est sous ces pierres. S'il t'échappe en présence de ton geôlier une syllabe du secret important dont le hasard t'a rendu dépositaire , tu périras dans les plus cruelles tortures. Souviens - toi de moi !.....

Don Jérôme , s'enveloppant de son

manteau , reprit sa lampe , et le désolé prisonnier entendit le bruit des verroux qui se refermèrent sur lui.

CHAPITRE V.

Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte !

RACINE.

— O ma femme ! ô mes enfans !
s'écria Allégria, en se tordant les
mains ; ne reverrai-je donc plus ma
femme et mes enfans ? Ma Suzanna,
mes chers Miguel, Stéphano, mon
gentil Pédrillo, que vont-ils devenir ?

Et il se roulait sur le carreau , comme dans un accès de folie.

Toute la journée et celle du lendemain se passèrent dans cette épouvantable situation. L'horreur de cet humide cachot redoublait à l'idée d'une réclusion perpétuelle. Allégria comptait dans une poignante anxiété toutes les minutes de son existence. Le troisième jour, sur les huit heures du soir, étendu par terre, il était baigné dans les larmes qu'il n'avait cessé de répandre depuis la sentence de don Jérôme. — La porte s'ouvre, et son barbare géôlier paraît. Son sourire était aussi hideux que le froncement de ses sourcils. Allégria fut effrayé de l'expression ambiguë de sa

physionomie. Son attention frappée à la vue de quelques outils que, sans mot dire, le geôlier tirait de sa ceinture: — Dieu tout puissant, s'écria-t-il, à quels nouveaux tourmens suis-je donc réservé? L'inflexible geôlier, sans égard à son exclamation, se saisit rudement de ses jambes, et travailla à faire sauter les rivets de ses fers. Le petit barbier supporta avec résignation cette opération douloureuse; il pensait que don Jérôme, après l'avoir condamné à une prison perpétuelle, ne voulait pas ajouter à son triste sort des souffrances inutiles. — Suivez-moi, lui cria le geôlier d'un ton sévère. — Où me conduisez-vous, grand Dieu? Le porte-clef se retournant, le regarda d'un air méprisant

et féroce , et , d'un accent plus dur encore que la première fois , lui répéta : Suivez-moi !

Allégria , tenant en main le pan de la veste de son conducteur , marcha après lui , sans lumière , à travers les longs circuits de cette enceinte ténébreuse. Ils parvinrent à un escalier étroit , au haut duquel était une porte que le geôlier ouvrit avec effort , à cause de la rouille qui en dévorait les verroux. Ils longèrent en tâtonnant une froide galerie. Dans l'appréhension du sort qui l'attendait , le barbier respirait à peine. Arrivés au bout de cette galerie , un coup de sifflet se fit entendre , une nouvelle porte s'ouvrit , et Allégria

ébloui se trouva tout-à-coup dans un appartement éclairé et meublé avec magnificence.

Le barbier , muet et immobile d'étonnement , discerna enfin les objets qui l'environnaient. Un cavalier de bonne mine , assis près d'une jeune femme d'une beauté ravissante, captiva d'abord tous ses regards. Ce cavalier l'aborda avec cordialité ; la jeune dame se plaça de l'autre côté d'Allégria , et tous deux le menèrent à une table chargée des mets les plus exquis. — C'est ici , mon cher Allégria , lui dit le cavalier , en lui versant d'un vin délicieux dans une coupe d'or , que nous allons serrer les nœuds de notre future amitié. La

dame présenta gracieusement sa main au petit barbier , qui , sans rien comprendre à tout ce qu'il voyait , s'inclina et la baisa avec respect. — Allégria est déjà au rang de mes amis, dit le cavalier , j'espère donc qu'il va déposer toute contrainte. Le barbier , dans son extrême surprise , se croyait le jouet d'un songe , et n'osait hasarder une seule question. — Vous ne retournerez plus dans votre noir cachot , poursuivit le cavalier ; que ce mot ne vous fasse point tressaillir , car rien n'est moins douteux. Vous avez beaucoup souffert ! La fortune a contracté envers vous une dette considérable , elle va l'acquitter ; et , pour m'expliquer plus clairement , apprenez que vous voyez devant vous

don Juan de Salvédra et dona Lauretta de Palméra , que vous avez rendus les plus heureux des mortels.

— Que Dieu bénisse vos excellences , et leur accorde toutes les prospérités , dit Allégria stupéfait ; mais comment m'imaginer....

— Je vais tout vous expliquer. Avant-hier matin , je reçus dans mon palais la visite du grand-inquisiteur. Il m'apprit qu'il venait de rendre les derniers devoirs à son frère , au noble chef de sa maison que j'avais offensé la veille , et qui laissait une unique héritière dont j'avais séduit le cœur et compromis la réputation. — Si vos intentions sont pures , ajouta-t-

il , je consens à votre bonheur mutuel ; et il me nomma dona Lauretta. Je tressaillis à ce nom , et je le remerciai à genoux de m'avoir rendu la vie , en m'apprenant le secret d'une naissance que mon amante ignorait elle-même. Je pouvais avouer hautement la passion qu'elle m'avait inspirée , et notre union ne souffrait plus d'obstacle.

» Il venait de se retirer , quand un de mes gens m'apporta une lettre qu'il avait laissé tomber par mégarde dans le vestibule , et qui m'était adressée. C'était la dernière que j'avais reçue de dona Lauretta. Je me rappelai que je l'avais dans une poche du froc qui me servait de déguise-

ment , et que j'avais jeté dans la rue , en me déroband à la poursuite de quatre assassins.

» Fort de la promesse du grand-inquisiteur , assuré des sentimens de sa nièce , dont la condition égalait la mienne , je volai chez mon oncle le corrégidor de Madrid , pour lui faire part de mon bonheur et obtenir son consentement. Il examinait l'affaire de deux bandits et d'une vieille femme , qu'on avait arrêtés , s'introduisant avec effraction dans une maison que , d'après sa description , je reconnus pour celle de l'aïeul de dona Lauretta. Sur la déposition de cette femme , relative à une personne qui , déguisée en franciscain ,

avait assisté son maître mourant, et avait depuis été arrêtée par les familiers du Saint-Office, je pénétrai facilement de quelle manière don Jérôme avait acquis ces renseignemens, et comment le billet de dona Lauretta se trouvait entre ses mains. Je conçus aussi que, quelle que fût la personne que sa malheureuse étoile avait jetée dans de si cruelles perplexités, elle n'avait pu se procurer ce déguisement qu'en le ramassant à l'endroit où je l'avais abandonné.

» Les parens de dona Lauretta et les miens fixèrent le jour où nous recevriens à l'autel la bénédiction nuptiale. En attendant, le grand-inquisiteur offrit à sa petite-nièce un

appartement dans son palais, et consentit à ce que je l'y visse librement. Mais plus mon bonheur était grand, plus je m'intéressais aux infortunes de celui à qui je le devais. Je me fis un devoir de ne rien négliger pour l'arracher au sort qui le menaçait. Je tentai son geôlier par l'appât de l'or, et je sus bientôt votre nom et votre position périlleuse. Je communiquai mon dessein à dona Lauretta ; elle l'embrassa avec chaleur, et nous convinmes que cette nuit, tandis que don Jérôme serait à une de ses maisons de plaisance, nous ferions tous nos efforts pour briser vos fers. Le geôlier, qui avait de puissans motifs pour s'éloigner de l'Espagne, a fait marché avec nous, pour vous re-

mettre en nos mains, et vous a amené par un passage secret qui aboutit au palais du grand-inquisiteur.

» Vous êtes libre, Allégria ; mais il faut vous résoudre à quitter votre terre natale. Vous partirez dans quelques heures. Votre femme et vos enfans ne tarderont pas à vous joindre. Je les prends dès ce moment sous ma protection. La Hollande sera désormais le lieu de votre séjour ; et, pour vous mettre, vous et les vôtres, entièrement à l'abri du besoin, voici un ordre sur un des plus riches banquiers d'Amsterdam, qui vous garantit une somme annuelle de huit centsducats.

— Et que j'aie le plaisir, ajouta

dona Laretta, de vous offrir cette bourse, pour vous défrayer de votre voyage.

Le petit barbier paraissait assiégé de mille émotions diverses. La seule pensée qui le calmât était de revoir sa femme et ses enfans. — Allons, du courage, lui dit don Juan en lui versant du vin; tout pays est égal pour un homme qui a, comme vous, une bonne conscience. Allégria convint de cette vérité, et s'efforça de reprendre sa gaité. La mélancolie ne s'arrêtait pas habituellement dans le cœur de cet homme ingénu; il ne voulut pas que les efforts de ses libérateurs pour le consoler et le réjouir fussent vains. Bientôt il se dérida,

et se mit à jaser à son ordinaire. Il oublia toutes ses souffrances : les horreurs de son cachot, ses juges, son geôlier, le grand-inquisiteur, disparurent à ses yeux ; sa fertile imagination lui fournit mille traits d'esprit à sa manière. Il but plus d'une rasade à la santé de ses protecteurs ; et, ne voulant négliger aucun des moyens de rendre cette scène agréable, il prit une guitare qu'il aperçut près de lui, et, d'une voix qui n'était pas sans agrémens, il chanta une romance du Cid.

— L'heure a sonné, s'écria don Juan en s'avançant vers la fenêtre ; il faut partir, mon cher Allégria. Tout est prêt maintenant pour assurer votre

fuite. Allégria se leva , et lui exprima encore sa reconnaissance. Et comme don Juan et dona Lauretta se dirigeaient vers la porte , — que Dieu bénisse vos excellences , dit le barbier ; vous rendez un père à ses enfans , un époux à sa femme , la paix à toute une famille qui n'oubliera jamais... A ces mots , la porte s'ouvrit : c'était le grand-inquisiteur!.. Tous les trois reculèrent interdits. De son côté , pâle , immobile , don Jérôme semblait douter de la réalité de ce qui se passait sous ses yeux. Don Juan fut le premier à rompre le silence :

— Votre éminence est surprise de trouver ici Allégria ?

— Je suis très-surpris en effet , balbutia l'inquisiteur , prêt à suffoquer de colère.

— Vous ne devez point diriger contre lui votre ressentiment. C'est à son insu que j'ai suborné le geôlier et arrangé le plan de son évasion. Je remplissais un devoir en le protégeant , puisque c'est à ses infortunes que je dois ma félicité.

— Il ne s'agit point ici d'une affaire de peu de conséquence ; le crime dont cet homme s'est rendu coupable mérite un châtiment exemplaire ; et je vous sommes , vous , don Juan , et par la foi et par l'honneur d'un chevalier , et comme gentilhomme , et comme espagnol , de me dire s'il

vous a directement ou indirectement révélé la moindre circonstance de la confession qu'il a obtenue par un sacrilège.

Etonné de ces paroles et du ton furieux avec lequel elles étaient prononcées, don Juan répondit, en mettant solennellement la main sur son cœur : — Il n'a rien révélé, et, s'il l'eût fait, mon honneur ne m'aurait point permis de l'entendre.

A cette réponse, le visage du grand-inquisiteur reprit de la sérénité.

— Comme votre conduite en ceci, don Juan, est une suite de la noblesse de votre caractère, je passe

sur ce qu'elle a d'irrégulier. Mais ,
quant à cet homme , il subira....

— Ah , jamais ! s'écria Lauretta ,
en se jetant à ses pieds. Il serait
doublement cruel de lui ravir la
liberté , au moment où il se croyait
certain d'en jouir.

— Les devoirs sacrés de mon
état , répliqua l'inexorable inquisi-
teur , l'emportent sur les misérables
considérations d'un intérêt privé.
Cet homme est mon prisonnier ;
seul j'en dispose. Et , se précipitant
sur le cordon d'une sonnette , il
l'agita avec violence , et en un ins-
tant l'appartement fut inondé de
ses gardes.

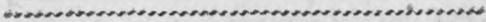
Les forces du petit barbier n'avaient pas résisté à ces terribles épreuves ; et , malgré les instances de don Juan et de Lauretta , sur un signe de don Jérôme les gardes l'emportèrent inanimé.

L'inquisiteur fit assembler sur-le-champ le sacré tribunal. L'affaire y fut évoquée de nouveau , et après une courte délibération en l'absence de l'accusé , suivant l'usage , la sentence fut prononcée.

Au jour naissant , Allégria fut conduit dans la chapelle ardente. C'était une salle carrée , tendue d'une draperie noire sur laquelle on avait symétriquement dessiné des flammes , des têtes de mort et des osse-

mens en croix. Deux religieux dominicains accompagnaient le coupable. Ils le firent agenouiller sur la première marche de l'autel ; et , tandis que l'un récitait à haute voix les sept psaumes pénitentiels , l'autre frappait à coups de verges sur les épaules nues du patient. Ils le laissèrent ensuite, livré à lui-même, jusqu'au lendemain à la même heure, où cette cérémonie fut répétée. Allégria, qui ignorait à quelle pénitence on l'avait condamné , se soumit à tout avec une humble résignation , et l'on eût dit que son courage grandissait avec ses peines. Parut tout-à-coup le grand-inquisiteur , qui lui demanda s'il voulait confesser ses fautes. Allégria accueillit cette offre avec un

religieux empressement. Après l'avoir entendu, don Jérôme se retira, le front paisible ; les deux dominicains rentrèrent, et, d'une voix sépulcrale, ils commencèrent la prière des agonisans.



CHAPITRE VI.

Bourgeois , nianans , moines , bénédictins ,
Mères , enfans , c'est un bruit , un concours ,
Un chamaillis ; chaacun se précipite ;
On tombe , on crie : arrivons , entrons vite ,
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

VOLTAIRE.

Huit jours s'étaient écoulés depuis qu'Allégria était charitablement sorti , par une nuit obscure , de sa tranquille demeure , pour porter les secours de son art au chanoine Léan-

dre. Sa bonne Suzanna, ne trouvant aucun prétexte qui pût justifier une aussi longue absence, était plongée dans des transes mortelles. Chaque matin elle interrogeait de ses perquisitions toutes les rues de Madrid ; mais pas un être ne lui disait un mot qui rassurât sa pieuse sollicitude : le soir, elle rentrait au sein de son foyer, s'entourait de ses enfans qui lui demandaient leur père avec des cris aigus, et la pauvre Suzanna ne répondait à leurs cris que par ses sanglots et ses larmes. Elle restait des heures entières comme abîmée dans sa douleur ; et, si, par intervalle, le pétitement d'une boiserie, ou le sifflement de la bise aux travers des fentes de la porte réveillait

l'espoir éteint dans son cœur , elle prêtait une oreille captive.... Mais , hélas ! son attente trompée la rejetait soudainement dans son affreuse léthargie.

Cependant la neuvième aurore s'était levée , et Allégria n'avait point reparu ; la cloche du couvent des Carmélites venait de sonner l'*Angelus* : Suzanne s'élança de son lit pour aller à sa recherche accoutumée.... Elle parcourut d'un pas rapide la rue de Tolède et toutes celles qui l'avoisinent ; mais bientôt épuisée de lassitude , elle sentit ses jambes fléchir sous le poids de son corps. Elle se traîna jusque dans une église , et là s'agenouillant pieusement devant l'i-

mage de la reine des anges , elle invoqua sa secourable intercession. La prière rendit un peu de calme à ses esprits. Tout-à-coup un bruit semblable à celui des vents déchainés se fit entendre sous les voûtes du temple ; et en un-clin d'œil elle fut entraînée hors du sacré parvis.

La place était couverte d'une multitude immense dont les oscillations tumultueuses présentaient l'aspect d'une mer mugissante. Suzanna se trouva en face d'un vaste bûcher au pied duquel se tenaient debout, l'œil sinistre , quatre hommes vêtus de rouge, tenant en main une torche allumée. Des deux côtés s'élevait un amphithéâtre où avaient déjà pris place

le conseil de la Suprême , les Grands de la cour , et toutes les hautes dignités ecclésiastiques et civiles. L'un de ces amphithéâtres était dominé par le trône du roi et les sièges destinés aux membres de sa famille ; l'autre , par le fauteuil du grand - inquisiteur , sous un dais magnifique , et plus exhaussé que le trône du roi. En ce moment , la foule s'ébranla. — Ils viennent ! ils viennent ! s'écria-t-on de toutes parts. Des soldats , des gens du peuple se pressaient autour de Suzanna , et la phisionomie farouche des uns , les transports fanatiques des autres , les cris de pitié des femmes et des enfans , annonçaient une scène de terreur. Au milieu de cette agitation , il n'y avait de froid et d'im-

passible que les quatre hommes vêtus de rouge....

Toutes les cloches firent alors retentir les airs de leurs sons lugubres. Cent charbonniers (1), armés de piques et de mousquets, ouvraient la marche d'une longue procession, et se rangèrent sur la place; défilèrent après eux, sur deux lignes, toutes les confréries de pénitens et les dominicains, précédés d'une croix blanche; l'étendard de l'inquisition sur lequel on avait brodé d'un côté les armes d'Espagne, de l'autre une épée flamboyante, porté par le duc de Médina-Céli, selon le privilège de

(1) C'est parce qu'ils fournissent le bois qui sert au supplice des condamnés.

sa famille, était suivi d'une commission de la Grandesse d'Espagne et des familiers du Saint-Office. Le criminel, attaché sur un âne, revêtu du fatal *san-benito*, le visage à moitié caché sous un large bâillon, s'avancait ensuite lentement, soutenu par un religieux qui l'exhortait un crucifix en main, et par un gentilhomme qui lui servait de parrain en l'acte de foi. Venait enfin une grande cavalcade, composée de quelques conseillers de la Suprême, des inquisiteurs, et du clergé. Le grand-inquisiteur, couvert d'un habit violet, fermait la marche, escorté de ses gardes-du-corps.

Aussitôt les quatre fantômes rouges

s'emparent du coupable , l'attachent à un poteau , planté au milieu du bûcher , et mettent le feu aux quatre coins. Les hymnes de la religion se mêlent aux acclamations du peuple... Suzanna distingue à peine la victime à travers les tourbillons de fumée qui l'entourent. Mais un cri déchirant s'est fait entendre ; il a retenti jusqu'au fond de son cœur ; et détournant les yeux de cet affreux spectacle , elle se dégage de la foule , et se retire agitée des plus funestes sentimens.

Elle arrive , égarée , dans la rue de Tolède. A son passage , le citadin s'écarte avec empressement ; la marchande cache avec effroi son visage

sous sa mantille ; l'artisan détourne la tête avec horreur ; la dévote abaisse son voile noir sur ses yeux , et le moine mendiant , qui regagnait son couvent chargé de sa besace , se signe avec componction et s'ensevelit sous son ample capuche.

Ses enfans , comme frappés d'un signe de réprobation , gémissaient sur le seuil de sa porte isolée. Un immense écriteau , cloué au dessus , frappe ses regards ; et elle tombe foudroyée et sans vie , à la vue de ces mots , tracés en lettres sanglantes :
Maison du sacrilège !

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE ,
rue Sainte-André-des-Arcs , n° 42-

LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE.

PARIS,

CHAMBRON LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

SAISON DÉPART 1845

1845

... in
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

Billie's

... ..
... ..
... ..

SAINT-PÉTERS

... ..
... ..
... ..

... ..

... ..

LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE,

PAR J.-D. MAGALON.

TOME SECOND.



PARIS,

CHAUMEROT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

GALERIE D'ORLÉANS, N° 4.

1830.

LES

Bibliothèque

DE

SAINTE-PÉLAGIE

PAR J.-B. MARIAN.

TOME SECOND.

PARIS,

CHAMBEROT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1827

1827

LE

GALÉRIEN.

Où sont les heures qui se jouaient avec des couronnes de fleurs autour de ma tête , les jours où mon esprit , dans sa libre ardeur , perçait la voûte azurée du ciel ? Et cependant je vis encore ; je sens et je ne sais point si je vis. Est-ce pour ma faute ou pour la faute d'un autre que je me trouve ici en coupable ? Ai-je commis quelque grand forfait pour mériter le châtiment qu'on m'inflige ? Ma faute toute entière n'a-t-elle pas sa source dans la vertu ?

GOETHE.

LE

GALÉRIEN.

CHAPITRE I.

INTRODUCTION.

Seigneur, Seigneur, tu m'as rejeté de ton sein ;
tu m'as fait descendre au-dessous de la condition
humaine, au-dessous même de la condition des
brutes.

JOB.

*Lettre du capitaine Arthur de Renneville,
à l'Éditeur.*

QUAND je te promettais, en par-
tant, de faire violence à ma paresse
pour t'écrire tout ce que je verrais
d'intéressant dans mon voyage, je ne
pensais pas, mon ami, que je dusse
prendre aussitôt la plume et pour un

aussi triste sujet. Je viens d'être témoin d'une affreuse aventure à laquelle tu dois prendre autant de part que moi. Ta misanthropie naturelle s'en accroîtra. Moi-même, qui ai toujours traité de rêveries d'un cerveau malade tes boutades anti-sociales, je ne me reconnais plus depuis trois jours, et c'est en vain que j'essaierais de te peindre l'effrayante confusion à laquelle mes idées sont en proie ! Tu te rappelles comme moi Ernest Vermont, notre camarade de collège, notre ami ! Le malheureux ! Que n'est-il encore temps d'unir nos efforts en sa faveur ! Je t'envoie l'histoire de ses malheurs écrite de sa propre main ; hélas ! et je dois t'en apprendre l'horrible conclusion.

Je revenais lundi dernier de la fête de St.-Savinien avec quelques jeunes

gens de Rochefort , et nous avions suivi lentement le cours de la Charente pendant les excessives chaleurs du jour. Au moment d'entrer dans la ville, il me prit envie de descendre le fleuve jusqu'à la mer et de visiter le chantier , le port et le bagne , qu'après un séjour d'une semaine je n'avais encore vus qu'en passant. Mes compagnons , craignant l'ardeur d'un soleil de midi , qui dardait alors ses rayons sur la côte , voulurent me détourner de mon dessein et me faire ajourner la partie à une heure plus convenable. J'insistai. Deux seulement d'entr'eux me suivirent.

Nous avons passé la journée du dimanche en plaisirs , et le lundi matin même , avant de quitter Saint-Savinien , nous nous étions réunis avec quelques officiers et quelques

habitans du lieu en un joyeux banquet. Les jeunes gens qui m'accompagnaient en avaient conservé toute la gaité. Pour moi , qui me livre en enfant au plaisir , et qui en jouis souvent avec une folie qui n'est plus de mon âge , tu le sais , mes accès ont d'autant moins de durée qu'ils sont plus vifs , et une mélancolie qui n'est pas sans charme vient bientôt les remplacer. Telle était la disposition de mon âme lorsque nous descendions la Charente à l'abri des tentes de notre élégante gondole. Tout concourait à accroître la tristesse sans motifs qui avait succédé pour moi si rapidement aux bruyans éclats de la joie. La Charente , profondément encaissée dans un lit sans rivage , qu'aucun arbre n'abrite¹, qu'aucune fleur ne pare , offrait un

aspect monotone. La plaine était déserte. Le laboureur goûtait dans sa chaumière le repos du midi , les animaux cherchaient l'ombrage , et toute la nature animée semblait avoir fui devant un ciel de feu. Pardonne-moi ces détails , mon ami , je ne puis penser à ce qu'il me reste à te dire sans que les moindres émotions de cette journée ne se peignent fortement à mon esprit et ne forment un tout pour ainsi dire inséparable.

Nous débarquâmes non loin des murs de la ville , et nous quittâmes aussitôt la majeure partie de nos compagnons. Les deux jeunes gens qui me servaient de guide me conduisirent sur le rempart , et nous nous arrêtâmes sur le terre-plein qui domine à-la-fois le chantier , la ville , les eaux du fleuve et la mer. Tous

ces lieux étaient déserts. La mer, tranquille et calme, s'élevait comme une nappe dorée sans que la moindre brise vint rider sa surface, et, se confondant à l'horizon avec le ciel, elle attristait l'œil en lui présentant une vague idée de l'infini. Le port, si animé vers le soir, était également solitaire, et les forçats même, pour qui l'on a fait un châtiment du travail, cette nécessité de l'homme, étaient rentrés sous les immenses hangards, construits en parallélogramme sur le bord de la mer pour servir d'atelier aux ouvriers du port.

Un seul être vivant, un seul homme, s'offrit à mes yeux qui embrassaient un immense horizon. Il portait la casaque et le bonnet des galériens. Assis sur une poutre au milieu de l'enceinte carrée des chan-

tiers , il paraissait affaîssé sous le poids des plus sombres réflexions. Le soleil qui frappait en plein sur sa tête n'avait pu le contraindre à se retirer , tant les maux physiques étaient peu pour lui auprès des souffrances morales qui le dévoraient. Je frémis en contemplant cet être infortuné et en songeant que je n'avais aucun adoucissement à offrir à ses douleurs. Mes amis , qui étaient nés à Rochefort , avaient contracté une trop longue habitude de spectacles pareils pour y apporter la même sensibilité que moi. Ils trouvaient encore des plaisanteries et des accens de joie à côté des plus effroyables douleurs de l'humanité. O néant de l'homme ! pensai-je alors ; ce qui semble la plus intime partie de lui-même , les émotions de l'âme , la

douce pitié, s'usent aussi, le moindre contact les flétrit, l'habitude leur ôte jusqu'à l'existence !

En me livrant à ces affligeantes réflexions, je descendais la rampe étroite bordée de larges pierres de taille qui conduisait du rempart au chantier. Le port disparut pour quelque temps à mes yeux ; j'apercevais seulement à l'horizon, au milieu des flots brisés en lames argentées, les petites îles qui bordent la côte et autour desquelles s'agitaient les voiles de quelques vaisseaux qui m'apparaissaient comme des oiseaux au blanc plumage voltigeant à la surface de l'eau. Le cours de mes idées était devenu moins sombre, et je me livrais tout entier à une rêverie sans but qui semblait en parfait accord avec le calme majestueux de la nature.

Quand nous arrivâmes sur le port, l'ombre commençait à s'allonger vers l'orient ; la brise de la mer s'élevait et permettait à l'homme de retourner à ses travaux : tout avait repris un aspect animé. Les voix des gardes-chiourmes qui commandaient des détachemens de forçats, le bruit des fers de ces coupables victimes de la loi, se mêlant au cri de la scie et aux coups redoublés du marteau, formaient une triste harmonie qui contrastait avec le silence qui naguère régnait de toutes parts. Le tableau des misères humaines se présentait à mes yeux dans toute son horreur. Et, non loin de là, entre deux allées d'arbres qui bordent le rempart, les jolies femmes et les élégans de la ville venaient promener leurs loisirs en contem-

plant avec une indifférence complète, comme un agréable moyen de diversité, l'aspect de tant de peines réunies.

Comme je m'avançais vers la mer, pour échapper un instant à ce déchirant tableau, je passai près d'un groupe de galériens que l'on employait à rassembler en monceaux des planches récemment équarries. Je détournai la tête avec une sorte d'effroi dans lequel la pitié avait la plus grande part. L'un de ces hommes laissa échapper un léger cri, bientôt étouffé. Je me retournai involontairement, et je crus reconnaître l'être infortuné que j'avais vu du haut du rempart.

C'était un homme dans la force de l'âge, mais dont le chagrin avait miné l'existence. Il avait à peine trente

ans, et déjà des rides profondes sillonnaient son front. Son grand œil bleu, dans lequel on remarquait encore une teinte touchante de bonté, était cave, décoloré et enfoncé dans son orbite ; ses traits, assez réguliers, étaient flétris et défigurés ; ses lèvres pendantes et livides paraissaient un hideux emblème de mort ; enfin, ses joues que le chagrin avait creusées, son air égaré, ses épaules voûtées avant l'âge, offraient l'image de la plus déplorable décadence de la race humaine.

En remarquant le mouvement que j'avais fait pour me retourner vers lui, le forçat rougit et chancela, et la rougeur de son front, bientôt effacée, fit mieux voir l'horreur de l'habituelle pâleur qu'y avait imprimée le désespoir. Cependant il revint bien-

tôt à lui-même , et , croisant ses bras sur sa poitrine , il me regardait à son tour avec une assurance sans audace et une bienveillance sans bassesse.

Je me disposais à poursuivre ma route , quoique mon cœur battit malgré moi , quand j'entendis le galérien murmurer avec un ton sinistre :

— C'est un homme de plus ! pourquoi m'en étonner !

Quoique le son rauque de cette voix me fût inconnu , j'y saisis certains accens qui me firent tressaillir.

— Cependant , ajouta-t-il , en cédant à un attendrissement involontaire , je croyais qu'il existait des amis ! Je l'aurais été !....

Les larmes changeaient l'expression de sa voix. Il se tut. Mes cheveux se dressaient sur ma tête. J'ignorais quels rapports pouvaient exister

entre ce forçat et moi , mais j'étais certain que ma présence l'avait ému , et des souvenirs confus se croisaient en foule dans mon esprit.

Enfin un affreux trait de lumière brilla tout-à-coup à mes yeux. Je poussai à mon tour un cri déchirant. Une sueur froide coula sur mon front , plus pâle et plus froid que celui de l'être infortuné que j'avais d'abord examiné avec une indifférence curieuse. Mes genoux tremblèrent , et ce n'est qu'avec un effort pénible que je m'avançai vers lui.... C'était Ernest Vermont !..... Tu frémis ! Hélas ! j'ai bien d'autres malheurs à t'apprendre.

— Est-ce bien vous ? Est-ce bien Ernest Vermont que je vois , m'écriai-je ?

— Vous me reconnaissez donc ,

répondit-il en affectant un ton d'amère ironie, quoiqu'il me parut extrêmement touché. — Oui, ajouta-t-il, c'est le malheureux Vermont, c'est votre condisciple que vous retrouvez au bain, et frappé du sceau de l'infamie.

— Ernest ! répétais-je involontairement avec autant d'horreur que de chagrin.

— Je comprends ce cri, dit-il, en reprenant son ton farouche, vous regrettez de ne pouvoir accorder même de la pitié à un ancien condisciple !..... C'est une impression naturelle ; je ne la blâme point..... Adieu.

Et il cherchait à se perdre dans la foule de ses compagnons d'opprobre.

— Ernest ! m'écriai-je de nouveau avec plus de douleur.

Il se retourna , et fixa attentivement ses regards sur moi.

— Ernest ! comment puis-je vous trouver ici..... Quelle.... faute ?.....

— Pourquoi ne dites-vous pas quel crime ?..... Un forçat peut tout entendre.

— Ernest ! seriez-vous innocent ? Un arrêt injuste ?.....

— Non ! la loi m'a été justement appliquée. Je n'ai point à me plaindre de mes bourreaux.

— Hélas !

— J'ai violé une loi utile à la société. Je dois subir ses vengeances. Je ne me plains pas. Et cependant , ajouta-t-il , en élevant la voix et en appuyant sur ses mots avec un ton de conviction et de noble fierté , ce-

pendant je ne crois pas avoir rencontré un homme , je ne dis pas plus honnête , mais plus vertueux que moi.

— Malheureux ami ! Explique-moi donc cette fatale énigme.

Il réfléchit quelques instans , puis hochant la tête avec une expression de désespoir mêlé de fierté impossible à décrire , il me dit vivement en me montrant les autres forçats :

— Il n'est un pas de ces hommes qui ne protestât également de son innocence. A quoi bon d'inutiles discours qui ne doivent convaincre personne ?

— Ernest, n'es-tu pas certain que depuis long-temps j'ai su juger ton cœur. Enlève un doute affreux à un ami.

Après un nouvel instant de silence , il ouvrit lentement sa casaque , et en tira un cahier de papier.

— Oui , me dit-il , tu connaîtras mon histoire. Elle ne lavera pas ma mémoire d'une condamnation méritée , mais sans doute quelques hommes diront en la lisant : elle n'était pas faite pour le bonheur du genre humain , la société civilisée qui a voué un pareil être à l'opprobre!...., et laissant involontairement tomber sa tête sur ses deux mains , il resta quelque temps plongé dans un grand accablement.

— Tiens , prends , me dit-il ensuite en me tendant le papier qu'il avait tiré de son sein. C'est le récit de mes malheurs. Je t'expliquerai cependant en quelques mots les circonstances de ma condamnation.

M'entraînant alors à l'écart , il commença son douloureux récit.....

.

.....

Ici l'émotion d'Arthur de Renneville se manifeste avec un tel désordre qu'il nous est impossible de continuer à reproduire sa lettre. Nous allons essayer d'en réunir les principaux faits de la manière la plus concise, en y ajoutant quelques détails qui nous sont parvenus par d'autres voies.

CHAPITRE II.

L'AMITIÉ.

Ma fortune va prendre une face nouvelle ,
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

RACINE.

APRÈS un récit assez animé des circonstances de sa condamnation , le forçat , s'adressant au jeune militaire , lui dit , avec un ton d'ironie amère :

— Ainsi , vous le voyez , j'ai été justement condamné , car j'ai enfreint les lois d'une société qui m'a-

vait accordé sa protection et accablé de ses bienfaits.

Arthur ne pouvait répondre ; mais les larmes qui roulaient dans ses yeux et le tremblement convulsif qui l'avait saisi prouvaient assez que ce n'était pas par indifférence. Ernest s'en aperçut ; l'attendrissement succéda sur son visage aux sombres transports qui l'agitaient.

— Il existe donc des hommes tels que je les avais rêvés , murmura-t-il avec une émotion toujours croissante , et , s'avançant vers son ami , il chercha sa main pour la presser dans la sienne ; mais tressaillant tout-à-coup à une réflexion involontaire , il se retira. — M. de Renneville , dit-il , la pitié que vous conservez pour un infortuné m'a fait un bien...

Des sanglots lui coupèrent la voix.

— Mon ami ! s'écria l'officier en saisissant et en pressant la main du pauvre Vermont , qui avait voulu s'éloigner. Tous deux se regardèrent en silence , et leurs yeux se mouillèrent de pleurs : ils s'assirent sur une poutre vermoulue et restèrent longtemps dans cette position sans avoir la force de se communiquer les idées déchirantes qui se présentaient en foule à leur esprit.

Le galérien rompit le premier ce silence. — Arthur , dit-il , en hésitant , à son ami , tu ne me parles pas des hommes qu'autrefois nous avons tous les deux connus.

— J'ai perdu de vue nos amis d'enfance.

Ernest hésita de nouveau , et son front se couvrit d'une vive rougeur.

— Et la famille Murville ? demandait-il d'une voix étouffée.

— Tu sais que je n'avais conservé aucune relation avec elle. J'ai seulement appris le mariage d'Eugénie.

— Eugénie..... est mariée ? dit Ernest d'un ton sombre ; et sa tête se courba sur sa poitrine décharnée.

— Oui, mon ami, elle est unie à Termonde.... Tu le connais ?

— Si je le connais !.....

— Le ministre a permis à M. de Murville de transmettre la pairie à son gendre.

— Et Eugénie ?

— La pauvre Eugénie n'a pas joui long-temps de son bonheur. Une cruelle maladie s'est emparée d'elle peu de temps après son mariage. Elle languit depuis un an dans un

château de son père , en proie à d'horribles accès de folie.

— Grand Dieu ! s'écria Ernest avec l'accent le plus déchirant. Ses traits prirent une teinte plus livide encore. Le jeune officier vit le moment où il allait tomber sans connaissance dans ses bras ; il s'empressa de lui porter secours.

— Ce n'est rien , mon ami , c'est une défaillance qui m'est ordinaire... Je suis bien mieux.

— Cette conversation m'offre pour toi un moyen de salut.... Tu as beaucoup connu la famille Murville ?.....

Un sourire affirmatif , accompagné d'un sourire méprisant , fut l'unique réponse du galérien.

— M. de Murville est puissant. Je cours à Paris ; je lui parlerai. Il

n'attendra pas mes instances. Dans peu de jours la liberté te sera rendue.

Ernest saisit fortement le bras du jeune militaire et lui fit connaître, sans pouvoir le lui dire, que cette proposition remplissait son âme de terreur.

Au même instant la cloche du port sonna lentement. Un grand mouvement eut lieu aussitôt autour des deux amis. Arthur ne s'en apercevait pas ; mais le forçat, se levant d'un air agité, regarda autour de lui comme si tout ce qui l'entourait frappait pour la première fois ses yeux. Il appuya sa main sur son front comme pour dissiper un songe pénible. Hélas ! sa conversation avec Arthur, le moment de douce mélancolie auquel il s'était livré, avait éloigné de son esprit l'opprobre de

sa position. Il s'y trouvait de nouveau précipité; et la hideuse vérité lui devenait plus insupportable à contempler en face, depuis qu'elle lui avait pour un instant échappée.

— Il faut nous quitter, dit-il enfin avec résignation; voilà l'heure où l'on me renferme avec tout ce que la dégradation morale a produit de plus affreux, de plus dégoûtant. Je vais dans ce repaire, après une illusion, hélas! trop courte, me trouver de nouveau soumis à ce contact impur, mille fois plus cruel pour moi que les peines physiques auxquelles la justice des hommes m'a condamné. On vient me chercher: suis un spectacle odieux; n'oublie pas ton ami d'enfance, mais oublie le galérien; cette image te tourmenterait trop.

— Mon ami , je te sauverai ; je te rendrai à la société , dussé-je y sacrifier ma vie.

— Tu le veux , mais tes efforts seront vains , et mon souvenir s'effacera peu-à-peu de ta mémoire comme tous les souvenirs des hommes. Adieu.

En achevant ces mots , le galérien se dirigea vers un groupe d'autres condamnés dont les gardes-chiourmes rattachaient les pesantes chaînes. Le bruit sinistre des fers frappa Arthur , qui , trop pénétré de la situation de son ami pour ne pas tenter au moins de l'adoucir jusqu'à l'instant où il pourrait l'y arracher pour jamais , quitta ce lieu funeste et courut demander au commissaire-général de marine de diminuer les souffrances de l'infortuné.

Les deux jeunes gens qui avaient accompagné le capitaine Renneville dans sa promenade, l'avaient vu avec surprise engager une conversation animée avec un forçat. Ils mirent cette bizarrerie sur le compte de son caractère romanesque, et attendirent avec impatience la fin du colloque pour demander des détails sur ce qui s'y était passé.

— Eh bien, capitaine, dit l'un d'eux, est-ce un nouvel *honnête criminel* que vous avez découvert dans notre bagne ?

— Ne serait-ce pas plutôt, demanda l'autre, quelque filou qui vous aurait volé à Paris ?

Ces plaisanteries convenaient peu à la situation d'âme d'Arthur. Il ne put réprimer un mouvement d'indignation, et s'écriant avec feu : —

C'est mon meilleur ami ! Il quitta les jeunes gens et courut chez le commissaire-général.

Cependant Ernest , déjà trop ému par la rencontre qu'il avait faite et par l'odieux contraste de la conversation de son ami avec la société des forçats , était tombé dans un abattement difficile à décrire. Il se laissait conduire sans avoir aucune idée de sa situation présente. Une fièvre brûlante le dévorait. Rentré dans le bagne , on employa aux plus vils travaux la chaîne dont il faisait partie , composée des êtres les plus infâmes , même parmi les forçats , auxquels on l'avait accolé à cause de sa fierté que ne pouvaient souffrir ses gardiens. On leur fit transporter sur le bord de la mer les immondices de leurs compagnons de souffrance.

L'infortuné jeune homme se soumit avec résignation à cette dégoûtante corvée ; à peine s'en apercevait-il tant son existence était devenue passive ; accablé sous le poids de l'ignoble faix qu'on lui faisait traîner , il sentait ses jambes s'affaiblir sans trouver la force de pousser un seul gémissement. Eh ! qu'étaient en effet pour lui ces souffrances auprès des souvenirs désespérans qui le rongeaient ?

Après deux heures de travail , un instant de récréation fut permis aux misérables habitans du bagne. Plusieurs d'entr'eux avaient remarqué , dans les immondices qu'ils avaient été employés à transporter , de vieilles ferrailles et d'autres débris qui leur paraissaient susceptibles de rapporter quelque argent. Ils profitèrent du

repos qui leur était accordé pour se précipiter sur cette chétive proie. Ernest , entraîné par la masse , ne put que se laisser conduire. Attaché avec l'infâme Rabot , l'être le plus abject du bagne , il lui fallait suivre tous ses mouvemens , et se prêter à ses ignobles délassemens. Pendant que l'avidité des brigands s'exerçait sur ces misérables débris , Ernest était tombé à genoux , et s'était assis sur ses talons dans un état d'accablement voisin de la mort. Il n'était rappelé au sentiment de son existence que par la douleur horrible que lui eausaient les brusques mouvemens de son compagnon , dont chaque geste déchirait ses bras chargés de fers.

Au milieu de cette vile occupation arrivèrent deux nouveaux galériens

dont les mouvemens annonçaient la joie.

— Camarades , dit l'un d'eux à voix basse , bonne nouvelle ! Une énorme cuve de vin , destinée aux commissaires du bague , se trouve près d'ici ; nous pouvons la vider !...

— Ne plaisantes-tu pas , Mathieu ? s'écrièrent plusieurs forçats.

— Du vin ! répétèrent quelques autres avec joie.

— Oui , mes amis , foi de brigand ! répondit le nouvel arrivé.

Et toute la chaîne se leva vivement pour exécuter l'agréable expédition qu'on lui proposait. Les forçats coururent vers la cuve , et , après avoir feint de se livrer à divers jeux , se rangèrent autour d'elle en lui tournant le dos. Le garde-chiourme s'était aperçu de ce mouvement. Les con-

damnés le virent , mais ils savaient le moyen de gagner son indulgence. Après que toute la bande eut simulé une danse en cercle autour de la cuve, Rabot, passant derrière son dos un foret, perça le bois d'un seul coup, et reçut le vin dans un coco qui lui servait de coupe. Le premier fruit du vol fut offert au gardien qui vida le vase d'un seul trait sans s'informer de la manière dont on se l'était procuré; de nouveaux cocos furent successivement remplis et vidés par tous les individus de la chaîne. En moins d'une heure la cuve fut épuisée, et tous les forçats ivres redoublèrent de dépravation et de férocité.

— Allons, camarades, cria le gardien, quand la coupe eut cessé de circuler, il est l'heure de la retraite, demi-tour à droite.

Les galériens , dont les uns accablés par l'ivresse s'étaient couchés sur le sable , tandis que les autres se livraient à divers jeux , n'obéirent point à ce signal.

— Allons , canailles , en route , répéta le geôlier , en levant d'une main , que l'ivresse avait rendu tremblante , son redoutable bambou.

— Canailles ! s'écria Rabot d'une voix rude et farouche ; tu ne parlais pas ainsi , il y a deux ans , lorsque tu étais attaché à la même chaîne que moi.

— Misérable ! dit un autre galérien au garde-chiourme , agis en bon camarade , ou tu auras affaire à forte partie.

Une espèce de sédition fut excitée par ces propos. Plusieurs forçats se jetèrent sur leur conducteur , sou

bambou lui fut en un instant arraché et brisé en mille morceaux.

Transporté de fureur , le gardien recula de deux pas , saisit une bêche , et , la brandissant au-dessus de sa tête , se précipita sur Pierre Rabot. Celui-ci , après l'avoir attendu de pied ferme , se retira au moment où il laissait tomber son arme rustique , et le coup , fortement asséné , frappa l'épaule du jeune Vermont , qui , enchaîné à Rabot , avait été forcé , sans prendre part à cette scène , de rester sans cesse auprès de lui.

Le malheureux tomba baigné dans son sang. Après un mouvement de terreur involontaire , qu'un retour vers la nature inspira au premier moment à ces vils scélérats , ils regardèrent avec une sorte de plaisir couler le sang du jeune homme. Cette

catastrophe réconcilia même les mal-fauteurs et le gardien.

— L'avocat a du malheur, dirent en riant plusieurs forçats.

— Il faut bien punir la rébellion, répondit le garde-chiourme, avec un ton où, malgré son audace, on remarquait quelque frayeur.

Alors un espèce d'accord se conclut tacitement entre le geôlier et ses prisonniers. Il tendait à faire pardonner à l'un ses voies de fait, et aux autres leur insurrection, en jetant sur le malheureux blessé tout le poids de la révolte.

On chargea Ernest sur les épaules de Rabot, et il fut rapporté à l'infirmerie du bague, où on l'attacha à un lit de chêne que recouvrait une misérable paille. La blessure était profonde. Le sang coulait en abon-

dance. La bêche avait coupé le deltoïde , attaqué la clavicule et fracassé une partie de l'omoplate. Les médecins, après avoir posé le premier appareil, déclarèrent qu'ils ne répondaient point de la vie du malade.

CHAPITRE III.

LA SÉPULTURE.

Ah ! si la mort était prompte et facile , si elle était dépoillée des douleurs du corps , si elle ne consistait qu'en un heureux changement pour l'âme , tous les malheureux l'appelleraient comme un bienfait !

WALTER SCOTT.

Fin de la Lettre du capitaine Arthur de Renneville a l'Editeur.

.
JE priai avec instance le commissaire-général d'adoucir le sort de notre malheureux ami , en attendant que je pusse réclamer sa grâce. Le haut fonctionnaire résista long-

temps..... Son devoir ne lui permettait pas , disait-il , de faire de distinction entre les forçats. D'ailleurs le condamné , pour lequel j'intercédaï , avait besoin d'être traité durement ; depuis un an qu'il était aux galères , il n'avait pu se familiariser encore avec le régime de la maison , et il se faisait détester de ses compagnons et de ses chefs..... Mes prières ne pouvaient l'émouvoir... Un mouvement bien marqué de colère et de mépris suffit pour l'humaniser. Il signa l'ordre de donner à Ernest une chambre séparée et de lui permettre de se nourrir à ses frais jusques à mon retour , et me remit cet ordre entre les mains. Je courus au baigne..... Si tu te rappèles l'effet qu'a produit sur moi ma première visite dans ce lieu de douleur , tu peux te figurer

quelle impression j'éprouvai en re-
voyant ce même lieu que je savais
habité par un ami d'enfance.

Ernest était à l'infirmerie. On me
désigna le numéro de son lit. J'y
courus pour l'embrasser. En entrant
dans la salle un bruit de fers que
l'on brise frappa mes oreilles. —
Ah! dit un forçat, voilà un camarade
qu'on dépouille de ses ornemens.

—C'est un brave, ajouta un autre
brigand, il est resté jusqu'au dernier
moment sur son banc de quart.

Et tous leurs voisins riaient d'un
rire diabolique de ces ingénieux sar-
casmes.

— Que signifie ce bruit, deman-
dai-je à un employé du bague qui
m'accompagnait ?

— C'est, me répondit-il, un for-

cat qui vient de mourir et que l'on détache de son lit.

Cet événement sinistre paraissait avoir excité les compagnons de l'infortuné défunt à la gaité. Les uns parodiaient en paroles obscènes les chants funèbres de nos convois. D'autres se livraient à des plaisanteries atroces sur l'*imbécile* qui s'était *laissé mourir de chagrin* pour quelques années de société avec de bons garçons. D'autres enfin, oserai-je le répéter, disaient hautement qu'ils espéraient bien ne pas mourir de cette ignoble manière, et terminer leur vie d'une manière héroïque sur l'échafaud..... L'âme se souillerait par de plus grands détails ; c'est assez, c'est trop peut-être d'en avoir été témoin une fois.

Plus loin une lugubre procession

frappa mes regards ; quatre galériens , précédés et suivis de leurs gardes-chiourmes , portaient sur leurs épaules le cadavre de leur compagnon qui venait d'expirer. Leur contenance était aussi audacieuse et aussi gaie que de coutume. Une mort si funeste ne les avait pas touchés : je détournai les yeux.

Arrivé au numéro que l'on m'avait indiqué , je trouvai le lit désert. Des fers brisés étaient çà et là sur le pied. Un jeune forçat , agenouillé au chevet de ce lit de douleur , répandait des pleurs dont au moins il était impossible de soupçonner la sincérité.

Je ne devinai que trop bien la triste réalité. Je venais de voir passer le convoi de notre camarade , de notre ami.

Je fis de vains efforts pour obtenir son exhumation et pour lui rendre les devoirs funèbres. Un forçat doit être inhumé sans pompe ; c'est la règle. Même après leur mort, ceux que frappe la loi ne peuvent conserver aucun lien ; il est défendu de les pleurer ; on condamne leur mémoire ; on veut les frapper jusque dans l'affection de leurs amis.

Le séjour de Rochefort me semble désormais odieux. Il faut que j'obtienne un congé ou que je donne ma démission. Dans huit jours je serai auprès de toi. Ton ami ,

ARTHUR DE RENNEVILLE.

CHAPITRE IV.

MÉMOIRES D'ERNEST VERMONT.

Hélas ! où donc chercher , où trouver le bonheur !

VOLTAIRE,

LA société , au milieu de laquelle je suis né , m'a jugé indigne d'elle ; elle m'a repoussé de son sein. Peut-être était-ce avec raison ; j'étais en effet ingrat envers elle et incapable d'apprécier ses bienfaits ; ils me faisaient horreur !..... Je ne veux ni me défendre , ni accuser ceux qui m'ont condamné. Je sais trop que , frappé

d'une condamnation infâmante, je dois être abandonné de tous, et que je ne trouverais pas même de la pitié, si un tel sentiment pouvait me suffire. On ne doit rien à un homme qui va terminer sa vie dans un bagne... Je sais aussi que je ne puis taxer d'injustice la sentence portée contre moi; on m'a appliqué la peine attachée à la violation de la loi que j'avais enfreinte. Mes juges et mes bourreaux étaient dans leurs droits.

Après cet aveu, je vois plus d'un lecteur rejeter mes mémoires avec dégoût ou se sentir excité à les parcourir par cette ignoble curiosité qui se repaît de scandale. Une madame de Campestre a osé publier son histoire, un Vidocq se plaît à remuer la boue qui a souillé son existence. Placé plus bas qu'eux

encore dans l'échelle sociale , que peut-on attendre de moi ? — La vérité. — Vous qui jouissez de ce qu'on appelle les bienfaits de la société ; vous qui avez intérêt à conserver la position que le sort ou votre industrie vous a faite , vous qui désirez vous élever encore , vous ne pouvez ni la dire , ni même la contempler en face. Habitués que vous êtes à ne jamais paraître le visage découvert devant vos semblables , vous vous couvrez d'un masque à vos propres yeux. — Si cependant vous n'avez pas perdu tout respect pour cette vérité que vous invoquez sans cesse , sachez l'entendre. — Un galérien vous la montrera dans toute sa hideuse nudité. — Lui au moins n'a rien à perdre , et il ne veut rien espérer. Il sait que la naïveté de ses aveux tour-

nera contre lui ; que la flétrissure s'attachera à son nom.... Cependant , qui que tu sois , homme qui liras ces lignes , je vauX au moins autant que toi ; je suis né bon , sensible , généreux ; j'ai fait peu de bien , le sort ne me l'a pas permis , mais je me suis sacrifié pour ne point faire de mal... Si j'eusse été méchant , vénal , intéressé , doué d'une âme sèche et d'un esprit avide , je serais riche , honoré , applaudi... Et je gémiss au fond d'un cachot où j'attends l'exécution d'une sentence infâmante. Frémis , homme qui me lis en songeant qu'un de tes semblables , aussi bon qu'aucun autre être de son espèce , a été entraîné au crime par une fatalité plus forte que lui . Pleure sur toi-même en pleurant sur moi , car tu ne sais pas par quelles circonstances odieuses et cruelles le

reste de tes jours peut être dominé. La société dont tu fais partie est un banquet auquel la nature a appelé tous les hommes , mais dont des convives privilégiés ont usurpé les places : tu peux en être repoussé et n'avoir pour dernier asile que la tombe , le désespoir et le mépris.

Je n'espère pas réhabiliter ma mémoire en exposant aux hommes mes sentimens les plus secrets. Il en est trop peu de capables de distinguer des sentimens vrais de vaines déclamations. Mais il me suffit que quelques êtres sensibles , du petit nombre de ceux dont le cœur est fait pour sympathiser avec le mien , lisent après ma mort les lignes que je trace et s'écrient : non , sans doute , ce n'était pas un méchant homme , et les lois qui l'ont frappé n'avaient pas été dic-

tées par le sentiment de l'éternelle justice.

Je suis né à Paris dans les dernières années de la république ; mon père était riche , mais sa fortune était entièrement placée sur le terrain mouvant des spéculations commerciales. Aussi à peine avais-je douze ans lorsque j'appris que la ruine de ma famille était consommée. Cette nouvelle fit d'abord sur moi peu d'effet. Un enfant , par un instinct sûr , rattache toujours aux besoins qu'il ressent la possibilité de les satisfaire , et ne devine pas qu'au milieu des réunions d'hommes , la majorité manque souvent du nécessaire en présence d'un petit nombre rassasié de superflu. Cependant je fus bientôt retiré du collège ; je vis ma mère se livrer seule aux travaux du ménage , aux-

quels un nombreux domestique veillait naguère. Je trouvai une humble mansarde au lieu de riches lambris dorés. Un tel changement m'étonna sans m'effrayer , et ma joyeuse humeur ne s'en serait pas altérée si je n'eusse pas aperçu la profonde douleur qui dévorait ma famille infortunée. Rarement un sourire effleurait les lèvres de mon père , que j'avais connu jusqu'alors aimable et gai. Je voyais souvent sur la figure de ma mère des traces d'amères larmes. Je partageai la tristesse de mes parens sans la bien comprendre , mais bientôt une affliction profonde devait m'atteindre. Mon père tomba malade. Au bout de peu de jours son état devint tel que les médecins nous avertirent qu'il ne fallait plus conserver d'espoir. Cette déclaration plon-

gea ma mère dans le plus grand accablement. Elle paraissait , presque autant que son mari , s'approcher de la tombe. Huit jours se passèrent dans cette horrible position ; pendant huit jours et huit longues nuits , nous attendîmes au chevet du lit de mon père le moment de sa mort. Le neuvième jour , vers le matin , il sembla reprendre connaissance. Il tendit la main à ma mère et témoigna le desir de m'embrasser et de me donner sa bénédiction. Il nous adressa quelques mots d'une voix faible mais calme , et malgré notre longue et douloureuse attente de mort , nous ne pûmes pas nous refuser à l'espérance , et un rayon de joie vint briller à travers nos larmes.

Pendant cette scène touchante , le bruit des pas de plusieurs hommes

se fit entendre sur l'escalier. On heurta rudement à la porte. La garde-malade alla ouvrir. — M. Vermont ! demanda d'un ton hypocritement doux un homme à figure sinistre . — J'arrivais alors dans l'antichambre pour appeler la garde ; mon pauvre père avait de nouveau perdu connaissance. — M. Vermont est malade répondait cette femme ; il ne peut recevoir personne. — Pardon, madame, mais il faut que nous lui parlions , c'est pour de l'argent.... Et sans attendre une réponse positive, l'homme à figure sinistre et deux accolites , plus hideux encore , entrèrent dans la chambre où mon malheureux père était prêt à rendre le dernier soupir.

— M. Vermont , dit en s'avançant vers le lit celui qui paraissait le chef de la bande , je suis désolé de vous

trouver indisposé , mais il faut que je remplisse mon petit ministère..... Je viens toucher 8,555 fr. 33 c. pour le montant d'un billet à ordre avec intérêts et frais.... Vous n'êtes pas en mesure.... J'en suis vraiment fâché , mais j'ai ordre de saisir vos meubles.... Bien des pardons si je vous dérange.

En parlant ainsi , ces hommes tirèrent à eux une table chargée de médicamens , et s'assirent à l'entour avec une froide et barbare tranquillité. Jamais un spectacle aussi révoltant n'a frappé les regards d'un enfant de mon âge. L'un des trois étrangers , vêtu de noir et portant des habits assez propres , se mit à dieter à ses deux compagnons dont le costume était assez semblable à ceux des bandits de mélodrame , et dont la

figure ne faisait pas mentir les habits. Je m'aperçus bientôt qu'ils écrivaient la liste de nos meubles et effets... Je ne connaissais pas l'odieux ministère des huissiers , mais je devinais dans la présence de ces hommes quelque mystère horrible...

Mes yeux inondés de pleurs ne se détournèrent du lit de mon père que pour les porter sur le groupe des huissiers ; ce tableau me glaçait d'effroi.... Ma mère n'était plus capable de rien voir , de rien comprendre ; les regards ardemment fixés sur la figure du mourant , elle épiait le moindre travail de la maladie et le moindre effort de la nature. Pauvre mère ! elle poussa tout-à-coup un cri déchirant.... Je me précipitai vers elle ; elle avait perdu connaissance. Je tournai avec crainte mes yeux

sur le lit du mourant.... Il n'existait plus ! Mes genoux fléchirent , mes yeux se fermèrent... Je perdis pour quelques instans le sentiment de la douleur. Hélas ! cet étourdissement salutaire ne dura pas assez longtems. En revenant à la vie , le premier objet qui se présenta à moi fut ma mère privée de sentimens.... J'essayai par mes embrassemens et par mes sanglots de la rendre à la vie ! Pendant ce tems la garde se disputait avec les huissiers. Je n'entendis qu'un seul mot de leur conversation. Mais quoique près de vingt ans se soient écoulés depuis ce jour fatal , il semble toujours bourdonner à mon oreille.

— Quoi ! messieurs , s'écriait la garde , vous ne voulez pas même nous laisser un drap pour l'ensevelir.

— J'en suis désolé , bonne dame , je vous assure , mais cette exception n'est pas dans le code ; d'ailleurs vous pourrez prendre l'un des draps de son lit.

Telle fut la première scène à laquelle j'assistai en entrant dans le monde positif. Jusque là , les jeux de l'enfance et les livres étaient les seules choses que j'eusse connues.

Nous étions en 1815 : l'homme extraordinaire qui avait disposé pendant seize années des destinées de la France , venait une seconde fois de se voir trahi par la fortune. Les troupes étrangères dépassaient , pour la seconde fois depuis peu de mois , nos frontières si longtems à l'abri d'un pareil affront , et la capitale du monde civilisé attendait avec terreur la présence des hordes barbares du

nord. Plongé dans une douleur , hélas ! bien naturelle , et trop jeune pour prendre un bien grand intérêt à des événemens qui ne touchaient que peu ma famille , j'étais à-peu-près indifférent aux malheurs publics. Cependant les notions confuses de morale que j'avais reçues , et la lecture des fastes de l'antiquité , me donnaient une précoce répugnance pour ces hommes qui osaient témoigner de la joie du triomphe des étrangers. Aussi , n'est-ce pas sans un secret serrement de cœur que je vis , peu de jours après la mort de mon père , M. de Murville se faire nommer mon tuteur et se charger des affaires de ma triste famille.

M. de Murville , fils d'un fermier-général , avait acheté , dans les derniers temps de l'ancien régime , une

charge de secrétaire du roi, qui lui avait donné entrée dans la caste nobiliaire. Comme la plupart des nouveaux ennoblis, il montra, au commencement de la révolution, une grande répugnance à abandonner ses privilèges de fraîche date. Cette raison puissante et plus encore la position sociale dans laquelle sa richesse l'avait placé, le jetèrent dans le parti aristocratique ; il émigra en 1791, et passa en Angleterre le temps de la tourmente révolutionnaire. Mon père était lié avec M. de Murville par une parenté éloignée, et plus encore par une amitié d'enfance, à laquelle quelques services réciproques avaient donné une nouvelle force. Mon père s'était attaché au parti patriote ; né avec une âme ardente, un cœur sensible et un esprit élevé, il ne pouvait

rester insensible à la grande régénération qui se préparait pour la France. D'ailleurs, issu des rangs plébeïens, et exerçant depuis sa jeunesse la profession de commerçant, il avait dû voir dans la révolution, qui délivrait la classe à laquelle il appartenait de la domination et des vexations de la noblesse, une heureuse réforme. Cependant il resta uni avec son ancien condisciple des liens d'une étroite amitié. Le malheur de M. de Murville le lui rendit plus cher, et il employa souvent son crédit et sa fortune pour lui être utile. Lorsque le jeune gentillâtre partit pour l'émigration, son ami l'aida de sa bourse, et lui rendit un service plus important en gardant chez lui et en faisant élever son fils, mort depuis, en bas âge, comme s'il lui eût appartenu. Il ris-

qua même plus d'une fois sa vie , pendant l'ère sanglante et gigantesque de la terreur , pour servir les intérêts de son ami. Il lui fit souvent passer en Angleterre , où il était réfugié , des sommes considérables , quoique toute correspondance et surtout tout envoi d'argent aux émigrés fussent punis de mort. En 1799 , mon père fit partie de la société intime du premier consul , qui réunissait autour de lui les notabilités de toutes les classes. Il profita de son influence pour obtenir la radiation de M. de Murville de la liste des émigrés. Le malheureux noble revint , trouva une partie de ses biens confisqués , et ne dut la restitution du reste qu'aux peines infinies que se donna mon père.

Peu de temps après , la monarchie

impériale succéda à la glorieuse et fatale république. Il fallut former une cour ; M. de Murville s'était lié chez mon père avec tous les chefs du régime nouveau ; son ton de *ci-devant*, comme on disait alors, qui l'avait souvent rendu la risée des soldats-patriotes, le fit bientôt rechercher par les nouveaux aristocrates comme l'un des hommes privilégiés qui avaient conservé les belles manières de l'ancien régime. Il fut présenté à l'empereur qui le nomma chambellan de l'impératrice, et l'appela peu de temps après au sénat. Mon père était heureux de l'élévation de son ami ; M. de Murville lui disait hautement qu'il ne la devait qu'à lui. Il voulut l'y associer, et lui fit avoir la croix de commandeur de la Légion-d'Honneur et le titre de baron. Mais

de tels titres et de tels honneurs ne pouvaient plaire au républicain Vermont. Il les repoussa avec noblesse et simplicité et se contenta d'être un négociant probe et un citoyen utile.

Monté au faite des honneurs , M. de Murville fit une rapide et immense fortune. Sénatorerie , grands cordons , majorats , dotations à l'étranger , vinrent s'accumuler sur sa tête. Son amitié avec le vertueux Vermont ne parut pourtant pas se refroidir ; ils vécurent toujours dans une étroite intimité.

Vers la fin de 1813 , les revers politiques entraînèrent le désastre de beaucoup de fortunes particulières ; mon père qui , dans son patriotisme exalté , n'avait pu jamais calculer parmi les chances du commerce les défaites de la France , n'avait en rien

ralenti ses spéculations. Vingt banqueroutes vinrent l'assaillir à-la-fois ; son crédit, sa probité bien connue, les capitaux qu'il avait dans ses mains , firent dès le premier instant face à tout ; mais le malheur qui avait commencé à peser sur lui ne le quitta point que sa ruine ne fût consommée. Il fut d'abord obligé de suspendre ses paiemens ; bientôt toutes ses entreprises se trouvèrent arrêtées et des pertes se révélèrent de tous les côtés. Enfin , jaloux de remplir ses engagements et de conserver au moins l'honneur en perdant la fortune , il vendit ses propriétés , réalisa toutes ses ressources , paya ses créanciers , et se trouva , à la fin d'une longue carrière de prospérité , sans fortune , sans espoir et sans ressources.

M. de Murville avait été appelé à la

Pairie dès les premiers jours de la restauration ; sa place de sénateur l'avait fait entrer dans la chambre haute ; mais à peine eût-il droit d'y siéger que, se rappelant ses anciennes opinions , il devint l'un des plus chauds partisans du pouvoir absolu , et l'un des plus zélés ennemis du gouvernement constitutionnel que son rang l'appelait à défendre. Cependant il ne cessa point de voir mon père ; il lui fit même des offres de service que le vertueux Vermont ne crut pas pouvoir accepter. La douleur que lui avait fait éprouver l'humiliation de la France oppressait son cœur autant que ses infortunes particulières , et l'espèce de complicité de M. de Murville dans le triomphe des étrangers , la joie que les calamités publiques faisaient éprouver au nouveau

pair , avaient jeté quelque refroidissement dans leurs relations. Son amitié ne s'était point ralentie lorsque le parti de M. de Murville succombait ; il n'avait même jamais pensé alors à la différence d'opinion qui les séparait ; mais depuis que l'aristocratie triomphait , et que ce parti , long-temps persécuté , se montrait déjà prêt à devenir lui-même persécuteur , la tolérance de mon père s'était beaucoup affaiblie , et il ne pouvait pas dissimuler une certaine irritation et une certaine amertume en parlant à son ancien ami des succès des hommes de son opinion.

Lors de la catastrophe qui ravit un chef à ma famille malheureuse , M. de Murville était à Gand , où il avait suivi la royale famille pour laquelle son ancien zèle s'était tout-à-

coup rallumé avec tant de chaleur. Il revint à Paris peu de jours après la mort de mon père, et, comme je l'ai dit, se fit nommer mon tuteur et se mit à la tête des affaires de ma famille. Le peu de fonds qui restaient à mon père, une fois que ses dettes furent acquittées, se montaient à une quarantaine de mille francs. Mon tuteur s'arrangea pour me constituer, avec ces capitaux, quinze cents livres de rentes ; le reste servit à faire entrer ma mère dans un couvent, parti auquel elle accéda, malgré sa répugnance visible pour le cloître, parce que notre nouveau protecteur avait cherché à lui prouver que c'était le seul moyen de m'assurer un sort à-peu-près indépendant.

Je fus placé dans un collège où je me livrai tout entier à l'étude. Quel-

que bon sens , une grande facilité pour le travail et un caractère sérieux , fruit de mes précoces malheurs , me firent obtenir des succès auxquels j'attachais peu de prix ; ma mère , le seul être qui prit encore part à mon existence , était claquemurée dans un couvent ; je la voyais peu , et je ne pouvais pas jouir des charmes que trouve un enfant sensible à rapporter à ses parens chéris la plus grande partie de ses innocens triomphes. Mais un nouveau coup m'attendait encore aux premiers jours de mon adolescence , et je devais , avant d'être un homme , subir la flétrissure de chagrins auxquels beaucoup d'hommes n'ont pas la force de résister. Deux ans après la mort de M. Vermont , ma mère , abreuvée de chagrins depuis ce jour

fatal , et livrée au plus sombre désespoir , paya à son tour le tribut à la nature. M. de Murville , en m'annonçant ce malheur , me témoigna beaucoup d'affection , et je crus voir en lui une véritable sensibilité. Je ne savais pas encore que les gens , que l'on appelle de bonne société , savent couvrir l'aridité de cœur de formes affectueuses et de phrases toutes faites qui ressemblent à l'expansion des âmes sensibles ! Il me conduisit à sa campagne , où je passai les premiers jours de mon affliction dans la solitude. La jeune Eugénie de Murville , fille du comte , car M. de Murville avait reçu ce titre , Eugénie , cette belle et aimable enfant , qui n'avait alors que dix ans , s'affligea de ma douleur , pleura en me voyant pleurer , et sa tendresse enfantine servit

plus que les froides consolations de mon tuteur à adoucir un peu la sombre amertume de mes regrets.

Quand le premier moment d'accablement fut passé, et que devenu maître de moi-même, je pus renfermer mes chagrins au fond de mon cœur, M. de Murville me fit reconduire au collège où je restai six années entières sans être appelé chez mon tuteur, qui était le seul être que je connusse hors de ma classe. Peut-être mon caractère et les malheurs qu'il a enfantés ont-ils été la suite de ce long abandon. J'étais né avec une âme ardente et un esprit actif; mais les douleurs qui empoisonnèrent mes premières années tournèrent en mélancolie toutes les forces de mon âme. J'étais grave, silencieux, plongé dans de sombres réflexions.» Je suis seul

sur la terre, me disais-je, seul ; il n'est pas un de mes camarades qui ne rattache sa vie entière à l'affection d'une famille, qui ne raconte ses peines et ses plaisirs à une mère qui l'écoute avec attendrissement. Pour moi, enfant abandonné, mon unique protecteur fait si peu de cas de moi que je ne l'ai seulement pas vu depuis la mort de ma mère. Si le sort me frappait, si je mourais enlevé par une mort subite, personne sur cette terre ne demanderait qu'est-il devenu ? On ne répandrait pas sur ma tombe une seule larme. Hélas ! quel crime ai-je commis pour mériter un tel isolement, pour être repoussé de la nature entière, moi, qui ai tant besoin d'aimer et d'être aimé ? Tous les autres êtres ont des liens de sympathie ; moi seul je suis destiné à végéter

dans la solitude et dans l'abandon. »

Ces réflexions qui se représentaient cent fois par jour à mon esprit et me suivaient dans toutes les circonstances de ma vie, m'empêchaient de me lier avec les jeunes gens de mon âge. Leur vivacité, leur gaieté ne pouvaient convenir à ma sombre mélancolie. De leur côté, ils recherchaient peu un camarade auquel ils reconnaissaient quelque bonté et beaucoup d'aptitude à l'étude, mais dont le caractère leur paraissait anti-social. Les sots me raillaient, les jeunes gens qui ne manquaient ni d'esprit ni de sensibilité me plaignaient et me portaient une certaine affection, tout en fuyant comme les autres ma société. Enfin un surnom me fut appliqué par tous mes condisciples, surnom qui peint assez bien l'effet que je faisais

sur eux : *Ernest l'ours* fut longtemps le sobriquet sous lequel ils me désignèrent ; et cependant nul plus que moi n'avait besoin de la société des autres hommes, car nul plus que moi ne sentit jamais le besoin de liens d'amitié.

Dans les récréations, je me promenais seul en réfléchissant à ma triste position, et je charmais mes douleurs en les peignant en mauvais vers, car, dans mon adolescence, j'avais la rage de la métromanie ; j'allais en classe avec insouciance ; une certaine vanité, le besoin de n'être pas au dernier rang de mes condisciples me faisait travailler et obtenir des succès ; mais je trouvais dans l'étude, comme dans tout ce que je connaissais, peu de choses ; elle me laissait ce vide du cœur qui faisait tout mon

tourment. Ma santé s'affaiblissait de jour en jour ; je me voyais avec une certaine joie descendre à pas lents vers la tombe !... Hélas ! que n'y suis-je tombé alors ; que de malheurs et que de honte j'aurais évités !

A dix-sept ans je terminai ma philosophie d'un emanière assez brillante , et M. de Murville me rappela chez lui. Il a donc quelqu'amitié pour moi, me demandais-je ? Mais bientôt la froideur du comte me prouva qu'en remplissant avec moi la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers mon père , il n'était ni par aucun de ces sentimens sympathiques que j'appelais de toutes les forces de mon âme.

C'est peut-être ici le moment de faire connaître M. de Murville ; nous avons déjà vu sa position sociale et

la carrière politique qu'il a suivie jusqu'en 1815; depuis lors ses opinions étaient bien changées. Appelé à la pairie au moment même de la restauration, décoré du grand cordon de Saint-Louis par le roi, comme il avait été décoré du cordon de la Légion d'Honneur par l'empereur, il se croyait fait pour parvenir aux plus hauts emplois. Il suivit le roi à Gand, et s'y fit remarquer par des publications contre Buonaparte dont la violence se comprenait peu dans la bouche d'un comte de l'empire et d'un sénateur. Cependant après la seconde restauration, M. de Murville oublié languit dans la chambre des pairs sans nouveaux honneurs et sans emploi. Il se mit à faire de l'opposition. Le roi était, disait-il, menacé par la faction libérale. Il appuya

vivement la proposition de M. Barthélemy. Il écrivit dans le *Conservateur*..... La faction ultra-monarchique triompha, et M. le comte de Murville ne fut pas employé. On le regardait comme un vieux débris révolutionnaire ; n'ayant d'influence sur aucun parti, aucun parti ne cherchait à le mettre à sa tête.... M. de Murville, sous le ministère Villèle, fit de l'opposition comme sous le ministère Decazes. Il trouva également que la monarchie était en péril, qu'un ministère inhabile menaçait le trône ; mais se rencontrant sur ce terrain avec les vieux amis de la liberté, ils finirent par tenir à peu-près le même langage..... M. de Murville appuya la pétition de M. de Montlosier, chercha toutes les occasions de s'élever contre les Jésuites, et devint

membre du comité Grec.... Enfin le *Constitutionnel*, qui l'avait bafoué peu d'années avant, le présenta à ses compatriotes comme l'un des meilleurs citoyens de France.

M. de Murville est un homme d'esprit, mais son esprit ne s'est jamais élevé à de hautes conceptions. Sans qu'il ait été précisément de mauvaise foi dans sa carrière politique, la vanité et l'intérêt particulier ont souvent été les causes premières de ses actions; mais mille axiômes usés, mille raisons toutes faites, qu'il saisissait avec facilité, le justifiaient à ses propres yeux. En 1789, tous les préjugés aristocratiques s'emparèrent de son cerveau, et c'est avec bonne foi qu'il les défendit; c'est aussi avec bonne foi qu'il vit, en 1799, dans Buonaparte un héros qui avait dé-

truit l'hydre de l'anarchie, et en 1804 le restaurateur fortuné du trône et de l'autel; en 1814, les souvenirs de l'ancien régime devinrent plus puissans pour lui que ceux de l'empire; enfin, lorsque le ministère Villèle se mit en hostilité avec tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens en France, M. de Murville s'opposa franchement à l'œuvre d'iniquité de cette administration, et se trouva, sans l'avoir prévu, jeté tout-à-fait au milieu du parti libéral. M. de Murville est un homme sans principes, sans conviction profonde, et qui, du sein du doute où son esprit le plonge, ne parvient à quelque chaleur que lorsque l'intérêt le pousse presque à son insu. Froid et poli, il croit être bon parce qu'il ne fait point de mal quoiqu'il ne sente au-

cun plaisir à faire du bien. Sceptique sur toutes les grandes choses, il se passionne pour les petites au gré de son intérêt privé, et se croit plein d'enthousiasme. C'est ainsi qu'il s'est trouvé tour-à-tour aristocrate, impérialiste, ultra, libéral, philanthrope, sans manquer précisément de sincérité, mais sans avoir jamais cette conviction profonde qui justifie seule les passions politiques. Voilà quel était mon tuteur; voilà l'homme auprès duquel je fus appelé à vivre en finissant mes études. Mon caractère était précisément le contraire du sien. Avec un abord froid et timide et des habitudes analogues à ces apparences tranquilles, je nourrissais au fond de mon cœur le plus chaleureux enthousiasme. L'absence d'une sphère d'action où il me fût permis de l'exercer

et le souvenir de mes malheurs , avaient donné naissance à la mélancolie qui me dévorait , mais qui était encore un symptôme de la puissance de sentiment que recélait mon âme. Quand je me livrais devant mon tuteur à toute l'impétuosité de ma manière de sentir , il ne me contredisait pas , et m'encourageait même par quelques paroles approbatives ; seulement je remarquais sur ses lèvres un léger sourire sardonique qui me déconcertait quelquefois. Cependant , malgré ce symptôme de raillerie , je m'habituai à croire que le comte de Murville et moi nous sentions de même , en ne lui voyant jamais désapprouver mes élans chaleureux.

M. de Murville était seul à Paris ; la comtesse et Eugénie avaient été en Angleterre où elles avaient à ré-

gler quelques affaires de famille. Je formai, pendant deux ans, son unique société; je consacrais toutes les heures que je pouvais détourner de l'étude du droit, à lui servir de secrétaire. Nous vivions dans une complète intimité, et je croyais, illusion cruelle! avoir trouvé en lui un véritable ami. Rien n'est plus commun et rien n'est plus trompeur pour un adolescent que la fausse bonhomie d'un vieillard, habitué au ton du grand monde et à la vie de courtisan. Souvent l'esprit de M. de Murville, ses nombreuses connaissances de faits, que la carrière qu'il avait parcourue au milieu de nos troubles révolutionnaires, lui avait données, le ton simple et vrai qu'il prenait dans nos entretiens, tout ce que je voyais en lui, enfin, m'enchantait.

— Vous tenez compagnie à un vieillard, me disait-il souvent avec rondeur et gaieté ; c'est dans un jeune homme une action bien méritoire , car rien n'est si ennuyeux qu'un radeur de mon âge. Je ne puis payer vos complaisances qu'en vieilles histoires du temps passé.

Et il me racontait, sur les célébrités de toutes les époques , des anecdotes curieuses que j'écoutais avec avidité. Je ne m'apercevais pas que , dans ses récits, ne se trouvait jamais le ton naïf de la vérité , mais une fine raillerie et une malignité déguisée qui faisaient le fond de son caractère , et repoussaient avec mépris toute impression vraie et tout sentiment exalté.

Au bout de deux années de l'existence que je viens de décrire , M. de

Murville m'annonça que la comtesse et sa fille étaient en route pour revenir en France , et m'invita à aller les attendre avec lui dans sa terre de ****. J'acceptai. De ce voyage devait dépendre le sort de toute ma vie.

Ces dames arrivèrent à **** avant nous , quoique nous fussions partis de Paris dans l'intention de les y devancer. Elle vinrent à notre rencontre, dans la cour, quand la voiture du comte s'y arrêta , et sautèrent au cou de M. de Murville. Je baisai respectueusement la main de la comtesse , et m'approchai vivement d'Eugénie pour l'embrasser. La dernière fois que j'avais vu cette aimable fille , elle était encore enfant ; nous avions contracté l'habitude du tutoiement , et , dans nos jeux enfantins , nous

avions toute la liberté de l'innocence du premier âge. Je retrouvai dans Eugénie une jeune personne de dix-sept ans ; je n'osai ni lui parler familièrement ni l'embrasser : de son côté elle rougit en me saluant , et nous nous adressâmes mutuellement des complimens gauches et embarrassés.

Eugénie n'était point belle ; ses traits n'étaient pas d'une grande régularité , son port n'était ni imposant ni majestueux ; mais Eugénie avait une grâce indéfinissable. Ses traits faiblement dessinés avaient quelque chose de séduisant. Sa brune chevelure faisait ressortir la blancheur de sa peau que décorait toujours un vif incarnat. Ses yeux noirs et perçans n'étaient pas d'une grandeur remarquable , mais on pouvait dire qu'ils

étaient réellement le miroir de l'âme de la jeune fille ; on y lisait tous les mouvemens de son cœur et tous les rêves de son esprit. Eugénie était d'une gaieté , d'une vivacité charmantes ; le rire était toujours sur ses lèvres et la satisfaction sur tous ses traits ; mais , bonne et sensible , les douleurs des autres , si elles frappaient ses regards , dénaturaient les traits de son visage et arrachaient des larmes de ses yeux jusqu'à ce qu'elle les eût adoucies.

Nous restâmes un mois à **** ; pendant ce temps je ne quittai presque point Eugénie. Tous les deux nous nous levions de bonne heure et nous nous rencontrions dans le parc , où nous passions la plus grande partie de la matinée à nous promener. Eugénie , malgré sa gaiété folâtre ,

comprit ma sombre mélancolie et s'affligea de mes douleurs et de ma solitude. Dès cet instant je ne fus plus seul ; Eugénie avait sympathisé avec moi : elle m'avait aidé à supporter mes maux. Je me trouvais transporté dans une sphère nouvelle ; cet abattement , ce vide du cœur , cette conviction de ma solitude et de mon délaissement , qui était depuis longtems dans ma nature , disparurent subitement. J'étais heureux près d'Eugénie. Les élans enthousiastes de mon cœur semblaient s'être fixés ; ils étaient tous pour Eugénie. Si je la quittais un instant , je ne songeais qu'à elle ; je ne desirais que la revoir ; j'étais indifférent à tout ce qui n'intéressait pas mon amie. Quand je la retrouvais , après une heure d'absence j'éprouvais un plaisir aussi vif que si

j'avais été séparé d'elle pendant plusieurs années. Enfin je devins éperduement amoureux de mademoiselle de Murville , qui partagea bientôt ma tendresse.

— Oni mon ami , me disait-elle souvent , la société m'ennuie , car il m'est impossible d'y parler du seul être dont j'aime à m'occuper. Une chaumière et vous , et ma vie serait plus heureuse que dans nos salons dorés !

— Chère Eugénie , répondais-je , une chaumière et toi , ma vie serait trop heureuse ! Je n'aurais rien à désirer ! mais je ne veux point te faire déchoir du rang dans lequel la fortune t'a placée. Tu as été entourée d'hommages , tu as reçu en naissant des titres , des honneurs. Je suis pauvre ; ma condition est vul-

gaire ; mais le talent rend tous les hommes égaux , et je travaillerai pour te mériter.

Nous nous taisions , nos cœurs s'entendaient ; les plus vives et les plus douces émotions nous agitaient ; et jamais conversation animée n'eût mieux fait connaître à un être les sensations d'un autre être , qui l'intéressait , que nos longues heures de silence.

Depuis l'arrivée des dames de Murville au château de *****, la société y devenait de plus en plus nombreuse. Je remarquai surtout parmi les nouveaux commensaux , le substitut du procureur du Roi de Saint-Ruth , petite ville voisine de ***** ; l'avocat Marbot , grand parleur , vantant sans cesse son indépendance et regardant comme un

extrême honneur la familiarité d'un pair de France ; enfin le jeune vicomte de Termonde , étudiant en droit comme moi , comme moi peu fortuné , mais appartenant à une des plus illustres familles de la province.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ce dernier rendait à l'aimable Eugénie des hommages , qui dépassaient les bornes de la simple politesse ou d'une galanterie sans conséquence ; cependant je ne fus point jaloux. J'étais sûr du cœur d'Eugénie ! D'ailleurs quel rival peu dangereux que Termonde , auprès d'une femme aimante et sensible ! Une âme sèche , un esprit sordide , un égoïsme qui se révélait sous des formes odieuses ; tel il était , tel il apparaissait à tous les yeux. M. de Murville , lui-même ,

lui lâchait souvent des sarcasmes qui indiquaient un profond mépris pour son caractère. Je le plaignais sans pouvoir l'aimer.

Je me liai avec le substitut du procureur du Roi, M. de Saint-Gilles et avec M. Marbot, l'avocat : je respectais infiniment leur robe ; et, dans leur langage, une certaine fanfaronnade de barreau, que je ne pouvais pas apprécier, et que je prenais pour argent comptant, me donna une haute idée de leur capacité. Je voulus les entendre plaider, et je les suivis dans cette intention à Saint-Ruth, un jour que tous deux devaient porter la parole dans une affaire criminelle où il s'agissait de la vie d'un malheureux. Saint-Gilles s'exprima avec une certaine dignité. Il par'la avec emphase de la triste

tâche que ses fonctions lui imposaient. Marbot plaida avec chaleur , l'accusé fut acquitté.

C'était la première fois que j'assistais à une scène de ce genre , et j'en sortis plein d'émotion. Je serrais avec attendrissement la main de Marbot , et je ne portais pas un moindre respect au jeune magistrat. Ce qu'il avait dit de son émotion , de la rigueur de son ministère , de la douloureuse nécessité qui le forçait à prendre de sévères conclusions , me faisait à la fois le plaindre et l'admirer.

J'accompagnai les deux hommes de loi jusqu'à la campagne de M. de Murville , où l'on devait se réunir pour dîner. Ce ne fut pas sans quelque étonnement que je vis , après une scène si pathétique , ces deux légistes

parler des choses les plus indifférentes , de chasse , de table , de littérature légère ; enfin ils s'entretenirent du procès dont tous deux venaient d'être des acteurs si importans , et tous deux s'accablèrent de louanges réciproques sur le talent qu'ils avaient développé.

Arrivés devant un petit cabaret rustique , que nous avons choisi pour une halte d'un instant , nous nous assîmes autour d'une table vermoulue que l'on couvrit de verres et d'un vin assez médiocre , et là mes deux compagnons continuèrent ainsi leur conversation :

— Oui , mon cher ami , dit le procureur du Roi , vous avez déployé dans cette cause le plus rare talent.

— Vous me flattez , répondit l'avocat.

— Non , d'honneur ! croyez-en un adversaire fier d'avoir lutté contre vous.

— Mon cher monsieur , répliqua Marbot , du ton le plus emphatique , je prise peu le succès en lui-même : je ne sens que le plaisir d'avoir sauvé la vie à un homme.

— Quand à cela , monsieur , je vous dirai avec franchise que l'absolution était décidée d'avance ; l'innocence était tellement évidente....

— Comment , monsieur , évidente ! elle l'était si peu , que je persiste encore à le regarder comme coupable.

— Vous badinez , eh ! eh ! eh !

— Non certes , et s'il avait été dans la maison , au moment du crime , toutes

les charges s'accumulaient sur sa tête ; ainsi sans mon *alibi*...

— Mais vous ne faites pas attention que l'*alibi* serait devenu tout à fait inutile si je n'avais pas fait une charge de la *possibilité* de se trouver sur le théâtre du crime ! c'était là une preuve bien vide , que les jurés n'auraient jamais pu admettre.

— Quoi ! c'était peu de chose selon vous que cette possibilité , quand on connaissait la vie antérieure de l'accusé , son immoralité , sa haine pour la victime , l'intérêt qu'il avait au crime !...

— Mais remarquez donc , M. Marbot , que vous rentrez toujours dans le système de l'accusation et que rien de ce que vous rappelez n'était prouvé.... Son immoralité ! elle présentait un tableau hideux dans mon

réquisitoire , mais cela se bornait entre nous à quelques espiégeries , dont nous sommes tous capables : quelques amourettes !... Voilà une belle preuve de crime. Eh ! Eh ! Eh !

— Mais sa haine contre la victime ! mais l'intérêt qu'il avait au crime ! Croyez vous qu'il faille peu d'efforts pour détruire de si fortes présomptions !

— Eh toutes les présomptions n'étaient-elles pas de mon fait ! De la haine ! parceque l'accusé et la victime s'étaient disputés pour la possession d'un haie stérile ! Intérêt au crime !.... parceque l'accusé qui a plus de 6,000 livres de rentes pouvait hériter de cinq à six cents fr. !... Vous avouerez , mon cher monsieur , qu'il était impossible de faire plus de bruit avec moins de faits , et que

c'était une rude tâche que de faire valoir une pareille cause !

— Oh ! je reconnais bien que vous vous en êtes tiré avec un remarquable talent.....

— Monsieur !

— Mais il n'en est pas moins certain que j'ai fait tomber tout l'échafaudage du réquisitoire , en découvrant que le principal témoin était un forçat libéré.... Vous rappelez-vous ma grande sortie contre la police et ses vils agens ?.....

— Très-belle en vérité !... Mais ce témoignage aurait été peu de chose en lui-même , si je ne l'eusse relevé par cette formule... « Des personnes recommandables affirment , etc. »

— Malgré tout cela la déclaration de ce pauvre forçat libéré n'en était pas moins sincère.... Je ne regrette

pourtant pas d'avoir sauvé la vie à un homme quelques soient ses crimes....

— Allez , vous pouvez dormir tranquille si vous êtes seulement à moitié aussi convaincu que moi de son innocence.... Mais qu'en dites-vous M. Vermont , vous avez assisté à tous les débats....

Marbot m'adressa la même question.

— Messieurs , leur répondis-je avec une amère ironie , je suis resté dans le doute le plus absolu. Chacun de vous m'avait tour-à-tour convaincu, chacun de vous m'a replongé dans le doute.

Ils accueillirent comme un pompeux éloge ce que , dans le fond de mon âme , je regardais comme leur condamnation. Nous nous remîmes

en marche , et nous arrivâmes bientôt chez M. de Murville.

Le comte témoignait une grande amitié au jeune substitut.

— Eh bien , Léon ! lui dit-il , vous avez bien parlé aujourd'hui à ce qu'il paraît. Etudiez-vous un peu ? Devenez-vous enfin moins paresseux ?

— Paresseux ! M. le comte , oh ! je ne le suis plus du tout ; dans la dernière session seulement j'ai porté dix fois la parole. J'ai fait preuve de quelque science..... J'ai fait condamner un homme à vingt ans de fers.

Et le jeune magistrat accompagnait cette apologie du sourire le plus gracieux.

Pour moi , que mon protecteur avait destiné à la magistrature , j'avais écouté la conversation que j'ai rapportée , avec le sentiment le plus

pénible. Elle me remplit d'une profonde horreur qui , sans doute , devait influer sur toute ma destinée. Depuis lors je suivis assiduellement le barreau , et quoique je n'entendisse plus d'*à-part*e aussi franc que ceux de Marbot et de Saint-Gilles , je retrouvais partout l'empreinte du même esprit , et je pris la ferme résolution de ne pas exercer des fonctions qui apprennent ainsi à se jouer de la vie et de l'honneur de ses semblables.

M. de Murville et sa famille passèrent l'hiver à la campagne. A la fin des vacances , je retournai à Paris pour achever mon droit. Termonde y vint avec moi . Au moment du départ le comte nous embrassa tous les deux , et nous promit sa protection. Il m'annonça en particulier qu'aussitôt ma thèse passée , il m'ob-

tiendrait une charge dans l'ordre judiciaire. Je lui déclarai positivement que je ne l'accepterais pas , que je ne me croyais pas capable de prononcer sur le sort de mes semblables , et que pour se charger d'une telle responsabilité , il fallait avoir une confiance en sa vertu ou une intrépidité de conscience que je ne possédais pas. M. de Murville ne combattit pas ma résolution , il n'indiqua par aucune parole ni par aucun signe qu'elle lui déplût , mais il me congédia avec plus de froideur qu'il n'en n'avait mis au commencement de notre entretien.

Termonde et moi , nous fûmes admis à faire nos adieux aux dames de Murville. Déjà la veille , dans ma promenade accoutumée avec mon adorable Eugénie , j'avais exprimé à

cette charmante fille la douleur bien sentie que me faisait éprouver notre séparation. Nous avions confondu nos larmes , et par nos soupirs et nos regards nous avions pris l'engagement tacite d'une invariable fidélité. Au moment des adieux , en présence de la comtesse , tous mes mouvemens étaient dominés par une sourde douleur. Dans l'angoisse que me causait ma séparation avec le seul être qui , depuis la mort de ma mère , ait porté un intérêt actif à mon sort , j'étais incapable de songer aux bienséances du monde , et de conserver même les formes de la plus simple politesse. Je saluai gauchement la comtesse , j'adressai à Eugénie quelques mots sans suite entrecoupés par des soupirs. Ma jeune amie comprit bien mon émo-

tion , et m'en sut peut-être gré dans le fond de son cœur. Il n'en fut pas ainsi de madame de Murville ; la politesse froide avec laquelle elle me dit adieu put me convaincre qu'elle était scandalisée de ma timidité ridicule ou de ma trop grande émotion. Termonde, au contraire, adressa aux deux dames des paroles pleines d'une galanterie qui n'avait rien de guindé , et d'une expression de reconnaissance et d'affection qui n'avait rien d'inconvenant ni de maniéré. Je ne fus pas jaloux du succès qu'il obtint. J'étais trop sûr de la délicatesse de sentiment de mon Eugénie , pour croire qu'elle pût se laisser séduire par les dehors d'un pareil être ; et comme dans mon ardent amour je ne désirais que l'affection d'Eugénie , comme je ne voyais que la seule

Eugénie , il m'importait peu que sa mère accordât un sourire agréable aux complimens affectueux de mon rival.

Nous prîmes la diligence à Saint-Ruth, et nous arrivâmes bientôt à Paris. En quittant le château une sombre mélancolie s'empara de mon âme ; cependant cette tristesse subite , quoiqu'assez forte pour me dominer tout entier , n'était pas sans quelques charmes. Habitué depuis long-tems à la plus complète solitude , ayant presque perdu la faculté de communiquer mes sentimens , mes pensées intimes , bien que je sentisse toujours que mon âme était née expansive , et que la solitude n'était pas faite pour moi , l'amour dont Eugénie m'avait donné tant de preuves suffisait pour remplir mon cœur , et je

sentais que les peines de l'absence étaient un bonheur , auprès de l'angoisse d'un complet abandon.

J'achevai assez promptement mon droit ; Termonde passa sa thèse en même tems que moi , et nous nous préparâmes tous deux à débiter au barreau. La famille de Murville était de retour à Paris. Eugénie me portait toujours la plus tendre affection. Le comte avec sa politesse ordinaire m'accablait de témoignages d'un intérêt affecté ; cependant je vis chaque jour sa froideur s'accroître , et je finis par y découvrir une véritable malveillance. J'en ignorais la source , et j'en étais désolé , persuadé que quelque calomnie perfide était la cause de ce brusque changement. Je découvris par hasard le calomniateur , mais de telle manière qu'il

me fut impossible de chercher à me justifier.

J'étais naturellement sage et sobre : les excès m'inspiraient un véritable dégoût , et pendant tout le tems de mes cours je les avais soigneusement évités. Cependant un certain jour , entraîné par Termonde dans une partie de jeunes gens qui s'était terminée par une véritable orgie , je m'étais livré à l'ivresse , et à sa suite , aux excès les plus condamnables. Le lendemain , honteux de moi-même je résolus de ne jamais me livrer à de semblables fautes , en évitant jusqu'aux sociétés qui pouvaient m'y entraîner , et je le déclarai formellement à Termonde. De tout temps des plaisirs de ce genre m'avaient inspiré la plus vive répugnance ; jusqu'où devait-elle être

portée depuis que mon amour pour Eugénie dominait toutes mes autres facultés !

Termonde était moins scrupuleux ; il se livrait souvent à d'ignobles plaisirs , mais il s'y livrait en secret. Économe jusqu'à l'avarice , il n'empiétait jamais pour ses plaisirs sur la somme qu'il avait chaque mois pour ses besoins , et chargeait toujours ses compagnons de débauche de payer leurs dépenses communes. Pour moi , qui avais peu de besoins et aussi peu d'avidité d'argent , je le laissais facilement sortir de mes mains , soit en prêtant à mes camarades mon superflu et souvent mon nécessaire , soit en payant pour Termonde quand nous nous réunissions. Aussi étais-je souvent dans la gêne , tandis que mon condisciple ne l'avait jamais sentie.

Cette explication était nécessaire pour faire comprendre l'étrange scène qui se passa entre nous chez M. de Murville.

Les dames étaient absentes, et l'on parlait de la conduite des jeunes gens, de leurs folies, des regrets qui les suivent. Je racontai naïvement le seul égarement dont je me fusse rendu coupable, en l'accompagnant des réflexions qu'il m'avait inspirées, mais je me gardai bien de nommer Termonde comme mon complice, n'ayant point obtenu son consentement.

Je fus très-étonné de voir le comte s'emparer de mon aveu naïf pour m'adresser des reproches assez vifs, quoique froidement affectueux, sur ma vie déréglée, mes folles dépenses, la gêne dans laquelle je

m'étais souvent trouvée , et entrer ainsi dans des détails qui n'étaient connus que de Termonde. Mon étonnement redoubla quand , me comparant avec celui-ci , il me donna pour exemple sa conduite sage et rangée , et que je vis mon perfide condisciple , trop certain que ma délicatesse répugnerait à le démasquer , recevoir modestement les éloges de notre protecteur comme s'il eût senti intérieurement qu'il les méritait.

Dès-lors je ne pus douter d'avoir , dans Termonde , un ennemi acharné. Je lui adressai en particulier de très-vifs reproches , qu'il reçut avec une hypocrite apparence d'amitié ; mais dans plusieurs occasions je pus me convaincre qu'il persévérerait dans son odieux système de calomnie , et avec

tant d'art qu'il était impossible de me justifier sans me rendre moi-même délateur , ce que je n'eusse pas fait pour la possession même d'Eugénie ! Je me vengeais en accablant mon ennemi de sarcasmes , que le perfide repoussait avec un air de douceur qui changeait tout-à-fait nos rôles réciproques aux yeux des spectateurs. Je passais pour le méchant acharné qui persécute un ami d'enfance ; il avait l'air du camarade indulgent qui ne veut pas même repousser d'injustes agressions de la part d'un homme qu'il s'est habitué à aimer.

Je débutai dans la profession d'avocat par une cause dont on me chargea d'office , et où il s'agissait de la vie d'un malheureux. J'embrassai avec chaleur la cause de mon client. Le ministère public em-

ployait contre lui tous les moyens d'attaque , et jusques à la calomnie. Je voulus repousser cette arme odieuse ; on me rappela à l'ordre. Je prouvai par des faits qu'il y avait calomnie dans les mouvemens oratoires de l'organe de la loi ; on me suspendit pendant six mois de mes fonctions. Termonde , le même jour , dans une cause à peu près semblable , était parvenu , en oubliant complètement son client , à faire un discours brillant dont les fleurs de rhétorique charmèrent les juges et les habitués du palais. M. de Murville me traita de brouillon , de mauvaise tête , me déclara que si je persévérais dans une pareille route je ne ferais jamais mon chemin. Il accabla au contraire mon rival des plus pompeux éloges. Ma conscience me disait que j'avais fait mon

devoir ; j'en reçus un prix bien doux. — Laissez-les dire ; continuez , me dit tout bas Eugénie en me serrant la main , le dévouement de la vertu vaut mieux que le succès.

Charmante fille ! tu savais donc me comprendre alors !

Peu de tems après , M. de Murville nous fit venir , Termonde et moi , dans son cabinet , et nous apprit que , pour hâter notre avancement dans le monde , il avait obtenu notre nomination aux fonctions de substitut du procureur du Roi. Termonde accepta avec reconnaissance et baisa respectueusement la main de notre protecteur.

— Je suis désolé , répondis-je , de refuser la grâce que vous voulez bien m'accorder ; mais vous avez pu voir à la chaleur vraie avec laquelle j'ai cherché à dérober une

tête à l'échafaud , qu'il me serait impossible de réclamer moi-même des condamnations....

— La défense de la société n'est-elle pas aussi sacrée que celle des accusés !

— Oui , sans doute , monsieur ; mais que ceux qui ont le courage de se charger de ce sanglant devoir l'entreprennent. Ma conscience n'est pas assez forte pour un si pesant fardeau.

— Comme il vous plaira , monsieur ; vous avez cependant vingt-deux ans , et il serait temps que vous cherchassiez à vous faire un état qui pût satisfaire à vos besoins.

Je ne répliquai point ; mais le rouge me monta au visage , et le lendemain j'avais quitté mon appartement de l'hôtel de Murville pour

repandre mon humble chambre d'étudiant, et renoncé à la table somptueuse du comte pour une modeste pension de la rue Saint-Jacques. Cependant je continuai à voir souvent la famille de Murville ; mon amour pour Eugénie était trop profond pour abandonner volontairement cette adorable personne.

Un jour que je me trouvais seul avec le comte de Murville, il fit tomber la conversation sur les préjugés nobiliaires, et déclara qu'il en était entièrement exempt. Je veux, disait-il, marier ma fille à un honnête homme, quel qu'il soit ; je ne tiens pas au rang. Ce peu de mots m'enflammèrent ; je répondis, sans découvrir ouvertement mon amour au comte, mais la chaleur de mon langage le laissa percer. Je peignis

en traits de feu le bonheur du mariage fondé sur l'amour et les sentimens nobles des deux époux , comparé à ces unions formées par l'ambition ou par la vanité !

— Vous vous méprenez , jeune homme , répondit le comte de Murville , avec un mélange d'ironie et de sévérité qui me fit tressaillir ; je voulais seulement dire que je serais charmé d'employer la fortune de ma fille à réparer quelque noble infortune , quelque injustice du sort , et non que je voulusse la jeter à la tête du premier venu.

Je rougis et je balbutiai ; M. de Murville parut jouir de mon trouble , et me poursuivit d'amers sarcasmes sur les prétentions que j'avais osé montrer. Cette conduite cruelle me rendit toute ma fierté et toute mon

énergie. Je rappelai à M. de Murville ses propres principes ; je lui prouvai qu'il y contrevenait en appelant l'honnête homme de ma supposition, l'homme qu'Eugénie aurait honoré de son amour, le premier venu. Enfin, je lui avouai qu'en effet j'avais conçu pour sa fille la plus vive passion, et que, sans désirer l'obtenir tandis que nos rangs étaient si disproportionnés, j'avais espéré la mériter un jour en acquérant quelque gloire et quelque fortune.

— M. Ernest, me répondit-il, vous pouvez, si bon vous semble, courir après la gloire, mais je doute que vous arriviez jamais à la fortune. Quoi qu'il en soit, je suis fâché de vous le dire, mais je ne vous ai pas destiné ma fille. Vous sentez, qu'après la conversation que nous venons

d'avoir, il ne serait pas convenable que vous vinssiez si souvent nous voir. Si jamais vous aviez besoin de moi.....

— Il suffit, monsieur..... Et je sortis de chez lui dans l'intention de n'y reparaitre jamais. J'avais l'âme navrée ; depuis si long-temps Eugénie était tout pour moi que je frémis en voyant l'horrible abandon où cette brusque séparation me replongeait désormais.

Je revis cependant ma bien-aimée chez une de ses cousines où j'étais depuis long-temps reçu. Je lui racontai la cruelle explication que j'avais eue avec son père ; et, avec l'intention de nous dire un éternel adieu , nous finîmes par nous jurer un amour éternel. Moi , du moins, je n'ai pas violé mon serment.

Cependant les 1,500 fr. de rentes que je tenais de mon père ne suffisaient pas à mes besoins. Je cherchais à les faire prospérer dans des spéculations commerciales ; un agent de change que je connaissais me proposa d'entrer dans des opérations de bourse que ma délicatesse réprouvait ; il prit les fonds d'un de mes amis qui s'enrichit. Je confiai ma petite somme à une maison de commerce estimée, et je me ruinai.

J'étais en relation avec plusieurs avoués ; l'un d'eux m'offrit à-la-fois son étude et une femme dont la dot, disait-il, paierait ma charge. Je repoussai cette proposition avec dédain. Un autre me fit plaider quelques affaires civiles, dans lesquelles la modération de mon langage ne parvint jamais à satisfaire mes cliens.

Cependant je gagnais de quoi vivre assez chétivement ; une circonstance que je dois faire connaître m'enleva cette dernière ressource. Mais je veux, avant de peindre mon dernier désastre , raconter la triste fin de mes amours.

La famille de Murville était partie pour *****. Il y avait plusieurs mois que je n'avais vu Eugénie ; cependant le souvenir de ma bien-aimée , les sermens d'amour qu'elle m'avait faits , me soutenaient seuls au milieu de mes infortunes. Un matin que je songeais à elle , et que je me nourrissais de l'espoir d'en être encore aimé , je reçus une lettre dont je reconnus aussitôt l'écriture chérie ; cette lettre était d'Eugénie. Mais quels furent ma surprise , ma douleur et mon effroi après l'avoir lue ! Était-ce bien

véritablement Eugénie qui avait tracé ces lignes ? Les avait-elle volontairement écrites ? Je ne pouvais le croire. Les termes en étaient si durs ; elle me demandait, d'un ton si froid, de rompre le lien qui nous unissait, et de lui rendre la foi qu'elle m'avait imprudemment engagée ! Je ne pris pas le temps de réfléchir sur cet objet. Je courus à la diligence et me rendis à la hâte à *****, où j'arrivai le surlendemain sans être attendu. Je connaissais parfaitement le château ; sans me faire annoncer, j'en parcourus les cours et les escaliers, et j'entrai brusquement dans le salon où le comte, sa femme et Eugénie étaient rassemblés.

Il est impossible de se peindre la surprise que sembla éprouver la famille Murville en me voyant sou-

dainement paraître au milieu d'elle. Eugénie tressaillit, et ses yeux se mouillèrent de larmes. M. de Murville, par l'effet d'une habitude ineffaçable, me salua avec la même politesse qu'autrefois, après que son premier moment de trouble fut passé; la comtesse me lança un regard sévère : pour moi, apercevant aussitôt l'étrange position dans laquelle je m'étais placé, je demeurai tout-à-fait interdit et gardai longtemps le silence : la voix de la comtesse me rappela à moi-même; sa dureté me rendit la fierté que j'ai conservée au milieu de tous mes tourmens.

— Que venez-vous chercher ici, monsieur ? Nous n'attendions pas, après tout ce qui s'est passé entre nous, l'honneur de votre visite.

— Aussi , madame , ne compté-je pas vous importuner long-temps de ma présence. Je viens ici pour obtenir une réponse dont dépend le sort de toute ma vie. J'ai reçu de mademoiselle de Murville une lettre qui exigeait de moi un grand sacrifice. Je n'eusse pas hésité à le faire au moindre signe de sa volonté , mais comme j'ai lieu de croire que les paroles écrites par sa main n'étaient pas l'expression des sentimens de son cœur , je viens apprendre de sa bouche même le sort qui m'est réservé.

— Osez-vous bien venir braver les protecteurs de votre jeunesse dans leur propre maison , venir semer la discorde entre la fille et la mère ?.....

— Vous me connaissez mal , ma-

dame , et les reproches que vous m'adressez sont injustes. Je ne chercherai en rien à influencer sur la décision de mademoiselle Eugénie ; je désire seulement savoir si les lignes qu'elle a tracées sont conformes au vœu de son cœur.

— Croyez-vous donc pouvoir accuser ses parens d'avoir usé envers elle de violence ?

— Je ne dis pas cela , madame ; mais il doit être permis à un infortuné de vouloir s'assurer positivement du degré de son malheur..... Eugénie de Murville , — répondez-moi : une seule parole avant que je vous quitte..... Est-il vrai que vous renonciez à la foi que vous m'avez jurée ?

— Ne répondez pas , ma fille. Et vous , monsieur , quittez un odieux

espoir. Vous , qui parliez tant autrefois d'une délicatesse que j'aime à croire sincère , renoncez au projet d'une alliance qui ferait déchoir une fille du rang dans lequel la nature l'a placée !

Ces derniers mots couvrirent mon visage d'une vive rougeur. Je gardai quelques temps le silence.

— Eugénie de Murville , m'écriai-je enfin , je ne vous demande qu'un seul mot. Désirez-vous réellement que je renonce à vous ?

— Ernest , répondit la charmante fille , d'une voix douce que son émotion rendait tremblante , je désire que vous ne vous prévaliez pas de sermens faits dans un temps , hélas ! bien différent de celui-ci. J'exige que vous me laissiez la faculté d'obéir à ma mère.

— Il suffit. Eugénie , disposez de votre main. Les plaintes d'un malheureux ne vous importuneront jamais. Cependant , j'ai appris ce que je voulais savoir. Non , Eugénie, ce n'est pas votre cœur qui a prononcé notre séparation ; pardonnez - moi donc si je conserve quelque espoir ! vous en appellerez à la raison de vos parens , à leur pitié même..... Et vous , les premiers amis de mon enfance , vous dont je ne veux me rappeler que les bienfaits.... Vous qui prétendez à la réputation d'humanité , de philanthropie , vous ne serez pas cruels pour votre propre sang ! Voyez la pâleur d'Eugénie, les larmes amères qu'elle répand ; contemplez les traces de la maladie et du désespoir , sur ce visage charmant, qu'embellissait naguères la plus aimable

gaité.... Ce changement funeste est votre ouvrage.... Ce n'est sans doute pas là le bonheur que vous réservez à votre fille !

Je quittai ***** sans même avoir pris le temps de me reposer , et je revins à Paris en proie au plus sombre désespoir. Ma vie était désenchantée ; la source du seul bonheur que j'eusse goûté sur la terre était tarie. L'avenir se présentait désormais à moi sous les plus hideuses couleurs.

Cependant je continuais à trouver au barreau d'insuffisants moyens d'existence. Cette dernière ressource allait m'être enlevée , et j'allais voir ajouter à mes peines morales tout ce qu'il y a d'affreux dans les souffrances physiques et dans leur effrayant cortège.

L'avoué qui m'avait fourni quel-

ques causes à plaider , vint un matin chez moi d'un air rayonnant. — J'ai une cause capitale à vous confier , me dit-il , vous aurez pour adversaire M. de C.... l'un des aigles du barreau de Paris. Il s'agit d'une captation de testament , nous occupons pour le légataire. L'homme d'affaire m'expliqua alors la cause. Les héritiers du sang accusaient le client qu'on voulait me donner , d'avoir séduit le testateur par les moyens les plus infâmes et les plus frauduleux. On voulait me faire répondre en accusant le fils d'avoir désiré la mort de son père ; en peignant le hideux tableau d'une famille désunie , en proie à tous les vices , et à la plus odieuse haine que le délire de la cupidité puisse inventer. C'était là tout le procès.

— Je ne me charge pas de cette cause, dis-je à mon avoué.

— Et pourquoi ?

— Parce que la calomnie est la plus lâche de toutes les armes. Je ne veux pas l'employer, sur la foi d'un client qui m'est inconnu.

— La calomnie ! et qui vous dit que tous ces faits sont des calomnies ?

— Ils peuvent l'être ; cela suffit. Dès que l'un des plus célèbres avocats de Paris a cru votre client capable des infamies dont il l'accuse, puis-je de bonne foi, sur les assertions de cet homme, consentir à appeler le déshonneur sur toute une famille ?

— La partie adverse emploie bien les mêmes moyens.

— Tant pis pour la partie adverse !

Apportez-moi des causes que ma conscience puisse avouer.

— Votre conscience, monsieur, est trop délicate pour la mienne. Je prévoyais bien depuis long-tems que je chercherais envain à vous tirer de votre triste position. Soyez philosophe, monsieur, si cela vous plait, mais renoncez à être avocat. Quant à moi je ne me soucie pas d'avoir affaire à un homme si scrupuleux.

Il me salua ironiquement, et sortit. Depuis ce temps, seul avec mes douleurs et ma pauvreté, je n'ai pas trouvé un homme qui daignât s'intéresser à un être que l'on accusait de vouloir jouer le philosophe et l'homme vertueux !....

CHAPITRE V.

NARRATION.

Que celui qui est sans péchés lui jette
la première pierre.

JÉSUS-CHRIST.

Au bout de peu de mois , Ernest Vermont eut épuisé ses dernières ressources. Il fut obligé de vendre pièce à pièce son modeste mobilier, ses livres et jusqu'à ses habits. Réduit à la plus extrême misère , il vit s'éloigner de lui la foule des amis qui l'avaient entouré aux jours de sa prospérité. Il fut contraint de se réfugier dans

une chambre garnie , au haut du faubourg Saint-Jacques , où il finit par se voir assiégé par le froid et par la faim , ces deux sinistres compagnons de la pauvreté. La vieille hôtesse du gîte qu'il habitait lui fournit pendant quelques jours de grossiers alimens , mais elle finit bientôt par témoigner des doutes sur la solvabilité de son débiteur. Cependant le jeune homme croyait avoir trouvé une faible ressource dans la publication d'un livre de droit qu'il avait commencé dans un temps plus heureux , et qui avait obtenu dans la société de M. de Murville un certain succès d'estime. Il l'acheva avec soin , y consacra plusieurs veilles , et le porta chez le libraire Bastien , avec lequel il avait été autrefois en relation. Le commerçant fut d'abord étonné en

retrouvant sous les livrées de l'infortune , l'ami du comte de Murville , mais cette surprise fit bientôt place au ton de l'arrogance. Il prit le manuscrit du jeune homme , et lui dit de revenir le voir plus tard , lui demandant quelques temps pour réfléchir. Vermont y retournait chaque jour , chaque jour le libraire le renvoyait au lendemain , en lui promettant une réponse définitive. Ernest , de son côté , remettait au jour de la vente de son manuscrit le paiement de son pauvre loyer et de sa chétive nourriture. Enfin un matin on lui déclara sèchement qu'il n'eût pas à rentrer le soir , sans rapporter le montant de la dette qu'il avait contractée.

Bastien remit encore au lendemain la réponse tant attendue. Ce-

pendant le jeune homme ne pouvait plus retourner chez sa vieille hôtesse. Il se promenait lentement sur les boulevards , l'âme absorbée dans ses tristes pensées. Il passa ainsi la journée , dans tout ce que les souffrances physiques et morales peuvent avoir de plus déchirant , et vit approcher la nuit avec un nouveau sentiment d'effroi. Hélas ! la nuit précédente , il avait au moins un abri pour reposer sa tête. Il se dirigea machinalement vers les quais et s'appuyant sur le parapet du Pont au Change , il mesura la profondeur de la Seine , avec une sorte de stupide égarement.

— Voilà donc ma seule ressource , dit-il d'une voix sourde et sombre ! Quel contraste avec le sort auquel j'avais osé prétendre !.... dont j'étais

digne.... Ma seule ressource!.... oui ;
le suicide ou la mendicité ! l'un est
un crime aux yeux de la nature ;
l'autre une dégradation de l'homme...
Quelle alternative !

Et il resta encore long-temps les yeux
tournés vers le gouffre ; cependant
l'espérance , cette dernière ressource
des infortunés , que l'expérience
même du malheur ne peut détruire ,
lui présentait de vagues motifs de se
rattacher à la vie. Il pouvait revoir
le lendemain son avide libraire ;
une faible somme suffirait pour lui
offrir les moyens de se livrer à de
nouveaux travaux. Il pouvait relever
son nom , repousser d'infâmes ca-
lomnies , faire taire des accusations
outrageantes , et reconquérir l'es-
time de ses concitoyens. O riantes
images ! vous ne lui apparaissiez pas

comme des réalités , sa raison vous repoussait avec amertume ; mais je ne sais quel vague sentiment , cher aux malheureux , vous faisait admettre comme possibles ; vous combattiez encore la force de ses douleurs.

Toutes les horloges de la grande ville avoient sonné minuit, et toutes les boutiques s'étaient tour-à-tour fermées sans que le malheureux eût quitté le pont où , pendant plusieurs heures, il avait rêvé à sa prochaine destruction.....

— Demain , dit-il , en soupirant , demain je dois mourir ou retrouver un peu d'espoir.....

Et il s'éloigna pour parcourir de nouveau les vastes rues de la capitale. Quelques lumières brillaient encore de loin en loin aux fenêtres ,

mais elles devenaient d'instant en instant plus rares. Ici, dans un somptueux hôtel, on entendait encore le bruit d'une triste et fastueuse gaité, et de brillans équipages reconduisaient, en brûlant le pavé, la société qui s'y était réunie; ici, à un septième étage, apparaissait la lampe vacillante du laborieux ouvrier.

— Parmi tant de malheureux, pensait Ernest, il n'en est pas un qui n'ait un gîte pour reposer sa tête, une famille pour partager ses peines, un ami pour le consoler....

A de longs intervalles, des individus de mauvaise mine passaient auprès de lui en longeant les murs; et leurs propos et les signes, à l'aide desquels ils se rassemblaient en annonçant leur intention, redoublaient la douleur d'Ernest.

— C'est donc au niveau de cette fange d'une civilisation corrompue que je suis descendu, pensait-il.....

Et doublant le pas, avec une sorte d'effroi, il se dirigea vers la barrière la plus voisine.

Assis sur une pierre, la tête appuyée dans ses deux mains, il passa la nuit dans un certain calme, mais c'était le calme du désespoir; la faim venait joindre ses angoisses aux douleurs qui l'accablaient, mais à peine avait-il la force de la sentir. Affaissé, anéanti, il ne réfléchissait point sur sa situation, elle se présentait en masse à ses yeux comme une image bizarre et hideuse enfantée par un songe.

Cependant les premières lueurs du jour vinrent le tirer de son apathique épuisement. Il jeta un coup-

d'œil autour de lui , et reconnut pour la première fois le lieu dans lequel il se trouvait. Il était parvenu jusque sur l'une des petites collines qui dominant Sceaux et la vallée d'Aunay. Le soleil apparaissait majestueusement sur l'horizon au milieu de nuages pourprés qui en réfléchissaient l'éclat. Déjà ses rayons brillans doraienent tout le magnifique paysage qui se présentait aux yeux d'Ernest. La verdure semblait avoir acquis , par quelques heures de repos , une nouvelle fraîcheur. Toute la terre renaissait à l'envi , et Paris , que l'on apercevait à peine dans le lointain , paraissait prendre à regret sa part des paisibles charmes de la nature.

Ernest jetait autour de lui un œil où se peignait la plus profonde mélancolie. Cependant son abattement

s'était en partie dissipé : debout , la main sur son cœur , la tête haute , il contemplait le spectacle , autrefois ravissant pour lui , de la nature renaissante.

— Oh ! s'écria-t-il , avec une espèce d'exaltation faible à laquelle se mêlait une amère ironie , ô belle nature ! tu nous annonces assez que le créateur nous a faits pour être heureux ! D'où vient que nous nous sommes tellement égarés de la voie qui nous fut tracée ? Pourquoi quelques hommes se sont-ils dit : ce qui existe est à nous , et les autres ne vivront qu'autant qu'il nous plaira de leur laisser quelques débris de ce qui avait été fait pour eux ? — Pourquoi avons-nous tous souscrit , par notre silence , à cet inique traité ?
Et , au travers des champs embellis

par la rosée du matin , il se dirigeait vers la capitale dans laquelle il était tant de fois rentré au milieu de pensées bien différentes. Quand il arriva à la barrière d'Enfer , toutes les boutiques étaient encore fermées ; peu de personnes circulaient dans les rues , il était à peine cinq heures. Cependant la faim , la cruelle faim le tourmentait depuis près de trois jours , et il attendait avec impatience l'heure du lever pour se présenter chez son libraire. Accablé de fatigue , tombant d'inanition , où trouver un asyle pour reposer sa tête , un morceau de pain pour rassasier son estomac délabré !

Enfin dix heures sonnèrent , et il se présenta dans l'arrière boutique de Bastien. Le négociant était assis , avec sa femme et l'un de ses ma-

nœuvres littéraires , auprès d'une table richement servie.

— Monsieur, lui dit Ernest, je viens savoir votre réponse.

— Ah ! ah ! votre manuscrit , n'est-ce pas ? répondit le marchand sans détourner la tête..... Je l'ai fait voir..... On ne le trouve pas mal.

Et, se versant à boire, il reprit la conversation qu'il avait interrompue avec sa respectable épouse et son savant collaborateur.

— Pensez-vous, monsieur, pouvoir vous charger de cet ouvrage ?

— Mais..... il ne serait pas impossible.... Prenez donc des fraises, Pennaud..... A propos, avez-vous remis l'épreuve à l'imprimeur ?

— Vous m'aviez promis une réponse définitive, reprit Ernest.

— Ah ! mon cher monsieur , je n'ai guère eu le temps de m'occuper de votre affaire. Cependant voici M. Pennaud avec qui j'en parlais tout-à-l'heure , et qui la trouve assez bonne. Si vous vouliez vous entendre avec lui..... Il sera libre dans un instant.

— J'attendrai , monsieur.

Et le malheureux jeune homme s'assit dans un coin de l'arrière boutique pour attendre la fin du déjeuner. Le libraire se remit aussitôt à causer avec ses convives , et Ernest fut , pendant plus d'une demi-heure , complètement oublié.

Enfin la société se leva de table , et M. Pennaud s'avança vers notre héros en dirigeant vers lui un œil louche , et en réprimant à peine le

sourire sardonique qui effleurait ses lèvres.

— J'avais déjà beaucoup entendu parler de votre talent, M. Vermont, dit-il d'un ton mielleux, et je suis charmé de faire votre connaissance.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Ernest, d'un ton de politesse froide.

— Si je pouvais vous rendre quelque service.....

— Monsieur, il s'agit de mon manuscrit.

— Vous ne sauriez croire, monsieur Vermont, avec quel plaisir je l'ai lu. On pourrait en faire quelque chose de très-bon.

— Enfin, monsieur, pensez-vous

que , tel qu'il est , on le puisse imprimer ?

— C'est une grande affaire à examiner , M. Vermont ; c'est une grande affaire. En lui-même , c'est un très-bon ouvrage.... mais....

— Mais , quoi ?

— Mais , en l'imprimant tel qu'il est , on risquerait de ne pas le vendre. Vous vous y élevez contre beaucoup de choses qui sont dans nos usages.

— C'est parce que ces choses me semblent mauvaises , sans doute ; me trompé-je , prouvez-le moi ; mais je ne le pense pas.

— Je ne le pense pas non plus , M. Vermont , je ne le pense pas , mais je veux vous parler de ce qui

serait nécessaire pour donner un succès d'argent à votre livre.

— Voyons donc.

— Vous ne vous entendez pas à ces choses-là , M. Vermont. Vous n'avez que du talent. Un talent..... assez distingué. Mais cela ne suffit pas. Il faut autre chose pour faire vendre un ouvrage. Par exemple , moi , qui ai l'habitude de ce genre de travaux , je pourrais avec quelques coupures , quelques additions....

Ernest commença à comprendre où voulait en venir son interlocuteur , et , réprimant un mouvement de surprise et d'indignation , il fixa sur lui un œil attentif. La face livide et blême de Pennaud prit une teinte de pâleur , ses yeux obliques se dirigèrent vers la terre , et , cherchant à donner quelque chose de riant à sa

bouche assez semblable d'ordinaire à la gueule de la hyène, il reprit d'un ton insinuant :

— Je sais bien, M. Vermont, que vous feriez ce travail mieux que personne : mais M. Bastien a en moi une grande confiance ; il ne sait pas comme nous, apprécier le talent, M. Bastien ; il n'a passu vous deviner à la première vue ; il désire enfin que je m'entende avec vous pour revoir votre petit ouvrage.

— Eh bien ! monsieur, si je dois en passer par là, il faudra bien que j'y consente, dit Ernest avec un geste de dédain. Mais quelles sont donc les corrections.....

— Nous pourrons parler de cela ensemble. Mais M. Bastien trouve vos conditions pécuniaires bien ou-

trées.... Il ne veut nous donner que 600 fr.... c'est bien peu....

Pennaud s'arrêtait à chaque mot et semblait attendre une réponse ; mais Ernest l'écoutait en silence , les bras croisés sur sa poitrine , et sans détourner l'œil scrutateur qu'il avait fixé sur lui.

— Je crois, continua Pennaud, que nous serons forcés d'accepter. Mais..... vous savez que j'allais conclure une autre affaire avec M. Bastien ; je suis obligé d'y renoncer pour vous rendre service..... Je voudrais pouvoir ne pas vous entretenir de pareilles misères.... ; le besoin d'argent me force seul à le faire..... Je pense donc que vous serez assez juste, en considération du sacrifice que je vous fais, pour trouver bon que ma part soit un peu plus forte

que la vôtre.... 400 fr. par exemple...

— Je suis dans vos mains, messieurs, répondit séchement Ernest ; je passerai par toutes les conditions qu'il vous plaira.

Pennaud, qui n'avait pas prévu une victoire si facile, et qui s'était préparé à combattre ses objections, fut quelque temps interdit de sa méprisante facilité. Il chercha d'un ton d'embarras à faire l'apologie de sa conduite, et à prouver que c'était seulement pour rendre service à un homme qu'il estimait, qu'il avait consenti à se mêler dans cette affaire.

— Épargnez-vous cette apologie, interrompit Ernest avec quelque hauteur, je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur votre compte.

Le libraire fut appelé ; Pennaud lui fit part des conventions faites avec

Vermont , et , après quelques objections que le marchand crut devoir faire pour la forme , on envoya chercher du papier timbré , et Bastien rédigea au long les conventions du traité.

Pennaud s'était emparé du manuscrit de Vermont , et le parcourait d'un air content de lui-même , en continuant à parler au jeune homme de son crédit , des services qu'il pouvait rendre , et de la facilité avec laquelle on le trouvait toujours prêt à obliger.

— M. Bastien va nous payer en billets , lui disait-il , si vous avez besoin d'argent , je me charge de vous les faire escompter. Je fréquente un honnête capitaliste , qui ne désire pas être connu , et à qui je porte quelquefois les billets de mes amis. Il ne

vous prendra que dix-huit pour cent, et, pour rendre la chose plus facile, j'endosserai même s'il le faut vos effets.

Ernest ne paraissait pas faire attention à tant de turpitudes, et Pennaud, croyant probablement être approuvé, continuait sans faire attention à l'air méprisant du jeune homme.

— M. Vermont, disait-il, avec moi vous pouvez être certain du succès de votre ouvrage. Je me charge des journaux. Il n'en est pas qui ne me traite avec faveur. — Je dîne souvent chez monseigneur d'Hermopolis avec ces messieurs du Drapeau-Blanc et de la Gazette. C'est par eux que j'ai fait accréditer mes ouvrages dans les collèges. — M. Laurentie met la Quotidienne entière à ma dis-

position. — Et quant aux journaux libéraux , je suis assez bien avec leurs rédacteurs. — Ils se moquent de moi , il est vrai ; ils m'appellent jésuite , mais ils m'accordent tout ce que je veux ; il n'en est pas un qui ne convienne que je suis au fond une bonne pâte d'homme.

On peut juger combien une pareille conversation était à charge à Ernest ; aussi finit-il par la rompre brusquement en demandant à son ignoble collaborateur quels changemens il comptait faire dans son ouvrage.

— Eh ! eh ! c'est encore là une grande affaire , mon cher M. Vermont. Entre nous , vous êtes un peu jacobin. C'est assez bon lorsqu'il s'agit de nouveautés , d'ouvrages d'esprit ; mais pour un livre qui peut

servir à l'éducation , pour un livre de fonds , cela n'est plus de vente : c'est cette couleur trop foncée qu'il nous faudra adoucir.....

— Monsieur !...

— Nous pourrons , à l'aide de quelques concessions , faire adopter notre livre par l'école de droit.

— Monsieur !...

— Nous ôterons tout ce qui heurte de front la masse des avocats : nous changerons le titre d'*Essais sur les devoirs de l'Avocat* , en celui de *Manuel de l'Avocat* , ou *Manière de se lancer au Barreau*.....

— Monsieur !...

— Enfin , nous substituerons à vos âpres critiques quelques ingénieuses flatteries , qui , sans changer rien au fond , donneront au livre un succès d'argent.

— Et vous croyez de bonne foi , monsieur , que je laisserai ainsi mutiler un ouvrage où se trouvent exprimés mes plus intimes sentimens ; que je sacrifierai avec lâcheté mes principes à un sordide intérêt : allez monsieur , vous m'avez mal connu.

Bastien venait alors d'achever la rédaction du traité. Il s'approcha d'Ernest pour lui en lire les clauses. Celui-ci arracha le papier des mains du libraire , et , s'emparant en même-temps de son manuscrit qui était resté au pouvoir de Pennaud , il lacéra l'un et l'autre avec un vif mouvement d'indignation , en jeta les morceaux à la tête des deux associés , et sortit sans daigner jeter sur eux un dernier regard.

Pendant quelque temps, l'indignation qu'il avait ressentie des infâmes

propositions de Pennaud lui ôta le sentiment de sa douloureuse position , mais il revint bientôt de son étourdissement ; les angoisses de la faim se firent de nouveau sentir à son estomac exténué , et sa misère , désormais sans ressource , se présenta à lui dans toute son horreur.

— Et il me faudra donc mourir accablé par la misère , victime de généreuses illusions ! Je mourrai pour n'avoir pas fixé un œil sec et calculateur sur l'égoïsme des hommes ; et lorsque ma vertueuse résistance à tant d'infamie me conduit au tombeau , je n'emporterai pas même l'estime des hommes , que j'ai moi-même acquis le droit de mépriser , ni les regrets du peu d'honnêtes gens que j'ai rencontrés ! Chère et triste cause de mes premières infortunes, Eugénie,

peut-être toi-même as-tu adopté les calomnies auxquelles j'ai été en butte ! Peut-être ne verseras-tu aucune larme sur ma tombe ; moi qui conserve sans cesse présente ta douce image , moi dont tu seras la dernière pensée !

En se livrant à ces sombres réflexions, il avait long-temps erré au hasard dans les rues de Paris soutenu encore par sa douleur. Cependant il y avait près de trois fois vingt-quatre heures qu'aucune nourriture n'avait ranimé son corps épuisé. Il y avait deux jours que le sommeil n'avait clos sa paupière brûlante. La fièvre ardente qui le dévorait fit place au plus complet épuisement, et sous peine de se laisser choir , il fut contraint de chercher un appui. Il se laissa glisser plutôt qu'il ne s'assit au coin de la

rue des Blancs-manteaux , sur une de ces bornes-fontaine destinées à laver le pavé de la somptueuse capitale de la France. Le malheureux resta long-temps dans cet état , complètement abattu , la tête tombant sur sa poitrine , ayant perdu la faculté de penser et pour ainsi dire aussi le sentiment de ses souffrances ; la pluie qui , depuis quelque tems , avait commencé de tomber , se répandait alors par torrens sur ses habits ; l'eau qui coulait de la borne sur laquelle il était appuyé , inondait sa chaussure en lambeaux et en détruisait les derniers débris. Il ne voyait rien , il ne sentait rien. Son existence était presque anéantie. Pourquoi ne reçut-il pas tout-à-fait à l'heure même le coup de la mort ?

La foule qui se presse en tous sens

dans les rues de Paris , est tellement accoutumée au spectacle de la détresse , les âmes sont tellement flétries par l'habitude de semblables tableaux , tellement saturées de misères vraies et de misères simulées , que le jeune homme resta long-tems dans cette situation sans être remarqué. Enfin un vieillard compatissant s'approche de lui , et remarquant l'épuisement et la misère empreints sur tous ses traits , lui glissa dans la main quelques pièces de monnaie. Ce mouvement réveilla Ernest de son profond engourdissement. Ses premières impressions tenaient presque du délire de la folie. Il tressaillit comme s'il venait de voir rompre un charme qui le retenait immobile , ou comme s'il avait été frappé par le contact électrique de la torpille.

Il jeta d'abord loin de lui avec dégoût l'aumône qu'une main charitable avait cru devoir à sa misère , et il poursuivit presque de son ressentiment l'être bienfaisant qui avait voulu le secourir. Il se releva avec fierté , et marcha d'un pas assez rapide. Ce premier mouvement ne fut pas de longue durée ; cette fierté sociale céda aux besoins pressans de la nature. Il reprit sa démarche chancelante , il retrouva avec une nouvelle terreur le sentiment de son complet abandon. Il pleura , et ses larmes amères , au lieu de lui procurer quelque soulagement , accrurent encore la force de ses regrets et la conscience de ses souffrances.

» Cette aumône que j'ai refusée , dit-il en lui-même avec honte et terreur , cette aumône , c'est la seule

ressource qui me reste. Il faut demander mon pain à la charité publique ou mourir !.... Malheureux ! ajoutait-il avec une sauvage ironie , c'est donc vers un morceau de pain que toute ton ambition se tourne.... Amour , gloire , philosophie , amour du bien , amour du beau , jouissances de mon jeune âge , espérances qui compreniez toute ma vie , qu'êtes-vous devenus ?.. C'est vers un morceau de pain que se tournent tous les desirs de celui qui a vécu pour vous !... Et cependant j'ai été maître de mon sort , et j'ai préféré la misère... et la vertu ! Je ne m'en repens pas.... Cependant la faim me presse.... Encore quelques instans il me faudra mourir !.... »

Sa raison se troubla ; une foule de sophismes hardis se présentèrent à son esprit. Il lui sembla que la raison

lui disait : « Tu as, avant tout, le droit de vivre ; tu es homme avant d'être citoyen ; tu dois accomplir le vœu de la nature avant les lois sociales. Tu ne démeriteras pas de la vertu, pour laquelle tu as tout sacrifié, en prenant, par la force, ce que l'injustice et la force t'ont ravi. »

Cette sauvage argumentation se renforça dans sa tête d'une foule de raisons et d'exemples frappans. « Aux prises avec un besoin positif, instantané, pensa-t-il, sans qu'aucune voie sociale me conduise à sa satisfaction, je rentre dans le droit naturel ; tout aliment qui peut me satisfaire est à moi!!!... »

Et les yeux égarés, les traits contractés, les lèvres empreintes d'un hideux sourire, il ranima ses forces,

se précipita vers la boutique d'un boulanger , brisa l'un des carreaux qui lui servait de clôture avec un effroyable fracas , s'empara d'un pain qu'il dévora en se retirant lentement et de l'air le plus tranquille.

Un murmure confus s'éleva d'abord dans la foule qui avait été témoin de cet acte de violence. On se pressa autour de la boutique du boulanger , pour voir les traces de l'effraction. Bientôt un cri *au voleur !* se fit entendre , ce cri fut bientôt répété par cinquante personnes ; on se précipita avec empressement sur les traces d'Ernest qui marchait d'un pas lent et grave , en achevant de manger le pain qu'il avait dérobé. Saisi par la foule , il n'essaya ni de fuir , ni de résister , et se laissa con-

duire chez le commissaire de police ,
qui , sur ses propres aveux , dressa
un procès-verbal de vol commis de
nuit , avec effraction , dans une
maison habitée ; et le fit écrouer à
la Force.

CHAPITRE VI.

CORRESPONDANCE.

Le style, c'est l'homme !

BUFFON.

Ernest Vermont à Eugénie Murville.

MADemoiselle ,

DE cruelles circonstances m'ont séparé de vous à jamais ; je dois , pour vous délivrer de toute incertitude , vous délier du doux serment que

vous m'avez fait. Soyez libre Eugénie, et oubliez le malheureux qui pleurera jusqu'au moment de sa mort, sur le destin rigoureux qui lui a interdit de vous consacrer ses jours.

Je suis avec respect, etc.

ERNEST VERMONT.

Le comte de Murville à Ernest Vermont.

MONSIEUR,

J'ai trouvé d'une étrange inconvenance la lettre que vous vous êtes permis d'écrire à ma fille dans l'horrible situation où vous vous êtes

placé. Eugénie n'avait pas besoin de votre permission pour obéir aux ordres de son père. Je profite de l'occasion que vous me donnez de vous écrire, pour vous recommander de ne vous point réclamer de moi. Quelque commisération que vous m'inspiriez, je devrais, si vous m'y forciez, déclarer à la justice que nos relations n'ont été rien moins qu'agréables, et que les doutes que je concevais sur votre conduite future, m'ont forcé de renoncer à l'avantage de votre société.

Je vous salue,

A. DE M.....

Termonde à son ami Dubos.

Accours vite à Paris, mon cher Charles, si tu veux être témoin de mon union avec Eugénie de Murville. Félicite-moi, Charles; je suis le plus heureux des hommes; ces projets de fortune que nous avons si souvent fait ensemble, en rapprochant deux tisons à demi-éteints, dans une petite chambre du quartier Saint-Jacques; ces projets que l'imbécile Vermont nous reprochait de concevoir, dans son hypocrite philosophie; ces projets sont réalisés pour moi. Un emploi de magistrature, une jolie femme, une dot énorme, que pouvais-je espérer de plus !..... Il est vrai que la petite pense encore à Ernest, et qu'elle aura de la peine à l'oublier, mais je n'ai rien à

craindre de ce côté ; nous lui avons si bien prouvé que le philosophe était indigne d'elle , qu'elle tient à honneur de prouver qu'elle ne l'aime plus. Il faut l'avouer , un pareil motif d'amour ne flatte pas trop mon amour-propre , mais il ne présente aucun danger : les femmes vertueuses sont tellement dominées par l'idée du devoir , qu'Eugénie m'adorera dès qu'elle y sera en conscience obligée. Au reste , en attendant , j'ai fait la conquête du père et de la mère. Nos bans sont publiés ; la noce est fixée à jeudi prochain. Adieu. Arrive vite si tu veux être témoin de mon bonheur.

Tout à toi ,

VTE. DE TERMONDE.

Du même au même.

Tu n'as pas voulu assister aux fêtes de mon mariage , mon cher Charles , et tu as bien fait. De déplorables scènes sont venu les terminer , et je suis époux depuis trois jours sans avoir de femme. Maudit Ernest ! Il était destiné à troubler sans cesse mon bonheur ! Tu sais que ce philosophe , cet homme vertueux , s'est mis à faire le filou pour ne pas charger sa conscience du péché de plaider une mauvaise cause , ou de la douleur de réclamer des condamnations. Nous étions parvenus à cacher l'arrestation de ce fou à Eugénie pour que ce qui lui reste d'amitié pour Ernest ne l'attristât pas dans un moment si doux. La béné-

diction nuptiale nous avait été donnée ; le dîner s'était passé dans l'ordre. Eugénie était pâle , assez triste ; elle baissait les yeux toutes les fois que je dirigeais sur elle mes regards. Je m'attendais à cela , et je m'en inquiétais d'autant moins que la société l'attribuait à l'émotion de la pudeur , peut-être même aux espérances de l'amour ; que sais-je ? Quoiqu'il en soit , je pouvais avoir l'air passablement content sans même songer à la dot.

Après le dîner , la bonne comtesse de Murville qui songe à tout , s'aperçut que la coiffure de sa fille était dérangée , elle la conduisit dans son cabinet de toilette où sa femme de chambre rattacha ses beaux cheveux. Tout-à-coup je vois Eugénie changer de couleur ; elle chancelle ;

elle s'évanouit : on lui porte du secours. Je cherchais la cause de cet évanouissement quand je vis dans sa main une papillotte qui contenait un fragment de journal sur l'arrestation d'Ernest. Je ne parus pas m'être aperçu de la cause de son trouble, et je cherchai à la rendre à la vie. Mais elle ne rouvrit les yeux que pour les tourner dans leur orbite d'un air égaré; ses lèvres proférèrent des mots sans suite, d'affreux sanglots et de plus affreux éclats de rire..... Elle était folle ! Ainsi, mon cher Charles, me voilà presque veuf sans avoir été marié. Il est un grand nombre de maris qui s'en consoleraient facilement; mais, malgré la position brillante dans laquelle cette union m'a placé, je ne puis m'empêcher de regretter au moins la première nuit des

noces. Adieu, plains-moi, modérément pourtant. Je n'ai jamais été un amant bien passionné, et ma douleur est bien compensée par ma place et par la dot de ma charmante folle.

V^{TE}. DE TERMONDE.

CHAPITRE VII.

L'AUDIENCE.

Il s'agit de savoir si , moralement , la loi peut tout :
Nous disons , nous , que la loi ne peut pas tout ;
qu'elle est elle-même soumise au droit , ou en
d'autres termes à la justice.....

ROYER-COLLARD.

Dès neuf heures du matin les
avenues de la cour d'assises étaient
encombrées d'une foule immense de
curieux ; la nature de l'accusation ,
le rang de l'accusé , sa jeunesse , tant
de motifs se réunissaient pour ap-
peler l'intérêt public sur la cause que

l'on allait juger , que des spectateurs de tous les rangs , de tous les sexes , de tous les âges , se pressaient dans l'étroite enceinte du parquet. On apportait , à ce triste spectacle , la vaine curiosité et les frivoles passions du monde. La toilette des femmes , les conversations légères et animées des jeunes gens formaient un odieux contraste avec la lugubre scène à laquelle cette tourbe se proposait d'assister.

— On dit que l'accusé est un tout jeune homme , un joli garçon ? demandait en minaudant une précieuse à un jeune avocat.

— Oui , madame.

— Quel malheur ! Et c'est sans doute le jeu qui l'a conduit là ?

— On le dit. Ce qu'il y a de sûr

c'est que ce Vermont est un paresseux qui n'a jamais eu le courage de vivre de son travail ; un hypocrite qui, avant son crime, affectait de beaux dehors de philosophie et de vertus.

— Si jeune et si corrompu ! s'écriait la dame.

— Et avec une physionomie si intéressante ! répétait une jeune personne, en dirigeant avec indifférence son lorgnon sur le banc des accusés encore désert.

Dans un autre coin de la salle, un jeune homme, habillé de noir et portant des papiers sous son bras, cherchait à se procurer une place.

— Que de monde ! dit-il, en s'adressant à un avocat à face rubiconde : on croirait qu'il s'agit d'une cause bien importante.

— Eh ! répond l'avocat , il y a un *point de droit* important à décider. Il s'agit de savoir si la nuit se compte légalement du coucher du soleil , ou de l'instant où l'obscurité règne réellement.

— Que m'importe ! dit le jeune homme. Y aura-t-il du dramatique ?

— On dit que oui.

— Tant mieux. De bonnes scènes dramatiques , un peu de scandale , c'est tout ce qu'il faut pour mon journal.

L'avocat expliqua alors au journaliste l'affaire qu'on allait juger. — Qu'écris-tu donc là , lui dit-il , en s'interrompant tout à coup ?

— Je commence mon article. J'ai trouvé , pour début , le plus joli calembourg. Ça formera contraste avec le noir du reste de l'action.

Cependant la voix des huissiers annonça bientôt l'ouverture de l'audience, et *Messieurs* vinrent prendre place sur leurs sièges.

Nous ne rendrons pas compte des débats : tout s'y passa dans l'ordre accoutumé ; après l'interrogatoire des témoins, l'officier du ministère public fit des frais d'éloquence pour prouver la vérité de faits qu'on ne niait pas, et pour les rendre plus odieux en vouant l'accusé à la haine et au mépris public. Un avocat stagiaire, nommé d'office, car Ernest n'avait pas choisi de défenseur, ne voulut point céder en pathos à M. l'avocat du roi. Il nia ce que l'accusé n'avait pas nié, chercha à écarter des circonstances aggravantes aussi claires que le jour, et termina

en recommandant son client à la miséricorde du jury.

— Accusé, demanda le président, du ton de la plus complète indifférence, n'avez-vous rien à ajouter pour votre défense ?

Ernest se leva.

« Je ne viens point, dit-il, chercher à me justifier sur le fait qu'on m'impute ; le fait, MM. les jurés, je ne le nie pas ; que votre conscience, tranquillisée par ma déclaration, prononce donc en paix, et puissiez-vous avoir une foi assez robuste dans la sagesse des lois humaines pour ne vous reprocher jamais mon sort !... Je remercie le jeune avocat que la cour m'a donné, d'avoir voulu faire pour moi plus que je ne puis consentir à faire moi-

même. Mais , avant d'entendre prononcer ma condamnation , je veux encore élever ma voix au milieu de mes concitoyens , dire ce que je suis , ce que j'ai fait , et , quelle que soit la justice de la condamnation qui me frappe , quelle part la société tout entière a eu à ce qu'on appelle mon crime. Jurés , ne croyez pas que je veuille surprendre votre compassion. Magistrats , ne me rappelez pas que j'outrage vos lois : vous ne pouvez pas attendre que je les bénisse au moment où elles me frappent après m'avoir rendu criminel. Vous avez rempli vos fonctions : laissez-moi exprimer avec franchise toutes mes pensées :

« Je jure ici , à mon dernier instant , car pour un homme comme moi l'infamie c'est la mort ; je jure que toutes mes actions ont été dictées

par le sentiment de justice le plus pur. J'ai été beaucoup calomnié. Je l'ai souffert volontairement parce que c'était pour avoir fait le bien que j'étais en butte à la haine des hommes. Le fonctionnaire accusateur a cru devoir répéter des calomnies....

Le président. — Accusé, vous oubliez le respect que vous devez à M. l'avocat-général.

Ernest. — Je vous ai déjà dit que je voulais parler avec une entière franchise. Que m'importe comment vous l'appeliez ! Je puis devoir du respect à la loi et à ses organes : je ne dois pas de respect à la calomnie par quelque bouche qu'elle soit proférée.

Le président. — Vous nuisez à votre cause.

Ernest. — Je n'ai pas de cause à défendre. Je me suis livré volontairement à mes juges et à mes bourreaux.

Le président. — Pourquoi demandez-vous donc la parole ?

Ernest. — Pour justifier ma vie outragée ! Pour prouver à mes concitoyens que , malgré ce que vous appelez mon crime , je n'ai pas moins de droits à l'estime publique ! Pour prédire la destruction d'une société, dont les lois peuvent traîner dans les bagnes , et livrer à l'infamie un homme vertueux !

Le président. — Si vous sortez de la question , vous n'avez pas la parole.

L'avocat - général. — Répondez sur le fait de vol avec effraction qui

vous est imputé : c'est là tout le procès.

Ernest. — Et pourquoi avez-vous parlé vous même de ma vie antérieure , si elle n'a point de rapport au procès ? Vous en avez fait une charge , et je ne pourrais la défendre ! Allez ! vous vous jugez vous-même , et vous ajoutez des injustices nouvelles aux injustices de vos lois.

Le président. — Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Ernest. — Oui , pour la défense de ma vie que l'on a noircie. On m'a reproché la misère dans laquelle je suis tombé ; elle annonce , a-t-on dit , une mauvaise conduite. — J'avais un petit patrimoine , je l'ai dissipé ; — j'avais des protecteurs honorables ,

je me les suis aliénés ; — j'avais assez de talent pour vivre de mon travail, je ne l'ai pas voulu. — De-là, paresse, — débauche, — âme vile, — conduite odieuse. — Il n'est pas étonnant que j'aie franchi la barrière qui me séparait du crime.

« Tous ces faits n'ont aucun rapport à l'arrêt que vous allez prononcer contre moi ; mais tous ces faits changent en crime ma conduite que j'ose nommer honorable. Je ne répondrai pourtant pas au ministère accusateur sur un point. Je me suis aliéné mes protecteurs ! dit-il , et comment a-t-il pu savoir les causes qui nous ont séparés ? Je ne veux point les dire , parce qu'un sentiment de délicatesse me le défend , mais lui non plus ne peut vous les expliquer. Il les ignore ,

et pourtant il m'en fait un crime !
Est-ce donc là la justice des hommes !

» J'ai dissipé mon patrimoine !
comment ? Vous l'ignorez encore ,
et cependant vous en faites une charge
contre moi. Vous ne dites pas que
nourri dans la sphère la plus élevée
de l'ordre social , j'avais pour tout
bien quinze cents francs de rentes ,
et que je ne pouvais pas vivre avec
un tel revenu. Vous ne dites pas
que j'ai perdu une partie de ce faible
pécule dans des opérations commer-
ciales. Vous l'ignoriez ! direz-vous ,
et pourquoi faites-vous une charge
de ce que vous ignorez ? Si je con-
sentais à vous instruire de l'emploi
de ma petite fortune , si ma délica-
tesse le permettait , peut-être tout
autre qu'un procureur du roi m'ho-

norerait-il de quelque estime à cause de ma ruine même , de cette ruine que vous me reprochez ! Je ne veux pas dire pour cela que j'ai toujours dépensé utilement ce que je possédais. Mais des faiblesses sont-elles des crimes ? S'il en était ainsi , qui de vous ne serait pas réduit à descendre du tribunal pour prendre place au banc des accusés ?

« J'avais des talens , je ne les ai point employés ; j'ai languï dans la misère !.... Je ne remercie pas M. le procureur du roi des talens qu'il m'accorde sans savoir si j'en possède réellement. Ces éloges étaient dans le besoin de l'accusation : si l'on eût eu besoin de me trouver stupide , ma stupidité eût arrondi l'une de ses phrases. Passons.

» J'avais des talens , je n'ai pas voulu les employer ! N'ai-je pas voulu , ou n'ai-je pas pu ? Je desirerais bien que l'on me fit une réponse précise ; mais voilà l'impossible . Eh bien , vous , magistrat , qui avez affirmé sans savoir , je répondrai pour vous .

» J'ai voulu exercer mes talens : mais les exercer honnêtement , entendez-vous ; honnêtement dans toute la force de ce terme ; je ne l'ai pas pu . Plusieurs voies m'ont été ouvertes : j'aurais pu , procureur , traîner devant vous mes sacs de procès . Mais à quel prix me l'offrait-on ? Il aurait fallu m'avilir en faisant une ignoble spéculation dumariage ; il aurait fallu , pour achever de payer ma charge , comme une sangsue autorisée ,

voler aux malheureux plaideurs , ce que vous vouliez bien ne pas dévorer en autres frais. Le métier m'a été expliqué par un adepte ; je l'ai dédaigné.

» Un emploi de magistrature m'a été offert ! Oui , mais ma consience le répudiait. Peut-être aurais-je consenti à être juge ; accusateur jamais. Je ne m'étendrai pas sur ce point , vous ne me comprendriez pas. Plus tard le monde entier me comprendra.

» J'ai voulu exercer *la noble fonction de défenseur de la veuve et de l'orphelin* ; mais je l'ai prise dans son beau côté. Il était impossible d'en vivre. J'ai plaidé au criminel ; vous m'avez suspendu de mes fonctions pour avoir dit la vérité. J'ai plaidé

au civil ; j'ai perdu mes cliens , pour n'avoir pas voulu me faire agent de diffamation.

» J'écrivais , disait-on , avec quelque chaleur. Je n'ai point pu mettre à profit les produits de ma plume , parce que je n'ai jamais voulu joindre le savoir-faire au savoir. J'aurais pu réussir dans le commerce ; un acte de bonne foi a accompli ma ruine. Voilà comment je suis tombé dans la misère ; voilà quelle a été ma conduite déréglée. Si l'organe de l'accusation avait trouvé bon de m'interroger sur tous les faits qu'il m'a imputés , voilà ce que je lui aurais dit. Je le lui aurais prouvé.

» J'avoue entièrement ce que l'on vous a dit de ma misère. L'accusation en a même fait un si éloquent

tableau , que je pensais qu'elle voulait attirer sur moi votre pitié. Je ne reproduirai donc pas des détails superflus. Je n'ai jamais eu l'intention de vous émouvoir. Il est seulement nécessaire de vous dire que j'étais resté trente-six heures sans manger , lors de l'action qu'on me reproche.

» Je vous reproduirai seulement ce qui s'est alors passé dans ma tête.

» J'ai droit de vivre , me suis-je dit , la nature m'en a même imposé le devoir. Ce devoir est le premier de tous , c'est celui que la nature a fait prédominer sur tous les autres.

» Tout le tems que j'ai pu vivre sans violer les lois destinées à protéger mes semblables , je les ai respectées. Maintenant entre le devoir de

respecter ces lois et celui de vivre , ce dernier est le plus sacré aux yeux de la nature. J'ai donc le droit de le remplir à tout prix. Déterminé par ce raisonnement j'ai commis l'action qui m'a conduit devant vous.

» Fallait-il attendre patiemment la faim ? vos lois morales condamnent le suicide. Fallait-il mendier mon pain ? vos lois proscrivent la mendicité. Il fallait choisir entre ce que vous nommez délit et crime , ou commettre un crime aux yeux de la nature , à vos propres yeux.

» Que ne travaillais-tu , me dira brutalement le ministère public ? que ne me donnais-tu du travail , société qui m'a ravi ma part naturelle de la terre , héritage commun des hommes ? vous condamnez la men-

dicité , et il existe des êtres qui ne peuvent pas vivre de leur travail. Vous dépouillez la majorité des hommes de leur part dans les dons de la nature , en leur promettant sûreté et protection ; et leur sûreté est dans les cachots , et ils trouvent pour toute protection la faim et la misère. Il n'est pas de profession libérale qui , par un bizarre contraste avec ce beau nom dont vous la décorez , ne demande des bassesses à qui veut lui devoir son existence. Il n'est pas de profession servile qui ne laisse sans moyens de subsister un quart de ceux qui l'embrassent. Voilà la protection que vous offrez à tous ! et vous condamnez le malheureux par cela seul qu'il est malheureux ! et vous vantez de pareilles lois , un pareil ordre de choses , comme le meil-

leur des états possibles , comme le prototype de la civilisation.

» La nature nous a tous condamnés à trouver notre nourriture à la sueur de notre front ; ne soyez pas plus barbares que la nature , ne placez pas une partie de vos frères entre la faim et l'ignominie. Faites que chacun puisse vivre de son travail , et dressez ensuite vos échafauds pour celui qui ne voudra pas se soumettre à cette juste nécessité , ou plutôt vous n'aurez plus besoin de ce luxe de supplices. Vos supplices ! Ils sont faits pour protéger le fort contre le faible ; pour assurer le superflu à des tyrans rapaces , au détriment du nécessaire de la masse des infortunés. Il n'en sera plus besoin lorsque la loi de Dieu sera exécutée. Je trouve la source de tout bien dans ma conscience , et non

dans les gendarmes , les juges et les bourreaux !

» Jurés qui m'écoutez , citoyens honorables , que les dernières paroles d'un infortuné puissent faire sur vous quelque impression. Condamnez-moi ; la loi le veut , mais reconnaissez que si j'ai manqué à la société , je n'ai pas abdiqué mes devoirs d'homme. Lisez dans le fond de mon cœur , vous y reconnaîtrez intactes les traces de tout bien , de toute vertu , et demandez - vous si elle est juste la loi qui vous place dans la nécessité d'envoyer un homme vertueux au bague , ou de commettre un parjure ».

Après ce discours , le président commença d'un ton grave le résumé des débats. Il termina ainsi :

— MM. les jurés, vous êtes trop éclairés pour que j'aie besoin de repousser les sophismes qu'on a osé faire entendre dans cette enceinte. Vous savez, comme moi, que la loi est faite dans l'intérêt de tous ; que celui qui l'enfreint avait, en acceptant les bénéfices de l'état de citoyen, accepté la peine qui doit le frapper. Les récriminations du délire ne feront sur vous aucune impression ; vous n'en prononcerez pas moins d'après vos consciences.

Au bout de peu de minutes, les jurés déclarèrent l'accusé coupable. La cour le condamna au *maximum* de la peine prononcée contre le crime qu'il avait commis.

Ernest, pâle et abattu, entendit son arrêt avec calme ; ses yeux, dans lesquels brillait une larme qu'il cher-

chait à retenir, se tournèrent vers le ciel. Il se retira sans avoir proféré une seule parole.

Les spectateurs, peu habitués à ces sortes de scènes, étaient attendris. Une partie de l'auditoire éclatait en sanglots ; on osait presque murmurer contre la décision des magistrats. Mais les avocats, et tous les hommes voués par état à l'étude des lois, blâmaient l'audace d'un fou qui venait d'aggraver son crime par un cynisme effronté et d'inconvenantes récriminations.

La foule s'écoula lentement. Dans les corridors du palais, dans les cours, sur la place, les spectateurs parlaient encore de la triste scène dont ils venaient d'être témoins. Là, comme dans la salle d'audience, les uns plaignaient la jeunesse du criminel,

ses talens , ce qu'il avait de qualités estimables ; d'autres condamnaient ses principes , et trouvaient qu'ils aggravèrent son crime. Bientôt d'autres sujets de conversations vinrent remplacer ces entretiens ; et ceux qui avaient assisté à cette lugubre contemplation n'en gardèrent pas même le souvenir : c'était pour eux un spectacle comme tant d'autres , un spectacle ordinaire , oui , mais qui devait être terminé par le bourreau.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Quoique les saillies de l'enjouement s'échappent par fois de ses lèvres, quoique la gaité vienne distraire son cœur au milieu de ces nuits qui ne lui accordent plus un seul instant de sommeil; ces saillies, cette gaité, sont comme le lierre rampant qui couronne de ses guirlandes les créneaux d'une vieille tour: tout est verdure et fraîcheur au dehors; au dedans, tout est ruines et noire poussière.

BYRON.

• • • • •
• • • • •
Tout était en mouvement dans le
sommptueux hôtel du C^{te} de Murville;

de brillans équipages franchissaient , en brûlant le pavé sous leurs roues légères , la porte qu'ouvrait un suisse aux longues moustaches , au baudrier étincelant d'or et des plus éclatantes couleurs. Des laquais , couverts de riches livrées , parcouraient les appartemens avec l'air de l'empressement et de l'activité ; on entendait partout les accens de la gaité.

Le salon s'était rempli de ce qu'il y a de plus élégant dans la haute société parisienne. Le magistrat au maintien grave , l'officier au regard assuré , le petit-maître aux manières faciles , s'y pressaient en foule au milieu d'un essaim de femmes aimables , dont les riches parures relevaient encore la beauté. M. de Murville , et son gendre Termonde , recevaient les hommages de cette brillante as-

semblée comme des hommes que leur modestie force à repousser des honneurs qu'ils savent bien leur être dus. Ils saluaient tous leurs hôtes avec politesse ; accordaient à l'un un sourire de protection , à l'autre une gracieuse inclination de tête , à tous quelques paroles affables , et chacun s'en retournait content.

M. de Murville venait enfin de recevoir le prix de ses longs travaux. Depuis huit jours seulement il avait été appelé au ministère ; et déjà tous les organes de l'opinion chantaient à l'envi ses louanges. Il cherchait à réparer les fautes de ses prédécesseurs ; il s'occupait à assurer le salut de la patrie. Plusieurs projets philanthropiques avaient déjà été soumis par lui à une auguste approbation : ses veilles étaient consacrées

à en mûrir de plus importants. Tel était l'effet de sa popularité, que nos tribuns les plus fiers se pressaient dans ses antichambres pour attendre le moment de lui adresser leurs sincères félicitations.

Termonde, dans un poste moins élevé, avait aussi reçu des marques d'une auguste estime. — Il avait aussi par de premiers actes commencé à fixer l'attention publique, et à recueillir de nombreux applaudissemens. Comme avocat-général, il avait déjà porté plusieurs fois la parole avec une modération et un ton de bonté qui avait fait oublier ce qu'il y a de rigoureux dans ces terribles fonctions. Il avait, dans plusieurs écrits, demandé une réforme judiciaire que l'excessive sévérité de plusieurs de nos lois lui faisaient trouver

nécessaire. Enfin, Termonde avait partagé, avec son beau-père, la plus honorable popularité.

La comtesse de Murville, jouissant des nobles succès de son gendre et de son époux, faisait, avec cette politesse simple et cette élégante aisance qui sont l'apanage des femmes bien élevées, les honneurs de sa maison. On remarquait sur-tout dans toute sa personne une gracieuse bienveillance et une aimable gaité. Il ne manquait à cette fête que la présence de la fille de l'homme d'état, de l'épouse du magistrat, honorables objets de tant d'empressement et de tant d'hommages ; mais Eugénie, l'aimable Eugénie, légèrement indisposée depuis quelques mois, était retenue à *****, loin de son père et de son époux.

Vers le milieu de la soirée , le bruit des instrumens harmonieux vint provoquer à la danse une brillante et légère jeunesse. Un bal , où régnaient une gaité décente et un charmant abandon , s'ouvrit sous les yeux des maîtres de la maison , et Termonde lui-même figura dans le principal quadrille : la danse se prolongea jusques fort avant dans la nuit.

Au milieu de la joie animée , qui présidait aux jeux de la société , on ne remarqua pas que madame de Murville s'était depuis quelques instans absentée , lorsqu'un valet de chambre pria le comte et son gendre de passer dans le cabinet où elle s'était retirée , et où elle voulait à l'instant leur parler. Ils s'y rendirent aussitôt. Quel triste spectacle , hélas !

frappa leurs regards , en revoyant celle qu'ils avaient quittée quelques instans plutôt , le sourire sur les lèvres , et parée de tous les signes du bonheur.

Madame de Murville était assise sur un canapé , la tête penchée sur le coussin , avec l'air du plus profond accablement. Sa figure était pâle comme une ombre souffrante ; ses lèvres contractées avaient quelque chose d'horrible et de déchirant ; son œil éteint et brûlant , d'où ne s'échappait pas une larme , portait l'empreinte du délire et du désespoir. Ses membres étaient roides , sans vie , et agités seulement de temps en temps par un mouvement convulsif. Elle gardait un morne silence qu'interrompaient quelques sanglots

qui s'échappaient avec peine de son sein oppressé.

Le comte fut saisi d'un sombre effroi en voyant dans cet état alarmant la compagne de sa longue et pénible carrière. Il l'interrogea en balbutiant sur la cause d'une si effrayante douleur. Termonde, revenu bientôt d'un premier étonnement, sut mettre ses traits en harmonie avec la scène de douleur qui se passait sous ses yeux.

Envain M. de Murville voulut-il interroger la comtesse sur les causes de son désespoir, envain lui adressa-t-il de tendres reproches : elle ne répondait que par des sons rauques et inarticulés, et par un mouvement convulsif de sa main gauche, qui semblait désigner à son attention un

objet effrayant. Termonde s'aperçut le premier qu'elle indiquait, de la main, un papier déployé sur une console, qui était à ses côtés. Le comte s'empressa de le lire, et chaque mot faisait couler de son front une froide sueur, et ses cheveux se dressaient sur sa tête, et ses dents se serreraient avec force en faisant entendre un lugubre bruit.

Le papier fatal était une lettre de la femme de charge de ***** : elle contenait ce qui suit :

« Madame la comtesse ,

« Je m'acquitte d'un douloureux devoir en vous annonçant la perte que vous venez de faire de madame Eugénie de Termonde, décédée ce

matin même entre mes bras , et en vous faisant connaître les derniers momens de cette belle et infortunée enfant.

» Depuis un mois le délire , auquel elle avait été si long-temps en proie , semblait s'être à peu-près calmé. Elle était seulement livrée à la plus sombre mélancolie ; elle repoussait nos secours avec douceur , cherchait à se soustraire à nos soins , et refusait de nous faire connaître la cause des larmes continuelles qu'elle répandait en secret.

» En apprenant l'heureuse promotion de son époux à la plus honorable magistrature , elle parut retomber dans ses accès de délire..... Le malheureux ! s'écria-t-elle , ce n'était pas assez d'être assassin , il

veut encore devenir bourreau !.....
et des cris horribles suivirent cette
étrange exclamation. Notre vieux et
respectable docteur, qui était pré-
sent à cette scène, ne jugea pas les
secours de son art nécessaires. Ses
maux viennent de-là, me dit-il en
mettant sa main sur son cœur ; au-
cun secours humain ne peut les cal-
mer. On aurait pu les prévenir,
mais !..... que je plains ses pa-
rens !..... »

(Ici le papier s'échappa des mains
du comte.....)

» Cependant, malgré sa mélan-
colie, malgré l'extrême maigreur à
laquelle la souffrance et le défaut de
nourriture l'avaient réduite, nous

n'avions aucune crainte pour sa vie. Hier , un journal est tombé entre ses mains ; son seul titre , *Gazette des Tribunaux* , l'a fait tressaillir *Ernest Vermont* ! s'écria-t-elle avec terreur après avoir parcouru la fatale gazette , et elle tomba évanouie. Le docteur fut appelé ; nous passâmes la nuit auprès du lit de la malade Elle venait d'être frappée d'une fièvre cérébrale Au nom du ciel , s'écriait-elle dans son délire , au nom du ciel , mon père , délivrez Ernest Vermont. C'est vous qui l'avez perdu Songez que vous devez la vie à son père.

» Ernest , mon cher Ernest , disait-elle dans d'autres instans , nous nous reverrons dans un meilleur

monde..! Tu me repousses, Ernest...!
 Je suis mariée.... Il est vrai.... Oh !
 comme ils m'ont trompée.... Dieu !
 Termonde... qu'il n'approche pas ...!
 Je veux partager les fers d'Ernest ,
 laissez-moi le suivre.... Vous le dé-
 clarez infâme , mais je l'aime , car je
 sais qu'il vaut mieux que vous !

» Après cette crise affreuse , ma-
 dame de Termonde tomba dans un
 horrible accablement ; la mort sem-
 blait avoir accompli son ouvrage.
 Cependant son cœur battait encore ;
 le docteur , moi , tous les gens de
 la maison nous pleurions !.... La
 malheureuse Eugénie revint un ins-
 tant à la vie , elle était calme ; toute
 apparence de délire avait cessé ; elle
 tourna vers nous un œil éteint , et
 nous dit avec la plus grande rési-

gnation et la plus grande douceur :
— Je vais mourir , je le sens , que Dieu qui me rappelle à lui en soit béni ; je ne pouvais plus trouver sur cette terre une seule minute de repos ! dites à mes parens qu'ils ne doivent point s'attribuer ma mort ; dites-leur que j'emporte au tombeau le souvenir de leurs bontés , et que j'oublie leurs rigueurs..... Quant à M. de Termonde , je suis contente que ma mort le dégage de liens qui ne pouvaient faire son bonheur.

» Deux heures après ces tristes adieux , votre douce et tendre fille n'existait plus..... »

A cette lettre était joint un numéro de la *Gazette des Tribunaux* ,

dans lequel se trouvait l'article suivant :

» Ernest Vermont, condamné aux galères pour vol avec effraction , vient de mourir au bague de Rochefort. Ce malheureux , né de parens honnêtes , avait reçu une belle éducation , et avait été admis dans la société intime de l'un des hommes les plus vertueux et les plus distingués de notre époque ; ses vices l'en firent chasser. Il consuma dans le crime une vie que ses talens auraient pu honorer. Ce qui étonne le plus dans le sort de cet homme , c'est l'audace avec laquelle il se comporta en subissant la peine de ses crimes. Il prétendait justifier sa vie, et disait en être fier. Les condamnés les plus effrontés ne supportaient qu'avec

horreur sa présence. Enfin il mourut victime de son hideux endurcissement , à la suite d'une rixe avec d'autres forçats. »

Le bal ne finit que bien avant dans la matinée. On annonça à la société que madame de Murville , légèrement indisposée , ne pourrait pas reparaitre. Le comte se chargea seul de faire les honneurs de sa maison , et s'en acquitta fort bien. On remarqua quelque pâleur et quelque fatigue dans ses traits , mais elle fut généralement regardée comme la suite des veilles qu'il consacrait au service de la patrie. La société

se sépara enfin , à la suite de cette charmante fête , en bénissant le nom de M. de Murville , et en prodiguant un unanime concert de louanges à ses talens et de ses vertus.

FIN DU SECOND VOLUME.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE ,
rue Saint-André-des-Arcs , n° 42.

(111)

les autres de la suite de ceux
qui ont été publiés par le
de M. de la Roche, en 1789, et
ou même, comme de la suite
à ces autres et de ces autres.

LES DEUX VOLUMES
de la suite de ceux
qui ont été publiés par le
de M. de la Roche, en 1789, et
ou même, comme de la suite
à ces autres et de ces autres.

LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE.

PARIS,

chez M. de la Roche, Palais National, ci-devant, ci-après, au Salon de Peinture, sous le Vestibule, au Salon de Peinture, sous le Vestibule, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

WILLIAMS

WILLIAMS

LES

Veillées

DE

SAINTE-PÉLAGIE,

PAR J.-D. MAGALON.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

CHAUMEROT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL

GALERIE D'ORLÉANS, N° 4.

1830.

Billes

DE

GABRIEL-PÉLAGIE

PAR M. D. M. M. M.

TOUT PROPRE



PARIS

CLOUET, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL

N° 101, 102, 103

1830

VICAIRE.

LE

VICAIRE.

Promettre à Dieu, par serment, qu'on sera, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort, jacobin, jésuite ou capucin, c'est affirmer qu'on pensera toujours en capucin, en jacobin ou en jésuite. Il est plaisant de promettre pour toute la vie ce que nul homme n'est sûr de tenir du soir au matin.

VOLTAIRE.

VICARIE.

Il faut de la patience, de la douceur, de la bonté, de la charité, de la pureté de cœur, de la simplicité, de la modestie, de la tempérance, de la sobriété, de la chasteté, de la continence, de la vigilance, de la prière, de la lecture, de la méditation, de la confession, de la communion, de la mortification, de l'aumône, de la charité, de la patience, de la douceur, de la bonté, de la charité, de la pureté de cœur, de la simplicité, de la modestie, de la tempérance, de la sobriété, de la chasteté, de la continence, de la vigilance, de la prière, de la lecture, de la méditation, de la confession, de la communion, de la mortification, de l'aumône, de la charité.

FIN

LE

VICAIRE.

CHAPITRE I.

LE SUPPLICE.

Au milieu d'un cercle, formé par des soldats, se dressait un échafaud élevé, immense.— Je frissonnai. Il m'annonçait la destruction d'une victime humaine.

SHAKESPEARE.

C'ÉTAIT vers la mi-septembre 1817. Des lettres pressantes me rappelaient dans le midi de la France, au sein de ma famille. J'étais heureux

d'échapper aux ennuis tumultueux de la capitale, où m'enchaînaient depuis long-temps de pénibles devoirs. Ma santé, languissante sous l'influence d'un ciel triste et changeant, allait puiser des forces nouvelles aux doux rayons du soleil qui éclaira mon berceau. Je m'éloignai donc sans détourner la tête ; je ne laissais à Paris ni affections, ni regrets ; j'y avais vécu isolé au milieu de la foule, et je voyais, au terme de mon voyage, s'ouvrir devant moi les bras de ma mère.

Après huit jours et huit mortelles nuits, passés dans les voitures publiques, nous arrivâmes enfin à Nîmes, que nous ne fîmes que traverser. Encore quelques postes et nous étions à Bagnols ! La diligence s'arrêta à Lafous, joli petit village

qu'arrose le Gardon , et il nous fut permis de nous y reposer quelques instans. J'entrai dans une auberge pour prendre un léger repas. Autour d'une vaste table quelques voyageurs étaient rassemblés ; une conversation intéressante semblait fixer toute leur attention. Ils parlaient d'un crime horrible, commis depuis peu de temps dans les environs, et d'une condamnation capitale portée par la cour d'assises. Ces sortes d'arrêts ont toujours produit sur moi un effet pénible : comme membre de la société, il me semble que je participe à cette odieuse vengeance exercée en son nom, comme homme, ma nature répugne à voir répandre le sang d'un de mes semblables ; aussi ces odieux récits me jetèrent-ils dans une sombre rêverie. Je ne pris au-

cune part à la conversation , et je me livrai seul à de vagues et douloureuses réflexions. J'examinais machinalement les diverses personnes qui m'entouraient ; et , comme j'ai toujours tenu à la réputation de physionomiste que je me suis acquise , j'essayais de faire des conjectures sur la position sociale et le caractère de mes voisins.

« Le matin de la vie est comme le matin du jour , plein de pureté , d'images et d'harmonie. » La vérité de ces paroles d'un écrivain célèbre (1) n'est-elle pas écrite sur la physionomie si douce , si heureuse de ce jeune homme assis à mon côté ? A peine a-t-il vingt ans. Il est dans cet âge des illusions aimables où le

(1) M. de Chateaubriand.

cœur ne se livre qu'à des inspirations généreuses. Le calme du bonheur siège sur son front, que le feu des passions n'a point encore sillonné. Cependant, en le considérant avec plus d'attention, on entrevoit dans son maintien je ne sais quoi d'affecté, dans l'élégance de sa mise, je ne sais quoi de prétentieux qui est en désaccord avec la candeur de sa figure; ses manières sont gauches, ses paroles grossières, et ce qui tout-à-l'heure me semblait ne trahir que l'inexpérience de la jeunesse, est maintenant à mes yeux un indice certain que, de cette organisation que j'avais cru parfaite, la nature n'a paré que l'extérieur.

A l'autre bout de la table, quels sont ces deux villageois? L'un, couvert d'une blouse bleue, a une phy-

sionomie où l'on ne semble d'abord reconnaître qu'une complète stupidité : cependant il perce sous ses traits grossiers une certaine astuce ; c'est sans doute quelque marchand de bestiaux qui voyage pour son commerce. L'autre paysan , qui porte des culottes et de grandes guêtres de toile nouées sur le genou avec un ruban de laine rouge , une veste attachée par de gros boutons et un chapeau rond recouvert de taffetas gommé , a l'une de ces figures patriarcales qui ne peuvent induire en erreur l'homme le moins exercé dans la science de Lavater. C'est un bon fermier dont l'existence s'est écoulée dans la tranquillité des champs ; avec un tel visage , on ne peut être que bon père de famille , bon époux et bon citoyen ; et l'on

voit, au calme de son front, qu'il n'a jamais approché de la corruption des villes.

L'heure du dîner était écoulee, le fouet des postillons se fit entendre; le conducteur nous invita à nous hâter, et bientôt la pesante machine se remit en marche.

En approchant de Bagnols, nous aperçûmes, sur la route et sur tous les chemins de traverse, une foule de paysans des environs, parés comme aux jours de fête, de femmes et de jeunes filles, vêtues de courts jupons et d'élégans corsets, qui semblaient mettre un empressement extrême à se rendre à la ville.

— C'est probablement aujourd'hui la fête de Bagnols, demanda l'un des voyageurs? Heureux villageois! leurs

plaisirs sont simples et purs comme l'air embaumé de leur pays !

— Jolie fête , ma foi ! une jeune fille et le bourreau.....

— Cette pauvre jeunesse ! dans une heure d'ici on lui aura fait passer le goût du pain.

Je soupirai. Plusieurs femmes , qui se trouvaient dans la diligence , poussèrent un cri de surprise et d'effroi , en apprenant que c'était à l'exécution d'une infanticide que Bagnols devait cette extraordinaire affluence. Elles témoignèrent une grande crainte de passer devant l'échafaud , et cependant elles mettaient involontairement , de minute en minute , la tête à la portière , pour s'assurer si elles étaient encore éloignées de cet objet affreux , que je ne sais quel sentiment

indéfinissable leur faisait craindre et désirer de voir.

En entrant dans la ville, la diligence fut contrainte de marcher au pas tant était grande la foule qui encombra la rue principale. Nous nous arrêtâmes non loin de la place du marché ; mais , lorsque l'on eut changé de chevaux , force fut au conducteur de retarder l'instant du départ , car tous les voyageurs et les dames même , que l'annonce d'une exécution avait frappées de terreur , poussés par une curiosité irrésistible , avaient suivi les groupes nombreux de paysans qui se hâtaient de courir vers le théâtre du supplice. Moi-même , après quelque hésitation , quoique mes cheveux se dressassent sur ma tête , je suivis le torrent et j'arrivai , moitié volontairement ,

moitié malgré moi, presque au pied de l'échafaud. Un groupe de pénitens l'entouraient, et, les mains croisées sur la poitrine, faisaient retentir les airs du chant lugubre du *miserere* et des sept psaumes de la pénitence, auquel se joignait le glas de la mort, répété par les cloches de l'église voisine. C'est ainsi que, dans le midi de la France, de pieuses sociétés entourent les malheureux condamnés d'une sorte de compassion chrétienne, touchante coutume des âges écoulés. Cependant ces chants tristes et monotones, ces costumes bizarrement sombres, ces cierges allumés, ces symboles de mort et de douleur, semblent ajouter quelque chose de plus effrayant à l'effrayante idée du supplice, quelque chose de plus hi-

deux au hideux appareil qui l'entoure.

Je jetai un regard de terreur sur l'échafaud , les exécuteurs de la loi de meurtre y étaient déjà : je poussai un cri de surprise , et mon sang remonta en bouillonnant vers mon visage. J'avais reconnu dans cet être horrible que l'imagination ne peut se représenter sans dégoût et sans effroi , dans cet être dont le souvenir apparaît comme un fantôme bizarre, comme une création fantastique , dont on révoque en doute la réalité , dans le bourreau enfin , le jeune fashionnable qui avait dîné avec moi à Lafous, et que j'avais eu pour compagnon de voyage. Sa présence me faisait l'effet d'un songe monstrueux , d'une impossibilité qu'une erreur de mes sens me présentait

comme une chose réelle. Cependant c'était bien lui. Il croisait ses jambes avec la gravité ridicule des élégans de nos villes , et se balançait non-chalamment sur la pointe du pied. Il jouait avec une boîte dans laquelle je me rappelais avec horreur avoir plongé mes doigts , et essuyait les traces du tabac sur son blanc jabot , avec une complète indifférence , comme si tous les yeux n'étaient pas fixés sur lui ou comme s'il était l'objet de l'admiration et de l'attention publique. Auprès de lui étaient les deux paysans que j'avais aussi remarqués à la dinée , l'un rassemblait les instrumens nécessaires à la vengeance de la loi ; l'autre , celui dont la figure patriarcale m'avait inspiré une sorte de respect , essayait en se jouant la machine si-

nistre en faisant glisser la hache sanglante dans les rainures de l'instrument fatal.

Je me sentais prêt à succomber sous les sensations qui m'agitaient, lorsque l'apparition d'une longue file de pénitens, marchant processionnellement en continuant le chant des psaumes sacrés, m'annonça la fin de cette tragédie, hélas ! trop réelle. Les petits garçons grimpés sur les toits des maisons voisines s'écrièrent : « la voilà ! » Tous les yeux se fixèrent du même côté, et bientôt un morne silence régna au milieu de cette foule pressée et palpitante.

La victime s'avancait à pas lents, précédée par quelques gendarmes. Je fixai avidement mes yeux sur elle, comme pour étudier les convulsions de l'agonie d'un être plein de jeu-

nesse et de santé, dont les derniers élémens vont se dissoudre. Ce seul regard suffit pour éteindre en moi un mouvement de curiosité féroce. Plus pâle et plus agité que l'infortunée, j'essayai de fuir; la foule me barrait le passage. Je détournai du moins la tête et je tâchai, mais envain, de me soustraire au triste spectacle dont j'avais quelques instans plutôt désiré être témoin. Les conversations des curieux qui m'entouraient me faisaient assister malgré moi à cette épouvantable scène, et la figure de la victime, toujours présente à mes yeux, me rendait ces récits confus aussi horribles, plus horribles peut-être que la réalité.

La condamnée avait à peine dix-huit ans. Elle était belle, et sa beauté touchante, l'ineffable douceur de

ses traits repoussaient toute idée de crime. Ah ! si elle était coupable , si une fatale erreur n'a pas égaré ses juges , il faut que de bien terribles circonstances aient poussé au crime cette enfant , dont toute la personne paraît être une vivante image de pureté et de vertu. Une pâleur mortelle, empreinte sur son visage , semblait en rehausser encore la beauté ; non , cette pâleur n'avait point le caractère du trouble de l'âme et du remords qui marche à sa suite ; elle semblait produite par des souffrances physiques plus fortes que son corps fragile , et par le sentiment de sa situation au milieu de cette foule , avide de se repaître du spectacle de son agonie. Ses yeux abattus laissaient percer un doux éclat qui brillait tel que le soleil à travers un ciel vapoureux.

Ses lèvres répétaient les prières que les pénitens adressaient au Seigneur pour son salut. Une piété sincère, une touchante résignation, voilà ce qu'on lisait sur sa figure angélique. Et, dans un instant, la hache du bourreau allait terminer son existence ! Ah ! si le ciel a des récompenses pour la vertu, sans doute elle va obtenir la palme du martyr ; mais si notre existence d'un jour s'éteint par la dissolution de notre corps, si notre vie n'est qu'un souffle qui se se flétrit après quelques printemps, hommes cruels ! vous aurez ravi à la terre un de ses plus beaux ornemens, vous aurez enlevé au bonheur celle qui était digne de le connaître.

Un prêtre, le crucifix en main, marchait à côté de la jeune fille, pour lui offrir de religieuses consolations.

Sa tâche pieuse semblait être trop forte pour son âme brisée. Sa figure noble et belle portait l'empreinte de cette inanité qui suit le délire , et attestait quelque grand tumulte intérieur , ou quelque catastrophe extraordinaire ; tous ses traits altérés et en désordre avaient je ne sais quelle espèce de sublime , assez pareil à celui des tempêtes ; et leur aspect produisit sur mon imagination une de ces impressions mêlées d'admiration et d'horreur que cause la vue d'un beau paysage où la foudre a porté le ravage et la désolation.

—Pauvre chère enfant ! disait auprès de moi une vieille femme , comme elle a l'air résigné : elle va là comme elle venait à l'église dans les jours de fête !

— O maman , si c'était moi comme

je crierais ! quelle peine ça a dû lui faire de voir couper ses beaux cheveux blonds !

— Laissez-moi donc de la place ! je ne puis pas voir ! Aye , comme je suis foulée , criaient ensemble plusieurs jeunes filles.

Deux petits garçons apportaient au même instant un banc qu'il placèrent près de moi.

— Montez , montez , mesdames , dirent-ils , pour deux sous vous aurez une bonne place.

— Gamins , dit un vieillard , que faites-vous là ? vous seriez beaucoup mieux à l'école.

— Il est singulier celui-là ! Est-ce que nous ne pouvons pas voir comme vous.

— Dis donc , maman , pourquoi

n'est-ce pas notre curé qui conduit la criminelle.

— Le pauvre cher homme ! ça lui aurait fait trop de mal. Et ce bon vicaire, vois-tu comme il pleure ! aussi qui aurait dit qu'une si bonne fille commettrait un pareil coup.

— Pardine , c'est bien étonnant en effet ; elle était trop fière pour frayer avec nous : voilà ce qui lui en est arrivé.

— Ne dites pas cela mère François, elle a toujours été bien bonne et bien polie avec tout le monde.

— Oui , mais elle se croyait plus que les autres , parce qu'elle lisait dans les livres , et parce que son père avait la croix. Que Dieu lui pardonne.

— Ah ! mon Dieu ! la voilà ar-

rivée , elle monte sur l'échafaud :
comme elle est pâle !....

— Et comme elle est belle ! Elle
a encore sa robe de la première
communion qui lui allait si bien !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! le vi-
caire monte avec elle ! comme il
tremble !

— Bon jeune homme ! il l'aimait
comme sa sœur !

— Vois-tu, ils coupent son fichu
pour découvrir son pauvre cou. Ah !
ça fait frémir.....

— Elle fait sa prière , elle baise
le crucifix. O notre bon vicaire ! il
prie avec elle , il s'est aussi mis à
genoux.... Comme il pleure !....

— Ils veulent l'entraîner.... Elle
embrasse le pauvre prêtre.... Ah !
il tombe.... Il s'est évanoui !

— Ce n'est pas bien agréable aussi d'embrasser une condamnée à mort.

— Fi donc, un prêtre, c'est son devoir. Et il le sait bien ; mais c'est le chagrin qui lui fait du mal à ce digne vicaire.

— Ah !.... Et un bruit horrible et un murmure confus m'indiquèrent que tout était terminé. Un poids énorme pesait sur mon cœur. Je relevai la tête et je ne pus éviter la vue odieuse de l'échafaud. Un panier grossier, placé dans l'un des coins, renfermait tout ce qui restait encore de l'infortunée, et les deux aides de l'exécuteur, avec un sang-froid féroce, essayaient la hache fatale avec des linges sanglans.

En m'éloignant avec rapidité, comme si la fuite avait pu effacer de mon âme le souvenir de cette

scène terrible, j'aperçus, non loin de Bagnols, sur la route qui sépare la ville de la maison de campagne où je me rendais, le jeune vicaire qui regagnait à pas lents sa demeure. Son front avait repris un calme apparent, mais ses yeux égarés erraient çà et là autour de lui, comme s'ils avaient craint d'être frappés par quelque tableau sinistre. On pouvait lire sur sa figure les regrets d'une âme sensible..... ou le désespoir qu'inspire le remords à celui qui se livre au crime pour la première fois.

Pendant le temps que je passai dans mon pays, où une si triste scène avait frappé mes yeux à mon retour, j'entendis souvent parler de l'infanticide ; quelques-uns ne prononçaient son nom qu'avec horreur ;

le plus grand nombre n'en parlait qu'avec pitié. Des bruits étranges et sinistres frappèrent mon oreille : on se racontait tout bas un mystère aussi étrange qu'effrayant. Une insatiable curiosité dont je ne pus me défendre me porta à les approfondir ; je ne dirai pas par quels moyens j'y suis parvenu , mais je frémis encore au souvenir de la terreur que me fit éprouver la découverte de forfaits si épouvantables , et de plus épouvantables malheurs.

Dix années se sont écoulées depuis ces événemens , qui ont à peine laissé un souvenir confus dans quelques mémoires. Un hasard singulier dont je parlerai plus tard , en me les rappelant il

y a peu de temps , m'a inspiré l'idée d'en tracer le récit.

Je donne aujourd'hui au public cette déplorable histoire telle que je l'ai recueillie de témoignages certains. Peut-être fera-t-elle sur une partie de mes lecteurs une impression aussi profonde que celle que j'ai éprouvée en l'écoutant. Elle est du moins propre à donner d'utiles leçons à la société , et aux hommes trop confians dans leur vertu. Elle démontre , je pense , ces deux utiles vérités : Que souvent la société s'applique à punir des crimes qu'elle a fait naître , crimes qui disparaîtraient à jamais si l'on cessait d'attacher d'une manière irrévocable une partie de nos semblables à des positions sociales que la nature ré-

prouve ; que les passions se glissent dans le cœur de l'homme presque à son insu , et qu'il s'aperçoit souvent de la route déplorable qu'il a suivie lorsqu'il est trop avancé dans la carrière du crime pour rétrograder. La crainte du danger , la méfiance de soi-même , la fuite au premier symptôme d'une passion qu'on ne peut satisfaire , tels sont pour l'individu les seuls moyens d'éviter les pièges que lui tend la société , alors qu'elle fait un crime pour certains de ses membres de ce que la nature prescrit à tous comme une nécessité.

A peine ai-je besoin de dire , après avoir annoncé une histoire véritable contemporaine , contenant d'affligeans détails , que j'ai eu soin de changer les noms et de dénaturer assez le

lieu de la scène pour qu'on ne puisse point troubler par un mépris public l'infortuné qui expie par le dur châ-timent d'un néternel remords un crime qui fait frémir la nature. Ce chan-gement de noms était pour moi un devoir , la délicatesse du lecteur lui aurait sans doute , sans cet avis , indiqué suffisamment que je l'avais rempli.

CHAPITRE II.

LA CHAUMIÈRE.

Ses cheveux blonds étaient noués négligemment derrière sa tête ; quelques-uns échappés flottaient sur son cou au gré des vents. Elle n'avait qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevait un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçait tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le savait pas : elle n'avait même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines ; elle ne voyait que sa famille et ne songeait qu'à travailler.

FÉNÉLON.

LA vallée au milieu de laquelle s'élève le village de Codolet n'offre

point aux yeux du voyageur ce luxe de beautés libres et sauvages qui parlent si puissamment aux imaginations poétiques ; cependant lorsque le soleil couchant vient colorer d'une teinte rougeâtre et animée les côteaux garnis de ceps de vigne qui la couronnent , et que les blanches habitations du village se dessinent sur les massifs de verdure que la Cèze baigne de ses flots, le chant joyeux du vigneron qui regagne son foyer , le vent sonore qui soupire à travers les mûriers aux feuilles d'or , le bruit monotone et cadencé des moulins rustiques , le cri plaintif de la grive , agitant sur les genièvres ses ailes humides de la rosée du soir , donnent à ce paysage un aspect singulièrement pittoresque , et tout-à-fait en harmonie avec des

pensers d'amour et de mélancolie.

Au sud-est de cette vallée, et à une demi-lieue environ de Codolet, sur une langue de terre qui s'avance entre le Rhône et la Cèze, et forme une espèce de presqu'île à leur confluent, on remarquait encore à la fin de 1827 une petite chaumière isolée qui fut, il y a dix ans, l'asile d'une pauvre, mais honnête famille, que le malheur a détruite. Cette chaumière, comme les chalets des Alpes, contenait, outre un rez-de-chaussée, un étage supérieur auquel on parvenait par un escalier couvert, construit en dehors de l'habitation. Quelques pierres ramassées sur le rivage, le bois de la forêt voisine, avaient suffi pour bâtir l'humble édifice, qu'abritait un modeste toit de chaume. Le rez-de-chaussée était composé d'une

seule pièce qui servait tout-à-la-fois de lieu de réunion pour la famille , de cuisine , de salle à manger et de salon. Une vaste cheminée , noircie par le temps et par la fumée , une huche , une grande armoire de bois de sapin , une grossière horloge à sonnerie , quelques sièges de paille , formaient tout l'ameublement de cette salle , au milieu de laquelle une planche mal taillée , posée sur quatre pieux enfoncés dans la terre , servait de table , employée à bien des usages par les hôtes de la chaumière. Un hangar , construit en appentis sur l'un des côtés , était le gîte de plusieurs animaux domestiques dont le produit était le principal revenu de leur propriétaire. Toute la famille logeait dans l'étage supérieur , que décoraient des meubles aussi

simples que remarquables par leur propreté.

C'était-là que le vieux Chabert s'était retiré après avoir quitté le service. Soldat depuis 1792, ce brave homme était parvenu au grade de lieutenant, et avait obtenu la croix de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille. Mis à la retraite en 1806, après avoir reçu de graves blessures, il était venu s'établir dans son pays natal, où il s'était marié avec une jeune paysanne belle et vertueuse. La chaumière de son père, sa modeste pension de retraite, un champ de peu d'étendue qu'il cultivait lui-même, suffisaient à ses besoins. Le bonheur de son ménage s'augmenta bientôt par la naissance d'une fille, qui devint l'unique objet de ses espérances et de ses soins.

Chabert, né au village d'un pauvre cultivateur, n'avait reçu dans son enfance aucune instruction ; mais, comme tant d'autres soldats de la révolution, il avait su faire tout seul son éducation, qui s'était d'ailleurs perfectionnée dans les camps. Tant de faits s'étaient passés sous ses yeux, que son esprit observateur avait pu en tirer des inductions étendues, il avait vécu avec tant d'hommes, il avait connu tant de caractères différens ; tant d'ambitions s'étaient agitées autour de lui, qu'il avait pu apprendre à bien connaître le cœur humain. Aussi était-il devenu une espèce de philosophe pratique, sans ostentation et sans orgueil. Il vivait dans la plus complète solitude, et ne s'occupait, après les travaux des champs, que de l'éducation de sa

filles, et de quelques lectures sérieuses dont il avait depuis long-temps contracté le goût.

Chabert, ancien officier décoré, aurait pu se faire recevoir dans toutes les sociétés des environs ; mais sa pauvreté l'y aurait fait traiter comme un inférieur, et sa fierté répugnait à un pareil accueil ; d'un autre côté, il fréquentait peu les paysans, quoiqu'il fût loin de regarder avec un ridicule dédain la classe laborieuse au milieu de laquelle il était né, il avait acquis trop de connaissances, et s'était formé un esprit trop méditatif, pour trouver un grand charme à leur réunion. Aimé, estimé de tous les habitans de Codolet, il leur rendait de très-rare visites, et en recevait peu lui-même ; parce que, entre personnes de mœurs différentes, des

rapports fréquens sont une charge réciproque dont on se dispense ordinairement autant qu'on le peut. Le vieux curé du village, l'abbé Fulgens, était la seule personne avec laquelle il eût établi une sorte d'intimité. Le vénérable ecclésiastique avait des mœurs aussi simples, aussi antiques que celles du vieux soldat, et c'était avec un plaisir bien vrai que le dimanche, après avoir rempli les pieux devoirs de son état, il venait, son bréviaire sous le bras, chez son vieil ami, s'asseoir auprès de la cheminée enfumée, pour causer avec lui de quelque sujet de morale ou d'agriculture, et l'aider dans le soin qu'il prenait de cultiver l'éducation de sa fille; ils ornaient à l'envi l'un de l'autre son esprit de connaissances utiles, et son cœur

d'instructions de vertu sans faste , aussi simples et aussi pures qu'eux-mêmes. Le soir , après que le bon Fulgens avait pris sa part d'un modeste repas , madame Chabert s'emparait de son rouet , et s'asseyait au coin du feu. Antoinette , son père et le curé , se rangeaient autour de la table de chêne. La jeune fille s'occupait de quelque ouvrage de son sexe , tandis que l'un des deux vieillards faisait à haute voix quelque lecture instructive. Souvent la bonne mère , dont l'éducation villageoise avait été fort peu littéraire , s'endormait bientôt ; mais Antoinette , douée d'une précoce intelligence , écoutait avec avidité , et lorsque Chabert et le curé , après avoir fini leur lecture , s'étendaient sur quelque sujet de controverse , l'en-

fant , à laquelle on faisait peu d'attention , les écoutait encore , et recueillait avec soin ce qu'il leur échappait d'utiles ou de curieuses observations.

Le bonheur de l'honnête famille Chabert ne fut pas de longue durée. Antoinette n'avait pas atteint sa treizième année lorsqu'elle perdit son père. L'état de torpeur que produisit sur madame Chabert ce coup funeste, aggrava encore la faiblesse de son caractère , dont une excessive douceur avait toujours formé la base. Peu capable d'ailleurs de veiller par elle-même à l'éducation de sa fille , l'abbé Fulgens fut choisi pour son tuteur. Mais l'âge et les infirmités du bon vieillard ne lui permettant bientôt de faire que de rares visites à la chaumière , Antoinette manqua

dans ses études de cette direction de tous les jours, de tous les instans, si nécessaire au développement des facultés du cœur et de l'esprit.

A seize ans, Antoinette était la plus jolie parmi les jolies filles de Codolet; sa taille délicate lui donnait je ne sais quel air ravissant de langueur et de mollesse. Sa bouche, vermeille comme la fraise, riait d'un ineffable sourire. Ses grands yeux bleus étaient toute l'expression d'une pensée d'amour et de mystère. Lorsque le jour d'une bonne fête elle accompagnait sa mère à l'église, vêtue d'une légère robe blanche, ses beaux cheveux blonds noués avec un simple ruban, elle excitait l'admiration de tout le village. Cependant Antoinette n'avait point de coquetterie; à peine savait-elle qu'elle était jolie; elle

avait vécu toujours si retirée , si solitaire , qu'elle n'avait pu être corrompue par les louanges des jeunes gens ; aussi était-elle d'une pureté sans tache , et d'une innocence bien rare même aux champs. Cependant l'éducation qu'elle avait reçue , en la préservant de la corruption , en lui donnant des principes solides de vertus et le goût du bien , n'avait pas été , nous l'avons déjà dit , sans inconvénient. Livrée entièrement à elle-même depuis la mort de son père , elle avait lu avec avidité tous les livres qui composaient la bibliothèque de la chaumière. C'étaient presque tous des historiens et des poètes ; quelques romans s'y trouvaient aussi. La lecture de ces divers ouvrages avait produit une vive impression sur son esprit exalté ; impression dangereuse ,

quand la raison ne vient pas la rectifier. Elle avait acquis en outre quelques notions de musique qui , en lui donnant la faculté de chanter dans la solitude des romances sentimentales, excitaient au dernier point cette sensibilité nerveuse qui jette l'âme dans un trouble sans motif, dans une rêverie sans objet , et la prépare ainsi à recevoir une atteinte profonde de la première émotion réelle qu'elle est appelée à ressentir.

Dans sa simplicité naïve , notre orpheline reportait sur sa mère et sur son tuteur toute la vivacité qu'elle avait en partage. Mais les soins touchans dont elle les environnait ne suffisaient pas pour nourrir l'ardeur de sa jeune âme. Vivant peu dans le monde positif, elle s'était créé un monde de chimères , une existence

romanesque qui devait peut-être un jour la conduire à sa perte. La religion avait une grande part à ses rêveries. Sa mère était très pieuse ; le vieux Chabert , quoique la vie des camps l'eût détourné dès sa plus tendre jeunesse des pratiques de dévotion , avait toujours , depuis son retour dans le village , accompli régulièrement ses devoirs de chrétien. Enfin son tuteur , son second père , le vénérable abbé Fulgens , lui avait prêché constamment la religion avec un zèle et une éloquence persuasive qui avaient touché vivement son jeune cœur. Cependant sa dévotion , comme tous ses autres sentimens , avait dépassé le but. Souvent , dans les plus bizarres imaginations , elle s'enfermait au fond d'un cloître austère où elle se livrait à la plus rigou-

reuse pénitence. D'autres fois elle accomplissait, pieds nus et une corde autour du corps , quelque lointain pèlerinage. Alors sa vie réelle se ressentait de ces rêveries extatiques ; elle priaït avec une ferveur qui la conduisait à verser des torrens de larmes ; elle refusait la nourriture qui lui était nécessaire ; et jeûnait jusqu'à tomber dans un véritable état de dépérissement.

Quelque fois elle mêlait à sa pieuse exaltation des rêveries plus profanes ; elle se supposait l'héroïne de quelque beau trait historique , ou de quelque roman touchant ; et, quand de ces hauteurs de l'imagination elle retombait dans sa situation naturelle , elle éprouvait un malaise inexprimable qui la rejetait soudainement dans ses accès de ferveur religieuse , car

c'était là encore qu'elle avait trouvé le plus de sentimens en harmonie avec l'état de son âme.

On pense bien qu'avec de telles dispositions d'esprit la jeune fille ne manquait jamais d'assister aux cérémonies du culte , et qu'elle s'y joignait avec toute l'ardeur d'un cœur neuf et sincère. Il était surtout une fête dont le retour ramenait pour elle de puissantes émotions. C'était celle que toutes les paroisses des environs célébraient, à l'époque de la moisson, à la chapelle de Saint-Pierre-ès-Liens.

Cette chapelle s'élève sur une montagne où les antiquaires cherchent encore les restes d'un camp romain. Elle fut fondée , dit-on , au retour des croisades , par un puissant baron qui devait la vie à l'ermite qui la desservit le premier. Depuis lors le Mont-Saint-

Pierre a toujours eu son ermite, et la chapelle son desservant ; on a aussi toujours fait des pèlerinages à Saint-Pierre-ès-Liens, patron des moissonneurs et des vigneron. Aujourd'hui encore on va processionnellement le remercier, au premier août, de la récolte obtenue, et lui demander d'heureuses vendanges.

Ce beau jour était venu ; le ciel était d'une admirable pureté. Antoinette et sa mère, comme les années précédentes, revêtirent leurs habits de fête, et se mirent en marche vers le rustique ermitage. Arrivées au bas du coteau, elles rencontrèrent le vénérable M. Fulgens, qui s'était assis au pied d'un arbre pour reprendre haleine.

— Je suis charmé de vous voir ici, ma bonne mère, et vous aussi, ma

jolie enfant, leur dit le bon vieillard ; car c'est sans doute la dernière fois que nous assisterons ensemble à la fête de Saint-Pierre ; mes forces s'en vont de jour en jour, je deviens tout-à-fait incapable d'accomplir les devoirs de mon ministère. Je demandais depuis longtemps à mes supérieurs le repos que commande mon âge : ils ont voulu me conserver à mes paroissiens, que Dieu les en récompense ! et au lieu de m'envoyer un successeur, ils m'ont donné un jeune vicaire dont la force suppléera à celle que j'ai perdue, dont les vertus feront la consolation et la joie de ma vieillesse.

En parlant ainsi, ils s'étaient mis à gravir tous les trois le Mont-Saint-Pierre. Bientôt des chants lents et graves se firent entendre ; le curé

quitta ses deux compagnes, qui s'agenouillèrent dévotement pour laisser passer les processions de pénitens qui s'avançaient par le même sentier.

Depuis longtemps les confréries de pénitens sont célèbres dans le midi de la France ; aujourd'hui encore elles comptent un grand nombre de membres dans les villes et villages de la Provence et du Languedoc. Ces associations entretiennent la ferveur du fanatisme religieux, encore vivant dans quelques têtes méridionales ; elles ont aussi pour effet de relever aux yeux des individus qui s'y affilient l'idée de leur propre importance, tant à cause des privilèges qu'elles donnent, que par le mystère qui les enveloppe, et qui a toujours eu du charme pour les

imagination exaltées. Ces différentes confréries enterrent les morts , conduisent en chantant les condamnés au supplice et leur rendent les devoirs de la religion ; elles se signalent aussi par diverses œuvres de charité. Voilà ce qu'elles sont aujourd'hui ; autrefois elles formaient des corporations redoutables , dont le fanatisme a souvent fait verser le sang ; et par leur rivalité elles excitaient des troubles que l'autorité civile était impuissante pour calmer , et dont le pouvoir ecclésiastique avait quelquefois beaucoup de peine à se rendre maître.

La procession que madame Chabert et sa fille virent défiler devant elles , était composée des quatres confréries de pénitens noirs , rouges , blancs

et gris ayant leurs bannières en tête. Le nom de chacune de ces sociétés est tiré de la couleur particulière de son costume, dont la forme est d'ailleurs semblable. Ce costume se compose d'une large robe qui enveloppe entièrement le corps, et dont le capuchon pointu couvre à la fois la tête et le visage, laissant seulement, à l'aide de trois trous percés à la face, la liberté aux yeux et à la bouche. Chaque confrère portait un cierge de cire dans sa main droite, un chapelet dans sa main gauche, et la troupe entière chantait sur un ton lugubre les paroles sacrées du *Veni Creator*.

Nos deux pèlerines suivirent en priant la procession jusqu'à la chapelle. A leur arrivée, elles reçurent la bénédiction des mains de l'abbé

Fulgens , et se disposèrent à entendre la messe. C'est alors que pour la première fois elles virent le jeune vicaire qui était venu soulager le vénérable curé dans ses travaux apostoliques.

CHAPITRE III.

LE JEUNE PRÊTRE,

Ah ! s'ils ne s'étaient jamais rencontrés, ou qu'un destin de fer n'eût point rendu leur séparation inévitable, leurs cœurs ne seraient point brisés, et d'horribles malheurs n'auraient point pesé sur eux.

BURNS.

LE suppléant du vénérable abbé Fulgens avait à peine vingt-trois ans. Né de parens pauvres, c'est à l'appétitude et à l'intelligence, que lui

avait reconnues le curé de son village , qu'il avait dû son entrée au séminaire de Forcalquier. Après avoir fait de bonnes études, et achevé, d'une manière brillante, son cours de théologie à la faculté d'Aix, on l'avait ordonné prêtre, et placé immédiatement à Codolet pour faire son noviciat apostolique ; mais la haute réputation de capacité qu'il s'était acquise, lui avait fait obtenir de ses supérieurs la promesse d'un avancement rapide.

L'abbé Vincent était d'une taille moyenne, mais bien prise. Ses traits, sans être réguliers, pouvaient passer pour beaux. De grands yeux noirs, des cheveux bruns, un nez aquilin fortement prononcé, une bouche d'un dessin agréable et gracieux, mais qui révélait par fois le sourire

du sarcasme , un front pensif et passionné , qui portait l'empreinte de cette maturité précoce que donnent l'étude et l'énergie naturelle de l'ame , tel était son extérieur. Lorsque , dans la chaire évangélique , il annonçait à ses paroissiens les vérités du christianisme , ses yeux brillaient d'un feu presque divin ; ses cheveux noirs semblaient se hérissier sur son front ; toute sa personne prenait quelque chose de l'inspiré. Quand il leur prêchait la morale des saintes écritures , son expression habituelle de douceur avait alors quelque chose d'ineffable et de sublime : ses lèvres trouvaient les accens les plus persuasifs ; sa voix tremblait d'une émotion bien sentie , et son attendrissement allait souvent jusqu'aux larmes.

Ce jeune prêtre avait constamment vécu dans la retraite ; élevé , pour ainsi dire , par charité , il n'avait dû qu'à lui-même ses premiers succès , et , dans la sincérité de son ame , il les avait rapporté au Dieu qu'il était appelé à servir. Il ne s'était instruit dans les sciences humaines que pour apprendre à les mépriser , n'ayant en vue que le triomphe de la religion et les intérêts du ciel. Profondément convaincu des hautes vérités de cette religion sainte , ayant bien compris et senti avec ferveur la morale élevée de Jesus-Christ , il vouait un mépris sans bornes aux incrédules , dans lesquels il ne voyait que des sacrilèges et des libertins. Aucune passion terrestre n'avait encore fait battre son cœur , si ce n'est l'orgueil , orgueil

qu'il dissimulait à ses propres yeux , en se persuadant qu'il ne voyait que l'intérêt de la religion dans les succès qui flattaient son amour - propre. Habile dialecticien , théologien savant , il aimait à s'exercer sur des sujets de controverse , et son enthousiasme vrai donnait souvent une couleur d'éloquence chaleureuse à son érudition et à sa logique d'école.

Ce fut la veille de saint Pierre que l'abbé Vincent vint prendre possession de son modeste vicariat. M. Fulgens reconnut promptement dans son jeune suppléant la droiture de cœur , la pureté de sentiment , et l'intelligence élevée qu'il avait toujours cherchées dans ses amis. Le vicaire , de son côté , trouva , dans son sage supérieur , bonté paternelle et charité vraiment chré-

tienne. Ces deux hommes étaient dignes de s'entendre et de s'aimer. Le vieux curé assura son jeune émule de son amitié , et voulut , pour le faire connaître à ses paroissiens , lui laisser le soin de prêcher le lendemain devant toutes les paroisses des environs réunies.

L'abbé Vincent prit pour sujet de son discours : *Le bonheur que procure une foi sincère* , et , pour point de départ , ce texte sacré : *Vous croyez , Thomas , parce que vous avez vu ; heureux , cent fois heureux ceux qui croient sans avoir vu !* Il peignit en traits de feu la foi des premiers chrétiens et l'enthousiasme pieux des martyrs ; il fit ressortir le bonheur de ceux qui croient , et prouva qu'aucun bien terrestre ne peut l'égalér.

C'est là que le pauvre se trouve sur un terrain où réside la véritable égalité , l'égalité absolue. Avec sa foi naïve et sincère , il est plus heureux que le riche en proie aux passions terrestres , et sans ressource contre un avenir menaçant ; que l'orgueilleux philosophe placé entre le doute et le néant ; que le puissant du jour , couvert de crimes , et dont le remords torture la conscience , comme le vautour savoure les angoisses d'une proie vivante. Dans le cours d'un sermon , qui dura près de deux heures , il captiva au plus haut point l'attention de son auditoire rustique. Toute l'assemblée se retira profondément touchée , et le sermon de la saint Pierre resta pour longtemps dans la mémoire de tous les hommes religieux de la contrée.

Et Antoinette ?..... Jamais impression n'avait eu tant de puissance sur son ame. Ravie dans une sainte extase par cette éloquence tour-à-tour simple , véhémence , sublime , le jeune prêtre lui avait apparu comme Moïse descendant du Mont-Sinaï , le front ceint d'une auréole de gloire. Faut-il s'en étonner ?.... elle n'avait entendu jusqu'à ce jour que les discours simples et sans art de son pieux tuteur ; et de telles leçons devaient moins frapper une jeune fille , exaltée par ses lectures et par son éternelle solitude , que la voix enthousiaste d'un jeune homme qui , comme elle , traduisait la religion en langage passionné.

— Bonne mère , dit-elle d'un ton timide , en retournant à la chau-

mière , que pensez - vous de notre nouveau prédicateur ?

— Tu es plus en état que moi de le juger , ma fille ; je t'avouerais pourtant que j'ai trouvé son sermon un peu long , et bien difficile à comprendre.....

— Quelle différence entre ce discours et ceux de notre curé !

— Oui , une grande différence : on comprend toujours notre bon M. Fulgens ; il ne dit que des choses vraies , simples et bonnes à entendre ; ce digne homme ! je suis bien fâchée de le voir vieillir.

— Mais , ma mère , quelle piété sincère dans notre vicaire ; comme il a bien peint le malheur de l'incrédule , son abandon , son désespoir , le signe de réprobation qui pèse sur lui....

— Oh ! oui , c'était à faire trembler !

— Quel tableau touchant que celui du bonheur des martyrs !

— Pauvres gens ! dit madame Chabert , en poussant un profond soupir et en faisant le signe de la croix , on les faisait donc dévorer par de vilaines bêtes ? Tu dois savoir cela , toi.....

— Oui , bonne mère. Oh ! quel talent a notre vicaire ; quel bonheur pour la paroisse de le posséder !

— Puisse-t-elle long-temps conserver le père Fulgens !

— Sans doute , bonne mère , sans doute ; mais le nouveau venu le secondera dans ses travaux , lui épargnera bien des fatigues , et fera un grand bien au pays. Quelle ame en-

durcie il faudrait avoir pour résister à sa voix !....

Et la jeune fille rentra sous son pauvre toit, l'ame remplie des chaleureuses inspirations du jeune prêtre ; sa dévotion mystique en redoubla ; ses rêves fantastiques lui parurent avoir acquis quelque réalité depuis qu'elle avait vu un semblable enthousiasme chez un autre être... et chez lequel encore ? chez un être plus parfait que tous ceux qu'elle avait jusqu'alors rencontrés.

Que nos lecteurs impatiens et surtout nos aimables lectrices, qui sans doute veulent se hâter de devancer la marche de notre récit, n'aillent pas mêler le mot d'amour à l'état de l'ame de l'innocente et pure Antoinette. La jeune solitaire était bien loin de ressentir rien qui y ressem-

blât. Ce sentiment, qui a de si bonne heure une grande part dans l'existence des jeunes demoiselles élevées dans le monde, ou renfermées en essais nombreux dans de brillans pensionnats, où l'on s'instruit par des récits charmans, par de petites confidences demi-innocentes, où l'on s'apprend à désirer l'amour avant de le connaître, où le mystère même dont on enveloppe ce mot charmant, le rend l'objet de la secrète curiosité des jeunes filles, ce sentiment était entièrement inconnu à notre pudique héroïne. Le dévouement filial, une sincère amitié pour M. Fulgens, étaient ses seules affections; la religion avait seule part à son enthousiasme. Elle ignorait pour ainsi dire jusqu'au mot d'amour..... Et quand elle l'eût

connu , sa piété profonde , en lui montrant dans un prêtre un homme sacré , un homme que cette passion profane ne peut atteindre , l'eût mise à l'abri du danger.

Je vois d'ici sourire la jeune lectrice de dix huit ans, aux joues rosées, au grand œil noir et vif, à la brune chevelure..... » On peut , se dit-elle à part soi, éprouver un sentiment d'amour à son insu , sans le vouloir , sans s'en être rendu compte ; ce n'est qu'ainsi que nous nous enrôlons sous la bannière du fils de Cypris ; nous ne succombons jamais volontairement ; et notre auteur est bien singulier de vouloir mettre son Antoinette à l'abri des secrètes sympathies , des émotions imprévues. Elle combattra quand elle connaîtra sa passion naissante , mais elle l'éprouve d'abord

sans la comprendre ; elle la couvre du nom de la religion ; quand elle voudra se prémunir contre-elle , peut être il ne sera plus temps ! »

Pardonnez-moi, jeune fille qui lisez ces lignes , si je contredis vos secrètes pensées , si je les repousse par un sévère langage ; mais ce jargon de roman si propre à faire passer la corruption dans vos ames , cette théorie mensongère et flatteuse de l'amour peut être à votre usage , elle ne s'accordait pas avec le caractère et les vertus de mon humble paysanne. Un être accoutumé des l'enfance à plier devant l'idée du devoir , à tout soumettre , à tout rapporter à cette idée unique , n'a pas besoin de se mentir à lui-même , pour se cacher de secrètes fautes d'intention , des sentimens blâmables. Il adopte et

repousse instinctivement le bien ou le mal, et quand il descend dans son cœur, il s'aperçoit qu'il ne s'y est rien glissé que n'approuvent ses principes et sa raison.

Ne me traitez pas de sauvage et d'austère censeur, jeunes lectrices, pour avoir exprimé une vérité qui ne s'accorde pas avec vos impressions. Ne rougissez pas en repoussant mon livre avec impatience. Hélas ! je vous excuse et je vous plains. Personne plus que moi n'a été accessible au trouble du cœur, à l'empire des passions ; personne plus que moi ne sympathisa avec leurs douces et intéressantes victimes ; ces passions si charmantes et si trompeuses, elles vous séduisent avant même que la nature vous ait fait naître à l'amour. Le monde qui vous entoure vous

les représente comme un danger en vous laissant voir qu'il les recherche comme un bonheur. Les rigides moralistes qui vous ordonnent de les redouter osent, mystérieusement devant vous, en parler avec un sourire. L'amour règne dans vos cœurs, séduits avant qu'ils aient rencontré l'objet de leurs desirs. Vous combattez longtemps l'amant qui vous entraîne ; vous n'avez pas su combattre l'amour.

Antoinette avait donc redoublé de ferveur depuis le sermon de l'abbé Vincent, et ce jeune prêtre, le seul homme qu'elle eût vu réunir à une solide instruction, des pensées enthousiastes, avait fait sur son esprit la plus profonde impression. Cependant quinze jours s'étaient écoulés depuis la fête de saint Pierre, et l'hon-

nète curé de Codolet n'était pas venu visiter la chaumière de la famille Chabert. Deux dimanches s'étaient passés, et à la messe Antoinette et sa mère n'avaient rencontré que le nouveau vicaire. Craignant qu'il ne fut arrivé quelque accident à son tuteur, la jeune fille vêtue d'une légère robe blanche, la tête couverte d'un simple chapeau de paille, se rendit un matin au presbytère, où elle trouva le bon M. Fulgens dans un de ces accès de goutte qui le rendaient souvent incapable de vaquer aux fonctions de son ministère. L'honnête curé, charmé de la visite de sa charmante pupille, la combla d'amitiés, et l'invita à partager son modeste repas.

On se mit à table, et l'abbé Vincent vint s'y asseoir entre la jeune fille et

le curé. Son maintien modeste , ses graves discours , l'enthousiasme de vertu qui règnait dans ses paroles , les soins qu'il prodiguait à M. Fulgens, tout concourait à rehausser encore le jugement qu'Antoinette avait porté de l'éloquent prédicateur. La conversation roula sur les études de l'orpheline, et sur ses progrès dans tout ce qu'elle avait voulu apprendre. Le jeune vicaire lui donna des conseils pleins de sens et de justesse , et lui tint un langage aussi éloigné de la pédanterie du cloître que de la fade élégance des salons. Antoinette , en quittant le soir le presbytère , pensa qu'elle avait acquis un ami de plus , sur les vertus et la sagesse duquel elle pouvait compter. Son âge ne lui paraissait pas devoir mettre d'obstacle à la

confiance qu'elle était disposée à lui accorder ; la robe de prêtre était si respectable à ses yeux qu'elle ne pouvait pas voir un jeune homme ordinaire dans un ecclésiastique.

Vincent de son côté n'avait pu voir sans trouble l'innocente fille du vieux soldat. Nous l'avons dit, ce jeune homme avait été jusqu'alors à l'abri des passions terrestres. Sa jeunesse , passée dans les séminaires , avait été partagée entre l'étude et la prière , et il croyait bien fermement que ces vertueuses occupations pourraient seules remplir sa vie. Cependant une jeune fille si belle , si naïve , si pure , ne pouvait pas manquer de produire quelque impression sur l'âme d'un saint de vingt-trois ans. Plus il avait été étranger

aux passions, plus il ignorait leur langage et leurs charmes trompeurs , et plus elles avaient de force pour se glisser dans son cœur à son insu. Vincent se reposait dans sa sagesse passée , dans la piété de ses solides doctrines ; il méprisait le danger , et se croyait assez fort pour le braver. Le lendemain de son entrevue avec mademoiselle Chabert , il s'aperçut bien qu'une agitation inconnue avait passé dans son esprit ; il ne se sentait propre ni à l'étude , ni à la prière ; une vague inquiétude le dominait ; il abandonnait ses occupations favorites pour errer dans le presbytère sans desirs fixes et sans but. L'image d'Antoinette se présentait à son esprit avec tous ses charmes ; il revenait sans cesse malgré lui sur la conversation qu'il avait eue avec elle ,

il admirait sa piété , ses vertus , et ne pouvait rester indifférent à sa beauté.

Hélas ! le jeune présomptueux ne pensait pas qu'une jeune fille fût pour lui un ennemi à craindre. Forcé de consulter son cœur sur le trouble qui l'agitait, il se répondit avec confiance à la question qu'il s'était d'abord adressée avec terreur : — Non , ce n'est point là ce qu'on appelle de l'amour. La crainte du péché m'a seule donné cette méfiance de moi-même ; cette jeune fille n'a aucune influence sur mes pensées : je puis aimer ses vertus sans danger, et c'est là tout ce que j'ai remarqué en elle ; je suis aujourd'hui ce que j'étais hier.

Orgueil , orgueil malheureux se-

rais-tu la source de toutes nos fautes ?

Peu de temps après la visite dont nous avons parlé, un affreux malheur vint frapper notre orpheline. Madame Chabert tomba dangereusement malade. La pauvre fille lui prodigua les soins les plus touchans ; pendant huit jours cruels et huit plus cruelles nuits , elle ne quitta pas le chevet du lit de sa mère, et ne songea qu'à soulager ses maux. Hélas ! cette pieuse sollicitude fut inutile ; le neuvième jour le médecin déclara que tout espoir était perdu.

Cependant madame Chabert voyait approcher sa dernière heure ; elle adressa à sa fille infortunée de touchans adieux , et, la baisant avec tendresse sur son front jeune et

blanc , la pria de lui procurer les dernières consolations de la religion. Antoinette , tout éplorée , s'arracha de ce lit d'agonie , et courut au presbytère réclamer les secours spirituels de son vénérable tuteur.

CHAPITRE IV.

COMBAT.

L'aigle fière et rapide , aux ailes étendues ,
Sait l'objet de sa flamme élançé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons , le taureau bondissant ,
Cherche en paix sa génisse , et plaît en mugissant.
Au retour du printemps , la tendre philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et , du sein des buissons , le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.

VOLTAIRE.

COMBIEN l'homme , qui s'applaudit
de sa vertu , doit trembler en voyant
les écueils contre lesquels tant

d'autres sont venus se heurter; combien il doit remercier le ciel de ne l'avoir pas soumis à des épreuves trop rudes ! car qui pourrait se flatter de ne devoir qu'à sa propre force d'avoir su résister aux pièges des passions ? Hélas ! les âmes les plus pures, les plus énergiques dans leur vœu constant de vertu, ont souvent trouvé, dans les facultés mêmes qu'elles se félicitaient d'avoir conservées intactes, la source de leur perte. Sans doute, si la loi naturelle se faisait seule sentir au cœur de l'homme, si nous n'avions qu'elle à observer pour être dignes de notre divine essence et de l'approbation de nos frères, il nous suffirait de céder à l'instinct sympathique qui nous pousse à faire le bien à nos semblables ! Mais une loi positive

nous est imposée, souvent conforme, quelquefois contradictoire avec la loi de la nature. Faut-il toujours l'admettre, toujours en faire son guide et son *palladium* ? Le légiste dira oui avec assurance ; le philosophe frémissera sans oser répondre ; car souvent elle nous a prescrit le mal, et cependant, en cherchant à en alléger la chaîne, on court le risque de s'égarer, sinon de se perdre à jamais.

Tel voit la loi de la nature contredire par ses ordres absolus le vœu de la loi humaine et la position où il se trouve placé : il suit la première loi qu'il regarde comme la plus sainte ; mais bientôt sa position sociale réagit sur lui ; trop faible pour se séparer de l'opinion de ses semblables, comme il a été trop faible pour sacrifier la nature

à la société, il marche de fautes en fautes ; les deux lois sont violées ; et il est devenu un monstre celui-là même chez lequel la divinité avait empreint le sceau de la plus haute origine.

Tel autre viole la loi par vertu, et les exemples se sont souvent présentés ! qui, ayant une fois secoué un joug dont il avait senti le poids immense, brisera de nouveau cette servitude pour obéir à des passions désordonnées. Oh ! pourquoi avons-nous un autre régulateur de nos actions que notre seule conscience ! Ou pourquoi notre conscience, notre nature d'homme, ne s'efface-t-elle pas devant les ordres de fer de la loi ?

Tel autre encore se laisse aller au penchant le plus pur, le plus doux ;

il satisfait à la sympathie la plus entraînante , et une passion coupable se trouve cachée à ses yeux par une apparence de devoir : il franchit la limite imperceptible qui les sépare , et pour revenir en arrière , toute sa force est épuisée. O ! hommes , sachons maudire le crime , mais plaignons le criminel ; elle est si glissante la route du bien , et il est si rare qu'un de nos semblables puisse se dire : je ne dois qu'à moi seul d'avoir résisté à l'attrait des passions !

Lorsqu'Antoinette , tremblante de douleur , et les yeux noyés de larmes , vint réclamer les secours spirituels du bon curé , le vieillard était en prise avec un des accès les plus douloureux de sa maladie habituelle. L'abbé Vincent , assis au

près de son lit, lui avait lu, pendant quelques heures, des fragmens des saintes écritures, et le malade s'était endormi pendant cette pieuse lecture. Le jeune vicaire, lui-même, avait laissé nonchalamment tomber sur ses genoux la main qui tenait la bible sacrée, et, livré à de vagues rêveries, il pensait à-la-fois au troupeau de fidèles qu'il était chargé d'instruire, au bien qu'il espérait faire dans ses fonctions augustes, et aux succès qu'il avait déjà obtenus. L'image charmante de la jeune Antoinette se mêlait à ses rêves pieux; mais elle n'offrait à son ame aucune trace de passion mondaine, aucun désir dont il eût à craindre l'impureté. Si un soupir étouffé s'échappait de son sein, en songeant au bonheur qu'éprouverait l'époux de la vierge

charmante ; s'il se figurait pour la première fois les joies d'un mariage fortuné , il se disait aussitôt combien plus haute et plus sublime était la position de l'homme qui sacrifie ses passions à son devoir , combien était plus sainte et plus élevée la joie de consacrer sa vie à la prière , et d'annoncer aux hommes la parole vivante de Dieu.

Tout-à-coup la vieille Gertrude , qui depuis près de trente ans prodiguait ses soins au vénérable M. Fulgens , entr'ouvrit doucement la porte ; et annonça aux deux ecclésiastiques que mademoiselle Chabert , tout en pleurs , venait d'arriver au presbytère.

Souvent le même événement produit des impressions bien différentes suivant l'instant où il arrive. L'abbé

Vincent , en toute autre circonstance , aurait entendu annoncer la visite d'Antoinette sans presque y porter d'attention ; au moment où son ame était tout occupée de la jeune fille , il ne put s'empêcher de tressaillir en apprenant qu'elle était si près de lui , et une vive rougeur couvrit son visage lorsque le curé ordonna de l'introduire.

Antoinette fit connaître à M. Fulgens l'état dans lequel se trouvait madame Chabert , et ses larmes plus encore que son récit peignirent tout le danger de sa pauvre mère. Le curé , dans son zèle pieux , se désespérait de ne pouvoir se rendre à l'humble chaumière de la malade , à laquelle il vouait de bien sincères regrets ; il pria l'abbé Vincent de le remplacer dans cette œuvre de con-

solation. Le jeune prêtre se leva aussitôt, et suivit gravement la vierge éplorée jusqu'à la maison où elle avait laissé sa mère étendue sur le lit de mort.

Après avoir amené le ministre de Dieu auprès de sa mère, Antoinette se retira modestement dans la pièce voisine, où se trouvait une vieille paysanne qui avait servi de garde à madame Chabert. Il y avait un quart-d'heure que l'ecclésiastique prodiguait ses soins à la mourante, lorsqu'un cri involontaire, poussé par ce premier, rappela dans la chambre mortuaire la garde et Antoinette.

— Ma mère, ma mère ! s'écria la pauvre enfant, en se jetant à genoux au chevet du lit de douleur, Madame Chabert, épuisée par l'acte de dévotion qu'elle venait de faire,

semblait avoir quitté la vie. Mais un peu ranimée par les secours qu'on lui porta, elle rouvrit lentement sa paupière appesantie, tourna les yeux du côté de sa fille, essaya de sourire en la regardant, lui serra la main dans sa main déjà glacée, et expira.

La jeune fille poussa un cri effrayant, et tomba sans connaissance au près du corps inanimé de sa mère. Vincent, pendant cette scène de deuil, avait perdu toute sa force morale; immobile au pied du lit de la défunte, les bras croisés sur sa poitrine, sans pouvoir détourner ses yeux de la jeune fille dont la douleur éveillait en lui la plus vive émotion qu'il eût jamais ressentie; il se prit à pleurer comme un enfant.

— Eh ! M. l'abbé, s'écria la garde,

aidez-moi , de grâce , à porter cette pauvre jeunesse dans un autre appartement ; il est impossible de la laisser ici , elle en mourrait !

Vincent , sans répondre une seule parole , prit la jeune fille dans ses bras , et , accompagné de la garde , descendit dans la salle commune de la chaumière , où ils la placèrent sur un matelas. Lorsque Antoinette reprit l'usage de ses sens , elle tourna successivement , sur la garde et sur Vincent , des regards qui semblaient demander dans quels lieux elle se trouvait , et ce qui venait de se passer. Leur morne silence la rendit aussitôt au sentiment de son malheur , et elle fit retentir la chaumière de ses gémissemens. La désolation de cette jeune fille si pure , si candide , si aimante , qu'il venait de presser

expirante sur son sein , fit une impression profonde sur le cœur du vicaire. La pitié était un sentiment qu'il ne s'était pas habitué à combattre ; mais la pitié pour une vierge de seize ans , dont les yeux si doux , voilés d'éloquentes larmes , se levaient sur lui avec une expression si enivrante ; la pitié pour l'être le plus gracieux qu'il eût contemplé , pour l'une des plus belles œuvres de la nature , une semblable pitié sur un cœur de vingt-quatre ans , quoiqu'il battît sous une noire soutane , pouvait-elle être sans danger ?

L'abbé Vincent se retira dans un trouble inexprimable. En vain il voulut se livrer à ses méditations accoutumées , et adresser ses vœux au ciel en faveur de la pauvre créature dont il venait de voir les der-

niers momens ; l'image d'Antoinette dominait toutes ses pensées ; la douce sympathie qui l'entraînait vers elle , servait à insinuer dans son cœur un sentiment plus fort , un sentiment qu'il n'eût pas pu envisager sans terreur. Il ne tremblait pas encore , et déjà il avait senti l'atteinte du trait empoisonné de l'amour. La jeune orpheline lui apparaissait avec ses grâces angéliques ; il la voyait dans ses angoisses , mais avec ce qu'elles avaient de séduisant en même-temps que de cruel ; il se représentait sa solitude , son abandon , mais avec le secret besoin de sécher ses larmes , avec le songe enchanteur du bonheur qu'éprouverait un honnête homme à consacrer ses jours à la consoler. Il se livrait tout entier à ces dangereuses illusions ; il s'y livrait avec

toute confiance , avec toute sécurité. Aurait-il pu craindre l'amour au milieu d'une scène de deuil ? Aurait-il pu le reconnaître sous de si lugubres livrées ?

Le lendemain , lorsque la dépouille mortelle de madame Chabert fut apportée dans le sanctuaire , l'abbé Vincent , chargé de lui rendre les derniers devoirs , remarqua la triste Antoinette , la figure pâle , sillonnée par deux torrens de larmes , à genoux sur le marbre de l'église ; et ce douloureux aspect lui fit totalement oublier l'acte solennel qu'il était appelé à sanctifier ; son cœur l'appelait auprès de la jeune fille , il aurait voulu courir vers elle , et lui offrir ses consolations , quand il devait appeler sur sa mère la clémence d'un Dieu vengeur. Cependant cette

effervescence d'un instant se calma, et le pauvre prêtre frémit pour la première fois en s'apercevant qu'au sein même du temple du Seigneur il avait pu laisser céder, à des pensées mondaines, le sentiment de son auguste ministère, il avait pu s'occuper des douleurs du temps en présence des mystères de l'éternité : il se remit promptement, et le sentiment de sa faute donna à ses paroles plus de gravité, à son zèle plus de ferveur. Il adressa à la veuve d'un brave, au lieu d'une pompeuse oraison funèbre, de touchans derniers adieux ; à ses accens sacrés, des sanglots s'échappèrent de toutes les poitrines, un attendrissement général s'empara de l'auditoire ; on eût cru que tout le village venait aussi de perdre une mère, et des soupirs

étouffés frappèrent les voûtes du lieu saint.

Ce pieux hommage rendu à la mémoire de sa mère, cette affliction générale, l'accent vrai et persuasif du prêtre, répandirent sur les plaies saignantes d'Antoinette un baume précieux. Oh ! combien dans nos douleurs les plus vives il est consolant pour nous de voir les autres hommes les ressentir et les partager ! Combien nous aimons à voir entourer des regrets des autres les personnes qui nous étaient chères, et dont la perte flétrit nos jours ! Combien nous vouons de reconnaissance à ceux qui, au lieu de sèches et arides consolations, de froides maximes de philosophie triviale, s'attendrissent avec nous, et s'affligent de nos peines au lieu de vouloir les ar-

racher de notre cœur ! Antoinette éprouva la force de ces sentimens si naturels aux malheureux ; il lui sembla voir dans tout Codolet une famille , et dans le pieux ministre , qui du haut de la chaire de vérité avait montré de si sincères regrets pour la perte irréparable qui venait de l'accabler , comme un ange consolateur , comme un envoyé de Dieu qui venait adoucir ses blessures , et à qui elle devait une reconnaissance éternelle.

M. Fulgens avait senti vivement le coup qui venait de frapper la fille de son ancien ami. Comme tuteur de l'orpheline , il crut devoir lui offrir un asile au presbytère , jusqu'au moment où il pourrait parvenir à lui trouver une occupation convenable à sa position et à l'éducation qu'elle

avait reçue. Il avait d'abord songé à la faire entrer dans un couvent de Nîmes dont l'une de ses parentes était supérieure , mais , après de plus mûres réflexions , il crut peu convenable d'indiquer à sa pupille un état auquel aucun signe de vocation ne lui avait découvert qu'elle fût propre. Il la recommanda aux diverses personnes riches qu'il connaissait dans les environs , et demanda pour elle une place d'institutrice ou quelque emploi analogue dans lequel elle pût vivre d'une façon honorable : en attendant , il fut convenu qu'Antoinette s'établirait au presbytère.

Tous les jours l'abbé Vincent partageait les repas de son supérieur et de l'aimable orpheline. Souvent il

se trouvait seul avec la jeune fille ; car il suppléait le curé dans les soins que celui-ci donnait à son éducation..... Il put lire dans l'ame de son élève , et bientôt il en connut toute l'angélique pureté ; il admira ces sentimens exaltés qui sympathisaient si bien avec son propre cœur, cette piété sincère qui avait jusqu'alors été pour ainsi dire l'unique occupation d'Antoinette. Il s'enivrait à longs traits des charmes d'une tendresse qui lui avait été jusqu'alors inconnue dans les conversations fréquentes qu'il avait avec la jeune vierge. Pour elle , recevant avec reconnaissance les attentions du vicaire, ses leçons , ses consolations douces , elle continuait à lui porter un respect sans bornes , et si un sentiment plus tendre venait s'y joindre , c'é-

taît une amitié pure comme celle d'une sœur.

Le curé vit sans nul ombrage la liaison qui se formait entre son ami et sa pupille. Loin de l'âge des passions qui avaient pris peu de part sur son existence , il ne voyait , dans cette liaison , qu'une amitié louable et naturelle. Il n'était pas étonné que le vicaire eût jugé l'orpheline comme il la jugeait lui-même ; il trouvait tout simple que la jeune fille porta à l'abbé Vincent une amitié qu'il méritait.

Cependant les yeux de celui-ci se sont ouverts ; il jette un regard épouvanté dans l'abîme sur le bord duquel il s'est avancé : de même que l'imprudent qui a porté ses pas téméraires jusqu'au sommet d'un volcan , laisse avec effroi tomber sa vue

— dans le profond cratère qui va le dévorer. Une pâleur effrayante couvre son front naguère sans nuage. En présence d'Antoinette il n'ose lever ses yeux jadis pleins de calme et d'austérité, de peur qu'on n'y lût la flamme criminelle qui dévore son cœur. Lorsque la jeune fille, avec sa naïveté ordinaire, s'approche de lui pour demander l'explication de quelque passage obscur des livres qu'elle étudie, il tressaille de tous ses membres ; ses artères palpitent, une sueur froide coule sur son visage, et il ne peut répondre qu'en balbutiant.

— L'accès de goutte de M. Fulgens était passé. Vincent résolut de fuir la redoutable beauté qui avait troublé son repos. Il demanda au bon curé la permission d'accomplir le

vœu qu'il avait fait d'une retraite de quelques jours dans le séminaire d'Avignon , espérant bien y rester jusqu'au départ de l'orpheline. Il partit , mais bientôt l'agitation de son esprit fit place à un abattement profond. L'image d'Antoinette lui apparaissait comme un songe bizarre et mensonger ; il n'y aurait point cru si le remords n'eût horriblement pesé sur sa poitrine. Envain faisait-il les efforts les plus grands pour s'arracher aux idées qui le poignaient , envain réunissait-il toutes les facultés de son âme pour les abîmer dans les pensées de la mortification et du repentir ; Antoinette seule , toujours Antoinette restait là devant ses yeux. Une fièvre brûlante circulait dans ses veines , un bandeau de fer étreignait son front. Il se le-

vait , et le repos lui devenait une fatigue intolérable. Il marchait , et ses jambes brisées l'obligeaient à retomber sur le siège qu'il venait de quitter. Il voulait lire , il forçait ses yeux à parcourir la sainte bible, mais c'était sans que les caractères vissent se traduire dans son imagination , et ses mains tournaient machinalement les feuillets sans qu'une autre idée eût remplacé l'idée qui l'obsédait : Antoinette ! Antoinette !

CHAPITRE V.

PREMIÈRE FAUTE.

. Je veux me marier , avoir des enfans , être un bon père de famille J'éleverai une famille pieuse , et cela sera aussi agréable à Dieu que la fumée des buchers Insensé ! n'ai-je pas juré de renoncer au monde ? Dieu lui-même n'a-t-il pas reçu mes vœux , et son enfer n'est-il pas brûlant pour les parjures ? Je suis déjà trop coupable ! Plus de salut pour moi Ma piété , un seul coup-d'œil de cette femme l'a déracinée Je n'ai plus la force de me retenir au bord du gouffre Eh bien ! je m'y veux élancer ! Enfer , ouvre-toi !!!

P. MÉRIMÉE.

Qui n'a pas rencontré , au milieu de nos routes , un jeune paysan cou-

vert d'une blouse bleue , un paquet sur le dos , les jambes enfermées dans de grandes guêtres de cuir , la tête baissée , les yeux fixés sur la terre , marchant à la suite d'un gendarme à cheval , et les deux mains liées à la queue du quadrupède. En voyant ce triste spectacle , les passans soupirent et s'écrient : c'est un pauvre déserteur. Oui , lecteur , c'est un déserteur , c'est-à-dire un bon fils , un tendre amant , un jeune homme laborieux qui promettait de faire le bonheur de sa famille , la consolation de son vieux père , la joie d'une épouse sage. On a voulu en faire un soldat , et , dans quelques jours , vous le verrez à la parade couvert de l'habit des galériens , défiler les fers aux pieds , traînant après lui un infâme boulet , pour l'exemple

des héros dont il n'a pas voulu grossir les rangs. Peut-être ses vertus modestes appèleront-elles sur lui la clémence royale. Alors, un mousquet sur l'épaule, il fera pendant huit ans la charge en douze temps, trainera de ville en ville une existence misérable, et, en retournant dans son pays, sera devenu incapable de continuer sa conduite laborieuse et de gagner honnêtement sa vie. Si l'amour, la piété filiale, ou le mal du pays lui font quitter une fois encore son caporal, un capitaine-rapporteur fera un beau discours sur son parjure, sa lâcheté, indignes d'un français; il rappèlera que la clémence royale lui prescrivait, sous peine d'ingratitude, une inviolable fidélité; et vous le verrez, pour l'exemple, conduire tambour

battant hors de la ville , où vingt balles tirées par ses anciens camarades , peut-être ses amis , finiront son existence. C'est un malheur , dira-t-on , mais l'exemple le rendait nécessaire. Singulier exemple que le meurtre légal d'un honnête homme !

Peut-être il y a quelques mois , cher lecteur , avez-vous passé sur la place du Palais de Justice , vers l'heure de midi. En face de cette belle grille dorée , dont les arts ont voulu faire un chef-d'œuvre , s'élevait un échafaud. Un homme livré à l'infamie y était donné en spectacle à la foule ; son crime était horrible ; personne n'osait le plaindre même en voyant couler ses larmes. Cependant , à la même heure , à l'une des fenêtres du palais , deux individus ,

vêtus de noir, considéraient la victime.

— Voyez, monsieur, disait l'un d'eux, voyez ce que peut produire un lien éternel; voyez où vous conduisez malgré eux les hommes que vous voulez asservir à un état qui demande des vertus que ne donne pas la nature.

—Cela est malheureux, M. l'abbé, répondait l'autre, c'était un magistrat, mais vous ne pouvez pas vous marier.

Et le jeune abbé était le seul qui pleurât sur Contrafatto, car il sentait que la loi l'avait placé peut-être dans la nécessité du crime.

Combien d'exemples d'une semblable justice, ne pourrait-on pas citer : combien de malheurs produits par les fausses positions, par

les vocations forcées ? A peine ose-t-on regarder comme une femme cette créature effrontée que la débauche a séparée de son sexe ; cependant elle était née avec une belle ame ; elle aimait , et l'amour est incompatible avec la débauche ; elle était dans sa famille enchaînée à l'idée du devoir ; un homme de soixante ans est devenu son époux ; elle a souffert tous les maux de son sexe sans pouvoir en goûter les plaisirs. La malheureuse ! après un an de résistance , sa vertu a succombé avec l'amant dont elle avait voulu faire son époux. Le vieillard , dont on l'avait destinée à orner le tombeau , a réclamé la vengeance des loix : il s'est plaint de l'infidélité de la beauté dont il avait flétri le printemps , et la honte publique a

dégradé celle qui pleurait sur sa faute, et le crime, la prostitution et la misère ont été le fruit amer de sa soumission aux volontés paternelles.

O vous qui criez sans cesse, tout est bien ! osez-vous répéter votre axiôme chéri en présence de pareils faits ? Oui, tout est bien sans doute dans l'ordre de la nature, mais combien l'ordre social a perverti son ouvrage : le chef-d'œuvre même du créateur, le cœur de l'homme, n'échappe pas à la corruption flagrante qu'un vent funeste nous a apportée, et les préjugés sociaux, les intérêts égoïstes, l'inégalité, fille de l'injustice, et le malheur qui marche à sa suite, ont changé en fange hideuse cette glace brillante

qui devrait refléter l'image de la divinité.

Au fond du séminaire où il s'était réfugié, le malheureux Vincent, dont l'âme était encore pure de toute tâche, connaissait déjà le remords. — J'aime..... Cet aveu fatal qu'il s'était fait à lui-même était à ses yeux un signe de réprobation. — J'aime..... et j'avais juré de ne pas aimer. Je suis déjà au nombre des parjures. Malheureux ! Pourquoi osais-tu faire un vœu que contredisait la nature !

— Oh ! disait-il souvent dans son désespoir, si je n'avais pas embrassé cet état trop saint pour ma faiblesse, j'aurais pu vivre en honnête homme au sein de la société ; j'aurais été bon citoyen, bon époux, bon père ! Oh ! comme je les aurais aimés les

enfans que m'aurait donné une épouse chérie ! quel soin j'aurais apporté à les orner de toutes les vertus ! Mais ce bonheur m'est interdit ; il faut vivre dans le célibat , loin des autres hommes dont j'envierais le bonheur , et que je ne pourrais que haïr , parce que ce qui ferait leur joie serait pour moi une cause d'éternelles tortures. Je ne puis plus être un homme !..... Je ne puis plus même être un prêtre. De quel front oserais-je recommander à mes semblables des vertus que je n'ai pas su pratiquer ? Comment oserais-je annoncer la loi du Seigneur que j'ai violée ? Comment pourrais-je recevoir les confidences de jeunes débauchés ou de la jeune fille faible dont j'ai partagé les erreurs ? Il faut que je renonce au monde , que je

m'ensevelisse au fond d'un cloître... Non, là encore j'aurais des devoirs que je ne pourrais accomplir; je maudirais la divinité à qui je jurerais de conserver mes jours.

Il se décidait ensuite à abandonner le sacerdoce, et à unir son sort à celui de son amie. S'il faut, disait-il, que je renonce à mon salut éternel, eh bien ! je veux me rassasier du moins des félicités de cette terre. Alors il se faisait un tableau charmant de son existence future. Il se livrait aveuglément à tous les transports de sa passion délirante. Il répétait avec ivresse, avec fureur le nom d'Antoinette. L'amour, l'ardent amour lui paraissait être le seul but de son existence; il voulait lui donner le reste de sa vie.

Au milieu de ces combats, sa

santé déperissait , et devenait chancelante. Sa figure amaigrie , ses yeux caves , ses lèvres contractées , sa démarche embarrassée , offraient l'image des premiers tourmens des passions , de ces premières impressions , quelquefois si charmantes , souvent si cruelles , toujours si vives , qui mettent ordinairement un poids considérable dans la balance de la vie.

Ce ne fut pas sans une extrême agitation que l'abbé Vincent reçut , après six semaines de retraite , une lettre du bon curé qui le prévenait que ses attaques de goutte avaient reparu dans toute leur vigueur , et que le village de Codolet , en l'absence de son curé , attendait avec impatience son jeune vicaire. Cette lettre ne parlait point d'Antoinette ,

et Vincent, en brisant le cachet, n'avait pensé qu'à l'aimable orpheline, et ne l'avait ouverte avec tant d'empressement que dans l'espoir de lire quelques mots sur elle. Un tremblement convulsif s'était emparé de lui; il lui semblait qu'il allait trouver l'arrêt du destin dans le papier qu'il avait sous ses yeux.

Revenu à lui, il fit en silence ses préparatifs de départ. Son cœur battait avec force; il ignorait si mademoiselle Chabert avait quitté le presbytère; il craignait et désirait à-la-fois de ne la plus revoir. Cependant, malgré la terreur qu'il éprouvait en songeant qu'il allait se trouver peut-être en présence du danger qu'il avait fui volontairement, il éprouva plus de joie que de douleur en quittant le séminaire pour reprendre le chemin

de Codolet. La première personne qu'il rencontra, en franchissant le seuil de l'habitation du bon M. Fulgens, fut Antoinette elle-même. La jeune fille poussa d'abord un cri de surprise, et, s'avancant aussi-tôt vers lui, le salua avec la cordialité et le respect qu'elle lui avait toujours témoignés. Vincent, immobile, put à peine répondre à son salut, tant les sentimens qui se pressaient en foule dans son cœur lui laissaient peu la libre disposition de ses facultés.

Un grand changement s'était opéré chez la pauvre orpheline. Vincent l'avait connue au moment du désespoir, il l'avait consolée dans la plus amère affliction. Il la retrouva, non point soulagée entièrement de la perte cruelle qu'elle avait subie, mais ce qu'il y avait de plus envenimé dans sa bles-

sure était cicatrisé ; il ne lui restait plus qu'une douce mélancolie qui laissait voir les facultés étendues de son esprit et la tendre sensibilité de son cœur. Souvent le malheureux prêtre, après avoir passé une partie de la soirée avec le curé et sa pupille, se levait tout-à-coup, et fuyait cacher dans sa chambre solitaire la vivacité des impressions qui le déchiraient ; il se renfermait loin de tous les regards indiscrets, et répandait en silence un déluge de larmes. Quoi ! s'écriait-il, avec une sombre énergie, quoi ! serais-je destiné à un malheur éternel ? Ne pourrai-je jamais goûter un moment de plaisir sur cette terre ? Une heure, un instant dans les bras d'Antoinette, et la mort ! Que je lui entende prononcer ce mot *Je t'aime !....* Que je

couvre ses lèvres charmantes de baisers , et la mort !..... et la damnation éternelle !.... Voilà mon désir , mon unique désir !..... Grand Dieu ! et je pourrais entraîner cette innocente jeune fille dans l'abîme entreouvert sous mes pas !..... Non , jamais..... Mais la loi de mon pays s'oppose-t-elle à ce que je me lie à elle par un lien légitime..... Reconnaît-elle des vœux éternels ?..... Cruelle incertitude !.... Et si la piété d'Antoinette repousse un renégat !... Si je me livre à la honte dans cette vie , au malheur éternel dans l'autre , sans même parvenir à la posséder. Si elle me repousse avec horreur , comme un monstre , comme un parjure.....

Ses jours et ses nuits se passaient au milieu de ces désolantes inquiétudes.

Son ame devenait de jour en jour moins pure..... La passion y avait fait un ravage odieux , incalculable... Il commençait à regarder ses vœux comme un lien impuissant , incompatible avec la loi plus sacrée de la nature : ses pieux confrères ne lui paraissaient plus que des hypocrites endurcis qui se réfugiaient dans la débauche pour échapper à l'amour. Sa criminelle passion ne lui faisait plus horreur. Il regardait les remords , qu'il n'était pas parvenu entièrement à étouffer , comme un excès de vertu , et osait se proclamer , dans sa conscience , meilleur que ses frères depuis qu'il était descendu au-dessous d'eux. Cependant il n'était pas perverti au point de tramer des plans de séduction contre l'infortunée Antoinette , mais

il ne combattait plus son amour qui le dévorait ; il osait fixer sur elle un oeil ardent où le désir se peignait en traits de flamme. Il ne cherchait pas encore à faire naître les occasions de se trouver seul avec l'orpheline , mais il ne songeait plus à les éviter , et , sans employer avec elle le langage de l'amour , il ne savait plus se servir de celui de l'austère piété : des louanges mondaines , des témoignages de tendresse profane , des plaintes mélancoliques sur son abandon , sur les peines de son état , des rêves exaltés mêlés aux extases enthousiastes d'Antoinette , avaient remplacé ses pieuses exhortations et ses méditations religieuses. Ses leçons ne se bornaient plus à de courtes explications des SS. Pères , à des dissertations sur des points de

controverse ; il prenait part à l'étude des poètes qu'avait entreprise son élève ; il lisait à haute voix et avec chaleur des vers passionnés , et , quand une vertueuse réflexion l'arrêtait au milieu de cette profane occupation , un trouble inexplicable , une subite rougeur , et le silence , fermaient brusquement la leçon et l'entretien. Il courait alors s'ensevelir dans sa chambre , et , après s'être accablé de sanglans reproches , il finissait toujours par songer à Antoinette , et par se laisser dominer par ses rêveries d'amour.

La jeune orpheline avait , sans s'en rendre compte , remarqué le changement subit du vicaire ; elle le respectait moins , mais elle l'aimait davantage. Le sophisme est fils des passions qui ne peuvent se

satisfaire sans manquer au devoir ; après l'avoir employé avec sa propre conscience, l'abbé Vincent, presque à son insu , en avait fait usage avec l'objet de son amour. Antoinette avait l'esprit juste , mais elle était femme , et la logique des passions pouvait étouffer dans son esprit la voix de la raison. Elle ne pouvait plus songer au vicaire sans un certain trouble , et cependant il lui devenait de jour en jour plus cher. Elle n'aimait pas encore , mais son cœur était ouvert à l'amour. Elle sentait déjà qu'il lui serait douloureux de se séparer de Vincent , et elle ne pouvait pas se demander, sans un doute pénible , si le jeune homme partageait l'attachement qu'elle lui avait voué.

Les fêtes de Pâques approchaient ,

et M. Fulgens était encore retenu dans sa chambre par sa fatale indisposition. L'abbé Vincent se préparait à solenniser ce jour de fête de la chrétienté ; mais quelle différence terrible s'était opérée en lui depuis que le temps avait , pour la dernière fois , ramené cette mémorable époque. De son côté , Antoinette , dont le cœur n'avait rien perdu de sa pureté première , se disposait avec une foi vive à recevoir dans ce beau jour la nourriture spirituelle des chrétiens. Après avoir , toute la sainte semaine , préludé au saint sacrement de la pénitence par le jeûne et par la prière , elle demanda au jeune abbé d'entendre sa confession. Le malheureux vicaire n'avait pas encore été mis à une semblable épreuve. La belle et aimable péni-

tente s'agenouilla devant lui, et lui découvrit d'abord, avec la plus naïve candeur et le calme de la conscience la plus pure, ces fautes légères qui semblent orner la vie d'un ange d'innocence, au lieu de la souiller. Elle s'arrêta. Le prêtre, cherchant à garder le saint caractère dont il était revêtu, dans la plus auguste et la plus redoutable de ses fonctions, lui adressa quelques questions d'une voix tremblante qu'il cherchait en vain à rendre grave et austère. Antoinette y répondit avec le même ton de confiance et de sincérité.

— Ma fille, lui demanda encore le vicaire, le front couvert d'une vive rougeur, l'œil inquiet, les lèvres tremblantes, ma fille, il est une question que votre âge m'auto-

rise à vous faire ; vous n'avez pas connu l'amour ?

— L'amour ?.... répondit la jeune fille , en rougissant d'une question qu'elle n'avait pas même songé à s'adresser dans les plus mystérieux replis de sa conscience... L'amour!...

— Oui , l'amour , le plus dangereux écueil de la jeunesse ; l'amour , cette passion brûlante qui dévore le malheureux qui en devient la proie ; l'amour , ce sentiment enivrant qui , pour se satisfaire , rend l'homme capable de tous les crimes ; dont les apparences si douces et si séduisantes recèlent la fureur et tous les poisons !.....

— Oh , mon père , je n'ai jamais connu l'amour !.....

— Est-il vrai , jeune fille , qu'à votre âge votre cœur soit libre ?

Est-il vrai que jamais un homme n'ait été pour vous l'objet d'un sentiment de préférence ? N'avez-vous pas rencontré un jeune homme dont le cœur sympathise avec le vôtre , dont la présence vous semble nécessaire , dont l'absence excite vos regrets ? Tous les hommes vous sont-ils également indifférens ? Les voyez-vous tous du même œil que le paysan grossier qui conduit dans nos champs sa rustique charrue ou que l'ouvrier de nos villes , aussi abject que son abject emploi ?.....

— Mon père, dit Antoinette, et sa langue resta quelques temps comme enchaînée à son palais..... Je n'ai pas pu connaître l'amour.... Jamais je n'ai rencontré d'autre homme que M. le curé et vous.....

— Et nous ne sommes pas des

hommes ! s'écria le prêtre avec un accent d'amertume bien prononcé. Il est vrai , jeune fille , un prêtre ne mérite pas l'attachement de votre sexe ; il a renoncé au bonheur , et des paroles de tendresse sortant de ses lèvres ne pourraient qu'attirer la haine et la colère ! Ah ! pourquoi faut-il que nos misérables vœux n'enchaînent pas les facultés de notre ame ! Pourquoi faut-il qu'incapables d'inspirer de la tendresse , la tendresse se glisse malgré nous dans nos cœurs ? Pourquoi faut-il que nous restions hommes après nous être voués aux travaux du sanctuaire !.....

Une larme brillait sous sa paupière brûlante ; ses mains jointes étaient pressées avec force sur sa poitrine suffoquée ; des soupirs con-

fus s'échappaient malgré lui de son sein , et ses lèvres serrées avec violence exprimaient toute l'amertume de ses regrets. Antoinette , muette et interdite , le regardait en silence avec un inexprimable étonnement. Elle était restée à genoux devant le ministre du Seigneur ; mais le calme qui avait présidé au commencement de sa confession s'était enfui de son ame et cessait de paraître dans toute sa personne. Un secret effroi , un pressentiment vague , indéfini , agitait son cœur et troublait ses sens. Elle ne comprenait rien au langage du jeune prêtre ; mais l'instinct de son âge lui révélait qu'elle était le motif unique de son trouble et de ses regrets. Son cœur battait plus vivement dans sa poitrine ; des larmes venaient mouiller sa paupière ; elle

plaignait sincèrement les souffrances de Vincent sans les connaître , mais une voix intime lui disait qu'il y avait dans leur liaison danger pour elle et malheur pour tous deux. Cependant elle rompit la première le silence , car sa position devenait de plus en plus embarrassante : le rouge qui , malgré elle , montait à son visage , lui en révélait toute la gravité. Quelle femme s'est jamais méprise sur les maux qu'elle a causés !

— Mon père , dit-elle enfin d'un ton timide , n'avez-vous aucune autre question à m'adresser ?

Le vicaire , rappelé à sa situation actuelle par cette douce voix , sortit en tressaillant de la rêverie dans laquelle il était plongé. Il fixa ses regards sur la jeune fille , et la contempla quelque temps en silence. Sa

figure avait alors quitté son expression douloureuse ; elle n'accusait plus qu'une admiration profonde et la plus mélancolique extase. Il s'éloigna ensuite de quelques pas , et s'écria , en levant les yeux au ciel :

— Loin de moi cette pensée.....
Je suis prêtre , j'appartiens à Dieu irrévocablement et pour l'éternité !
Loin de moi le crime volontaire , si malgré moi le sacrilège s'est glissé dans mon cœur !.....

Il ajouta ensuite avec calme :

— Ce n'est pas moi , mademoiselle , qui puis vous administrer le sacrement de pénitence. N'attendez pas de moi l'absolution.

Antoinette le regardait encore avec surprise ; elle joignait ses mains douloureusement , et , dans une attitude

suppliante , semblait par son regard lui demander l'explication de cette brusque séparation.

Le vicaire s'avança rapidement vers elle , et , la relevant avec douceur , lui dit d'un ton profondément triste.....

— Antoinette , ne vous accusez pas du refus que je vous fais : ce n'est pas de vous , hélas ! qu'il provient. C'est moi qui suis indigne d'être pour vous l'interprète du ciel... Votre conscience est celle d'un ange ; ne réclamez pas des bénédictions d'un esprit des ténèbres.....

Il prit alors les mains de la jeune fille dans les siennes ; l'orpheline intimidée n'osait ni fuir ni répondre.

— Pourquoi vous cacherais-je mon crime ? s'écria Vincent avec chaleur ; vous allez me maudire ,

me défendre de jamais vous adresser la parole. Je le mérite, je le désire..... Antoinette, Antoinette, vous m'avez rendu malheureux, malheureux à jamais ! Et je ne puis qu'invoquer votre haine, vos malédictions ! O si je vous eusse connue avant d'avoir prononcé ces vœux que j'abhorre, avant d'avoir embrassé un état que je ne puis sanctifier ; j'aurais pourtant pû connaître le bonheur !... m'enivrer à la coupe de la volupté !... Je pourrais vous exprimer les sentimens de mon cœur, et chercher à toucher le vôtre ! Si je ne parvenais à me faire aimer de vous, je pourrais du moins consacrer ma vie à vous servir. Je pourrais mourir en disant hautement que je vous aime. Je vous aime !..... Ce mot est un crime dans ma bouche !...

Un crime !..... Et pouvais-je vous voir sans vous aimer de toutes les puissances de mon ame !

Antoinette frémit à ce langage inattendu , et fit un mouvement pour fuir. Vincent la retient.

— Reste , ô mon amie ! reste un instant auprès de moi. Ce sera le premier et le dernier moment de bonheur de ma vie. Écoute-moi , et accable-moi après de tes mépris , de ta haine , de tes malédictions ; mais écoute - moi. Oui , Antoinette ; je t'aime , oui , ta présence a fait naître dans mon cœur une flamme criminelle !... Laisse-moi te répéter encore une fois ce mot je t'aime..... ce mot que ma bouche ne prononcera plus.

La jeune fille pleurait ; ses genoux tremblans étaient prêts à fléchir ; elle

était défaillante. Le vicaire la soutint en passant l'un de ses bras autour de sa taille; il passait son autre main dans la blonde chevelure de l'orpheline.....

— Que de beautés ! disait-il, que de grâces ! que d'innocence ! Et à moi, à moi seul il est défendu de les voir, de les sentir, de les aimer. O, Antoinette, dis un mot, un seul mot, et j'abdique mes fonctions de prêtre ; je demande à mes supérieurs la faculté de me relever de vœux trop imprudens ; je vais, s'il le faut, à Rome solliciter ma liberté. Je cesserai d'être prêtre pour redevenir homme ; dis-moi seulement que tu ne me hais pas, ô mon amie, mon épouse.....

En achevant ces mots le bouillant vicaire, dans le délire de la passion,

dans l'ivresse d'un amour porté à son comble, avait approché ses lèvres de celles de l'orpheline et y avait imprimé un baiser de feu. Ce mouvement involontaire lui rendit toute sa raison....

— Où fuir ! où cacher ma honte ! s'écria-t-il en cherchant à s'éloigner ; je suis un monstre , un malheureux. Enfer , ouvre-toi.... Et il restait immobile à sa place comme si une puissance invisible l'eût cloué au sol : on aurait cru qu'il avait endossé la chemise de plomb que Dante fait porter à quelques-uns des damnés.

Cette scène de délire remplit d'effroi l'ame de la jeune fille.... Elle avait entendu pour la première fois le mot d'amour.... et dans la bouche d'un ministre des autels..... Être aimée par un prêtre..... Cette pensée

lui parut d'abord horrible..... Mais les derniers mots prononcés par le jeune homme lui revinrent à l'esprit..... Il pouvait rompre ses vœux. Antoinette, malgré elle, s'attache à cette funeste idée. Vincent était jeune, aimable, plein de feu, d'enthousiasme, et la jeune fille n'avait été entourée que de paysans grossiers : depuis longtemps elle avait voué au vicaire une amitié exaltée ; elle fut bientôt obligée de s'avouer à elle-même que cette amitié n'était autre que l'amour : elle finit par se représenter Vincent, dégagé des liens sacerdotaux, réclamant sa main et sa foi. Ces rêves la bercèrent pendant plusieurs jours ; ils finirent par être l'unique espoir, l'unique désir de sa vie. Malheureuse ! elle partageait la passion qu'avait osé lui dé-

clarer un homme qu'une main de fer avait retranché de la société , un homme qui ne pouvait aimer sans flétrir , qu'on ne pouvait aimer sans déshonneur.

Je ne dirai pas comment les jeunes amans se rencontrèrent , comment Vincent apprit que ses coupables vœux étaient exaucés , que l'orpheline partageait sa passion odieuse. Ils s'aimaient..... Mais furent-ils heureux ? Éprouvèrent-ils , dans toute sa pureté , ce bonheur frais et neuf de la jeunesse et de l'amour , auquel le mystère qui l'entoure prête un charme si voluptueux ? — Non , le vrai bonheur ne se trouve jamais dans l'oubli des devoirs.

CHAPITRE VI.

LE REMORDS.

Hélas ! elle eût été si facilement heureuse ! Une simple cabane dans une vallée des Alpes, quelques occupations domestiques auraient suffi pour satisfaire ses désirs bornés, et remplir sa douce vie ; mais moi , l'ennemi de Dieu , je n'ai pas eu de repos que je n'aie brisé son cœur , que je n'aie fait tomber en ruines sa pauvre destinée. Ainsi donc la paix doit lui être ravie pour toujours ; il faut qu'elle soit la victime de l'enfer. Eh bien ! démon ? abrège mon angoisse , fais arriver ce qui doit arriver. Que le sort de cette infortunée s'accomplisse , et précipite-moi du moins avec elle dans l'abîme.

GOETHE.

TROIS mois après la scène funeste que nous venons de décrire dans le

chapitre précédent, M. Fulgens conduisit sa pupille à Nîmes, où il était parvenu à la faire recevoir chez la marquise de Brébant, en qualité de demoiselle de compagnie. La malheureuse fille était triste et rêveuse; mais sa rêverie ne ressemblait en rien à celle qu'elle tenait autrefois de la vivacité de ses impressions; c'était de l'abattement plutôt que de la mélancolie. Elle se laissait conduire dans la nouvelle maison où elle allait entrer sans peine et sans plaisir, comme s'il ne se fût pas agi de son existence, de son avenir. Elle poussa seulement un profond soupir en se séparant du bon curé, et se mit aussitôt à remplir avec exactitude, mais sans démonstrations de zèle, ses nouvelles fonctions.

L'abbé Vincent, de son côté, était

en proie à la plus vive agitation. Il écouta avec une morne stupeur le récit que lui fit le vieux curé de l'accueil gracieux qu'avait reçu l'orpheline chez la marquise. Lorsque, au repas du soir, M. Fulgens dit, avec l'accent de bonté qui lui était propre, en montrant le bout de la table, c'était là que s'asseyait notre innocente enfant ; le vicaire frémit et son front se couvrit d'une vive rougeur. — Innocente, murmura-t-il d'une voix sombre, oui, innocente elle est entrée dans cette maison, mais un homme voué au Seigneur, un prêtre a souillé cet ange d'innocence et de pureté.

Peu de temps après, l'abbé Vincent obtint la permission d'aller faire une nouvelle retraite au séminaire de Forcalquier. Il y passa plusieurs

jours dans le deuil et dans les larmes, et demanda ensuite au supérieur, qui lui avait donné ses soins dans sa jeunesse, de l'entendre en confession.

— Mon père, lui dit-il, en donnant un libre cours à ses pleurs et à ses sanglots, mon père, je suis un grand coupable. J'ai manqué au vœu le plus sacré de mon état. J'ai une liaison d'amour.....

Un silence de quelques instans suivit cette confidence. Le vieux supérieur joignait les mains, et semblait invoquer pour son pénitent le pardon du ciel.

— Mon père, continua Vincent, mon crime vous accable de douleur; hélas! je suis plus coupable que vous ne le pensez; le saint état que j'ai embrassé me fait horreur: je le mau-

dis cent fois par jour ; cent fois par jour , comme l'apòtre saint Pierre , je renie le Seigneur , mon Dieu , sans avoir la force de faire pénitence , et de renoncer à mon péché. Je souille la robe que je porte , et , quoique je connaisse mon indignité , je ne puis la combattre. Il faut malgré moi que j'y succombe.

— Mon fils , cherchez dans la prière la fin de vos tourmens et l'oubli de vos péchés.

— La prière , je n'y trouve plus de charmes , mon ame n'est plus faite pour elle. Quand je veux songer à mon créateur , l'image de la créature se présente seule à mon esprit. Elle est tout pour moi. Je lui ai tout sacrifié , tout , jusques à l'idée du salut....

Eh ! quelle est l'indigne créature

pour laquelle vous avez renoncé au ciel ? Ne pouvez-vous, en songeant à ce qu'elle a de bas et d'odieux, vous séparer de la Cananéenne ?...

— Oh ! plut à Dieu ! qu'une semblable femme m'eût entraîné au péché. Je viendrais m'excuser d'une seule faute qu'un sincère repentir pourrait effacer. Mais celle que j'aime est la candeur et la vertu même. Plus scélérat que vous n'avez osé le croire, j'ai souillé l'innocence d'un ange ; j'ai entraîné avec moi dans l'abîme une créature céleste.....

— Mon fils.....

— Oh ! de grâce ne m'interrompez pas ! Je prévois vos sages conseils, mais je ne suis pas en état de les écouter. Entendez jusqu'au bout le récit de mes crimes, et voyez si

quelque remède peut encore être appliqué à mes plaies saignantes. Hélas ! ce n'est pas le secours de la grâce que je demande ; non , non , j'en suis devenu trop indigne. Je connais mes fautes , et je ne désire pas de les quitter. J'aime , mon père , j'aime , et je ne puis cesser d'aimer qu'en cessant de vivre : et celle que j'aime est perdue pour avoir partagé mon fatal amour. Ne me dites pas que l'état de prêtre est le plus sacré de tous les états , je le sais , et pourtant je ne puis plus supporter l'état de prêtre ; il faut que j'y renonce aux yeux du monde comme j'y ai renoncé dans mon cœur. Dites-moi seulement par quelle pénitence je puis racheter mon apostasie ; comment je puis empêcher que la malediction , qui déjà pèse sur moi ,

retombe sur mes enfans ? Dites-moi quelle voie je dois suivre pour faire casser mes vœux , pour me séparer de l'église à qui j'avais juré d'être à jamais fidèle ? Je ne puis plus être prêtre , ô mon père , je veux me marier.

Le visage du vieillard se rembrunit. Il adressa au vicaire de touchantes exhortations , mais en lui déclarant en même-temps que ses liens étaient indissolubles , et que , même en renonçant à son salut éternel , il ne pouvait pas renoncer au caractère indélébile de prêtre. L'apostasie , ajouta-t-il , n'est pas punie par la loi de ce siècle athée ; mais au moins cette loi , tout imparfaite qu'elle soit , ne la sanctionne pas. L'apostat n'a aucune peine à supporter , mais on ne le reconnaît pas

séparé du caractère que lui ont donné ses vœux. Les hommes ne sanctionnent pas son crime. Les flambeaux de l'hymen ne peuvent pas s'allumer pour lui. Aucun prêtre ne peut bénir son union ; aucun magistrat ne peut la légaliser. Il ne lui reste pour unique ressource que le concubinage que suit le mépris public, et la réprobation universelle.

Il voulait continuer son saint ministère.

— Non, non, dit l'abbé Vincent avec un ton qui annonçait une sorte de démente ; ne cherchez pas à ramener le calme dans mon ame. Ne me donnez pas vos bénédictions ; je ne les mérite ni ne les désire. Vous venez de m'apprendre que j'ai été encore plus coupable que je ne l'avais cru. Rien ne saurait m'arrêter dans

la voie du crime. Aucun conseil ne peut me toucher ; aucune pénitence ne m'est salutaire ; mon cœur est gangrené, rien ne peut le séparer de ses amours et de ses haines. Le langage de la raison et de la vertu ne peut exciter que sa fureur. Renoncez , renoncez , mon père , à me convertir , à me ramener au bercail ; je mourrai misérable , mais je mourrai dans l'impénitence finale et dans le gouffre du péché !

En achevant ces mots il s'éloigna précipitamment , et ne voulut plus revoir le supérieur ni aucun des habitans du séminaire. Il retourna , peu de jours après , à Codolet où il reprit ses occupations ordinaires avec une certaine apparence de calme. — Sacrilège , — séducteur , — apostat , — se disait-il à lui-même , voilà les

noms que je mérite. Chaque fois que je célèbre les saints mystères, je commets un crime de plus. Mais on finit par s'endurcir dans la voie de perdition. Que m'importent quelques péchés de plus ? Je ne puis pas être plus réprouvé que je ne suis.

Cependant, au bout de quelques mois, le malheureux reçut une lettre qui le tira du morne abattement dans lequel il était depuis long-temps plongé. Il la lut et la relut avec tous les signes de la plus vive agitation, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage.

Le lendemain, à minuit, après avoir, depuis le commencement de la soirée, compté les heures avec une impatience cruelle, le vicaire, enveloppé d'un manteau brun, la tête couverte d'un chapeau rond, quitta

le presbytère en regardant derrière lui, avec un air d'inquiétude et de mystère, pour s'assurer que personne n'épiait ses pas. Il sortit aussitôt de Codolet en longeant les rues les plus écartées et les plus désertes ; il gagna bientôt les bords de la Cèze dont il suivit les rivages escarpés jusqu'au confluent du Rhône, et s'acheminant sur la petite presque île formée par la jonction des deux fleuves, s'avança rapidement vers la chaumière, habitée autrefois par la famille Chabert, et qu'il n'avait encore visitée qu'une fois. A sa voix la porte de l'humble habitation s'ouvrit, et il se trouva dans les bras d'Antoinette.

Hélas ! depuis quelques mois qu'ils étaient séparés, la pauvre orpheline était devenue presque méconnaissable ; une pâleur livide régnait sur

son visage , autrefois le siège du calme et de l'innocence , une maigre hideuse avait flétri les formes arrondies du jeune âge. Sa voix , si douce , était faible et tremblante ; l'habitude de la douleur avait creusé ses yeux , et couvert ses paupières d'une rougeur pénible à voir. Elle embrassa le jeune prêtre avec l'ivresse de l'amour , et en même-temps avec l'énergie du désespoir , et , se laissant tomber dans ses bras , donna un libre cours à ses amères larmes.

Vincent , accablé à la fois par la douleur et par les remords , considérait en silence sa victime , et maudissait l'heure fatale où il l'avait connue. Il ne se sentait pas la force de proférer une seule parole , et , après avoir approché ses lèvres des lèvres glacées

d'Antoinette , il était resté immobile , interdit , debout au milieu de la chambre , comme une statue sans vie ou comme un fantôme revêtu pour un moment de la forme humaine. La jeune fille le regardait avec amour ; elle vit le trouble de son ame , et voulut le calmer ; elle essaya de sourire , mais le souris énivrant qui effleura ses lèvres ne fut que passager. Ses yeux ternes , où la plus morne tristesse était gravée , démentait l'expression de bonheur que sa bouche avait voulu revêtir.

Leur entretien fut long et douloureux. Ils étaient encore ensemble lorsque les premiers rayons du jour avertirent le vicaire qu'il était temps de quitter son amie , s'il voulait le faire sans danger.

— Dieu ! disait-il en retournant à

Codolet , si je n'étais pas attaché à cet état , que je ne puis exercer sans crime , ce jour serait donc pour moi témoin du délire du bonheur ! Antoinette , joyeuse et fière , rendrait grâce au ciel d'avoir béni notre amour ; mais des malédictions , la fureur , la rage , l'opprobre , la misère , tel sera le concert de joie qui entourera mon enfant à son berceau ! Je vais devenir père ! et ce titre sacré me fait horreur ! Foudre vengeresse écrase-moi !

Pendant les nuits qui suivirent cette pénible entrevue, le vicaire fit encore le voyage de Codolet à la chaumière déserte. Il allait y chercher le triste plaisir de mêler ses gémissemens à ceux de l'infortunée qu'il avait entraînée dans l'abîme. Chaque matin

il reprenait le chemin du village, l'ame navrée de nouveaux chagrins.

Un soir il se présenta devant Antoinette beaucoup plutôt que de coutume. Son visage était plus calme ; il exprimait même la tranquillité et une sorte de joie.

—Ma chère Antoinette, dit-il, avec la chaleur d'une vive et forte émotion, ma chère Antoinette, mon parti est pris, et nous pouvons encore être heureux. Je ne ferai pas suivre le crime que j'ai commis d'un crime plus grand. J'ai abandonné pour toi le service des autels ; je ne te quitterai pas pour un état que je profane ou pour obtenir une estime que je ne mérite plus. Je renonce à mon état, à ma patrie, à tout pour toi, pour toi seule ; vivre auprès de toi, te con-

sacrer le reste de mes jours , voilà tout mon désir ; je veux être bon époux et bon père , si je n'ai pu être bon prêtre. Fuyons ensemble : fuyons dans quelque pays inconnu où l'on ne puisse pas faire peser sur toi , et sur le fruit de notre amour que nourrit ton sein , la peine de mon crime... Ils voueront mon nom à l'ignominie !.... que m'importe ! Ils ne m'ont pas condamné pour ma faute ; je suis fier et heureux de la réparer autant que je le puis.

La jeune fille ne répondit que par ses pleurs : Vincent la pressa , la conjura de le suivre dans un pays étranger.

— Non , mon ami , lui dit-elle , non , je ne te vouerai pas volontairement au malheur et à l'opprobre.

Non , je ne persévérerai pas dans le crime , après avoir connu ce qu'il a d'amer. Abandonne une pauvre fille aussi coupable , plus coupable que toi ; car les lois qu'elle a violées sont plus sacrées que celles que tu as enfreintes. Je me retirerai dans un couvent ; j'y expierai ma faute par le repentir et par les larmes. Je ne t'entraînerai pas dans l'abîme où je me suis précipitée.

Envain le vicaire renouvela ses instances , envain il fit entendre à Antoinette les plus pressantes prières , elle refusa obstinément de le suivre et de s'exiler avec lui. Elle refusa d'attirer sur lui le mépris des hommes , la perte de son état , la misère et tous les fléaux qu'elle traîne à sa suite. Sa résolution était inébran-

lable. Elle aimait Vincent de toutes les forces de son ame , mais le devoir avait encore sur elle plus d'empire , et si , une fois , hélas , l'ivresse des sens lui avait fait abandonner la voie de la vertu , elle était résolue de racheter cette unique faute par une pénitence éternelle. La seule chose qu'elle exigea de son amant , la seule chose qu'elle voulut accepter de lui , fut la promesse de prendre soin de l'enfant dont elle allait devenir mère , et de l'élever dans la religion et dans la voie du salut.

Le temps s'écoulait , et la malheureuse fille voyait approcher le terme de sa grossesse ; de peur de compromettre l'ami auquel elle avait voué toute son affection , elle refusa les secours des médecins , et ne voulut avoir

que Vincent pour témoin de ses souffrances. Elle mit enfin au monde une fille, qui, enfantée dans la douleur, semblait en naissant, par ses cris, s'associer aux tourmens de ses parens malheureux. Je ne peindrai pas cette nuit fatale, et les angoisses de l'orpheline, et le désespoir de son amant; ce désespoir si poignant pour deux êtres sensibles, à qui leur position faisait un tourment de la paternité, de ce sentiment dont la nature a fait la plus grande des félicités. Antoinette ne présenta pas sa fille à son ami avec orgueil et avec joie. Vincent, au lieu de la couvrir de baisers, la contempla avec l'œil morne de la tristesse. Aucun sentiment doux ne vint se mêler aux souffrances de ces deux victimes du sort; aucun, car la naissance d'un infortuné de

plus , était pour eux un nouveau crime. Ils ne pouvaient l'avouer pour leur enfant sans honte pour toust rois; ils ne pouvaient le confier à des mains mercenaires sans abdiquer le plus doux titre , sans forfaire au premier devoir , sans renoncer au plus doux plaisir de la nature.

Il fallait pourtant prendre un parti. Il fallait cacher le fatal secret. Vincent promit de revenir le lendemain à la même heure , et de conduire leur triste et bien aimé enfant , dans un lieu sûr où sa vie pût couler sans opprobre , et sans livrer à l'infamie les auteurs de son existence infortunée. Il revint en effet , mais l'œil sombre , le front couvert de nuages sinistres , et portant dans tous ses traits l'empreinte de quelqu'effrayante pensée.

— Infortunée créature , disait-il ,

en accourant près de la chaumière isolée , tu vas vivre pour la misère et pour l'ignominie ; tu maudiras les auteurs inconnus de ta misérable existence ; ou , si tu parviens à les connaître , tu rejetteras sur eux la honte dont ils auront entouré ton berceau ! Les lois m'ôtent la faculté d'être époux et père ; les lois..... et je ne puis les braver sans subir le plus cruel de tous les supplices ; le mépris de tous mes semblables : placé dans la classe des monstres , je ne puis chercher à me rapprocher des autres hommes qu'en subissant leurs sarcasmes et leurs mépris..... Si l'on venait à connaître mon fatal secret , je serais à jamais perdu. Le fruit de ma cruauté , de l'abandon de ma femme et de mon enfant serait infructueux. Dégradé aux yeux de

mes confrères , je subirais une infâmante destitution..... j'aurais été en vain infanticide.... infanticide, oui, je le deviens en rejetant d'auprès de moi l'infortunée créature à qui j'ai donné l'existence, et qui réclame mes soins... Et le crime ne me promet pas même un éternel mystère ! Que d'indices révélateurs ne feront pas connaître mon secret , si l'on sait que j'ai déposé un enfant sans nom dans des mains étrangères !.... Serait-ce donc un crime de plus que de ravir à ce corps chétif la lumière à laquelle ses yeux ne se sont pas encore ouverts ? Serait-ce un malheur pour cet être, non encore formé, que d'échapper à une vie de souffrance , une vie qui peut perdre deux infortunés !

Au milieu de cette horrible rêverie, il était entré dans la chaumière.

Quand Antoinette vint se jeter à son cou, et lui montrer l'enfant qu'elle allaitait, il la repoussa sans dureté, mais avec une brusque impatience. L'heure qu'ils avaient à passer ensemble, s'écoula presque tout entière dans un lugubre silence.

— Il est temps de nous séparer, dit enfin Vincent, donne-moi cette enfant.

— Ma fille, hélas! répondit Antoinette, en couvrant la pauvre petite de ses baisers. Au moins tu lui as trouvé un asyle bien sûr.....

— Oui, elle sera pour toujours en sûreté.

— Oh! mon ami, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde. Aie bien soin de cette pauvre enfant. Laisse-

moi l'envelopper de ce schall pour que l'air ne produise pas une impression trop vive sur ses membres délicats ; prends garde de courir trop vite pour ne pas fatiguer ta fille..... Mais, me réponds-tu qu'on aura d'elle tous les soins nécessaires ? N'aura-t-elle pas à souffrir loin de ses parens ?

— Ne crains rien ; la pauvre petite ne souffrira pas autant que nous.

— Dieu ! le ciel est noir ; un orage s'apprête , la foudre gronde dans le lointain , reste un instant encore.

— C'est le temps qui convient pour conduire dans son asyle l'enfant du crime et du malheur.

Et le vicaire s'éloigna à grands pas , enveloppant sa fille dans son manteau dont les longs replis flottaient au gré du vent qui sifflait avec force. La

foudre grondait sur sa tête ; le ciel était sillonné par de longs éclairs, qui, en éclairant l'horison, le découvraient aux yeux de l'infortunée Antoinette , immobile sur le seuil de sa chaumière , saisie d'un sombre pressentiment et d'un involontaire effroi.

CHAPITRE VII.

LA PRISON.

La ville se remplit de clameurs; les récits, d'abord discordans, acquièrent peu-à-peu une sorte d'uniformité: la foi des uns forme la foi des autres; c'est une épidémie de témoignages, et la réunion des échos acquiert la force d'une preuve contre l'infortunée victime de la loi.

JÉRÉMIE BENTHAM.

UN matin du mois de décembre, peu de temps après les événemens que nous venons de décrire, tous

les habitans de Codolet se portèrent en foule sur les bords de la Cèze où la descente des gens de justice de Nîmes attirait. La curiosité était vivement les excitée. On répétait à l'envi le sujet de cette visite effrayante et inattendue, en l'ornant de circonstances plus ou moins bizarres, plus ou moins exagérées. Ce qu'il y avait de certain, dans toutes les rumeurs qui circulaient de bouche en bouche, était déjà assez effrayant pour jeter la consternation sur les habitans d'un paisible village.

Un laboureur, en nettoyant un fossé qui bordait son champ, avait, sous un tas de pierres et de décombres, trouvé le cadavre défiguré d'un enfant nouveau-né, qui paraissait avoir été victime d'un crime affreux. Quelques lambeaux de linge,

à demi pourris , entouraient seuls les restes décharnés du cadavre. La déclaration du laboureur fixa l'attention des magistrats qui se transportèrent aussitôt sur les lieux. Une enquête sévère fut commencée. Elle ne produisit d'abord aucun effet. La conduite d'aucune des filles de Codolet n'avait excité de soupçons ; on ne voyait pas , dans tout le village , de grossesse dissimulée ou d'enfant subitement disparu. Cependant quelques circonstances , peu importantes par elles-mêmes , firent bientôt juger aux magistrats qu'ils étaient sur la trace du coupable. Un pêcheur , qui avait l'habitude de tendre de nuit ses filets sur le bord de la Cèze , avait plusieurs fois remarqué , lorsque tous les habitans du village étaient ensevelis dans le plus profond repos , un

étranger, car il connaissait assez Codolet pour distinguer tous les habitans, un étranger enveloppé d'un vaste manteau qui longeait le rivage, et se dirigeait vers la chaumière isolée, placée au confluent du Rhône. Il avait cru aussi, mais il ne pouvait pas affirmer ce fait, avoir vu briller une lumière à travers les vitres de la chaumière inhabitée.

On apprit bientôt que M^{lle} Chabert, à qui appartenait l'habitation suspecte, avait quitté la marquise de Bréban peu de temps avant le crime, pour se rendre, avait-elle dit, auprès d'une parente dont la santé chancelante réclamait ses soins; et son retour chez la marquise coïncidait parfaitement avec l'époque approximative à laquelle les médecins

avaient fixé la mort de la malheureuse victime.

Cependant tout Codolet témoignait de la vertu de l'orpheline ; la marquise de Brébant joignait son témoignage à ceux des humbles paysans. M. Fulgens protestait avec larmes qu'il répondrait sur sa tête de l'innocence de sa pupille : Vincent lui-même, Vincent, interrogé, affirma qu'il regardait M^{lle} Chabert comme la personne la plus pure qu'il eût rencontrée. Ces dépositions étaient d'un grand poids, mais elles ne neutralisaient pas les terribles indices que la justice avait découverts. Antoinette Chabert fut arrêtée ; on la traita d'abord avec quelques égards ; mais la déclaration unanime des gens de l'art, en constatant que la jeune fille était devenue mère à la fatale

époque , fit regarder par les juges sa culpabilité comme certaine. Elle fut plongée dans un cachot en attendant la prochaine tenue des assises.

Depuis plus d'un mois Antoinette languissait dans les fers , lorsqu'un matin , à une heure inaccoutumée , elle entendit ouvrir les verroux de sa prison : habituée qu'elle était à ne recevoir d'autre visite que celle du porte-clef , chargé de la surveiller , et de lui fournir sa grossière nourriture , elle ne fit pas attention , au premier moment , à la personne qui entrait auprès d'elle. Assise près de la lucarne , qui faisait entrer un peu de jour dans son humble réduit , la tête appuyée dans ses deux mains , et tournant le dos à la porte , elle ne pouvait pas , sans se détourner , voir le nouveau venu. Après quelques

instans de silence, elle entendit pousser, non loin d'elle, un soupir étouffé; elle tourna alors la tête, poussa un cri déchirant, et se trouva dans les bras de son ami.

— O Vincent ! mon cher Vincent ! mon bon ami ! je savais bien qu'il était impossible que tu m'abandonnasses. Vincent, mon cher, mon tendre ami, tu as donc appris le malheur de ton Antoinette, et tu viens la délivrer.....

Ce dernier mot fit frémir le vicaire.....

— Je t'attendais, et je ne craignais rien, car je savais bien que j'étais innocente, et que Vincent viendrait le prouver.... Mais je ne voulais pas leur apprendre que mon enfant était plein de vie, parce qu'il aurait fallu dire en même-temps qu'il était entre

tes mains , et cela aurait fait naître des soupçons.... Je suis trop heureuse d'avoir pu , par quelques jours de prison , être utile à mon ami... .. Oh ! dis , dis-moi , comment , sans te compromettre , je pourrai leur montrer ma pauvre fille..... Les insensés , les barbares , avoir pu croire que je lui avais donné la mort ! comme si j'avais au monde , après Vincent , rien de plus cher que ma fille ; comme s'il était possible qu'un crime semblable me vînt à l'esprit..... Ah ! quand j'aurais été assez cruelle , assez dénaturée pour ôter le jour à ma fille , n'aurais-je pas pensé que c'était aussi l'enfant de mon ami , qu'il l'aimait , et que mon crime lui ferait horreur , m'attirerait sa haine et sa malédiction ?

Vincent , plus pâle que la mort ,

ne se trouvait pas la force de proférer une seule parole ; sa tête était penchée sur sa poitrine , et il fixait sur la jeune fille un œil égaré.

— Tu ne me réponds pas , mon ami , lui dit Antoinette ? Tu ne me dis pas ce qu'est devenue ma fille.....

— Hélas !.....

— Lui serait-il arrivé quelque malheur ! O rassure-moi , mon ami , rassure-moi , ne me laisse pas dans cette mortelle inquiétude.....

— Antoinette , nous sommes bien malheureux !.....

Et , prenant la jeune fille sur son cœur , il laissa échapper les larmes et les sanglots qu'il avait long-temps contenus.

— Nous sommes perdus ; perdus à jamais..... O Dieu ! et c'est moi ,

c'est moi qui t'ai entraînée dans l'abîme....

— Je ne te comprends pas.....

— Notre fille, elle est... morte !....

— Morte ! Ah ! grand Dieu ! morte, me dis-tu ! Elle est morte sans être auprès de sa mère ; sans recevoir mes soins. Oh ! pourquoi l'ai-je abandonnée ? Peut-être n'a-t-on pas bien veillé sur elle ; peut-être ne lui a-t-on pas porté tous les secours nécessaires ; peut-être si j'eusse été près d'elle lui aurais-je conservé la vie.... Tu pleures, Vincent ! O mon ami ! pourquoi t'éloignes-tu de moi, au lieu de venir dans mes bras, au lieu de mêler nos regrets et vos larmes.

Chaque parole de la jeune fille était pour le vicaire un nouveau coup de poignard : un fatal secret l'op-

pressait, et il ne savait comment l'avouer. Avili à ses propres yeux, il n'osait faire connaître tout son avilissement à celle dont le naïf amour croyait à sa vertu, à celle qui lui avait tout sacrifié, à celle qu'il avait plongée dans un affreux cachot. Il détournait la tête, il repoussait ses tendres caresses ; il fuyait surtout son regard, ce regard enchanteur, dans lequel il avait autrefois puisé l'ivresse de l'amour, et dans lequel il croyait voir aujourd'hui son accusateur et son juge.

— Oui, Antoinette, il est mort, l'enfant que ton sein a porté. Il ne viendra pas déposer pour toi, le témoin que tu attendais. Il ne viendra pas, ou s'il venait, ce serait pour conduire à l'échafaud les auteurs de ses jours. Moi seul je puis, je

dois te sauver..... Je ferai mon devoir !.....

— Que dis-tu ? Parle-tu de te compromettre pour l'infortunée Antoinette ? Peut-être de perdre ton état !... Non, non, mon ami ; tu peux obtenir l'acte de mort de cette pauvre enfant ; tu peux, sans paraître, m'envoyer des preuves certaines, une justification complète.....

— Oui, Antoinette, tu seras justifiée.... mais par moi seul.... L'acte de mort de ta fille.... il n'a été dressé que par le juge..... elle est morte assassinée.....

— Grand Dieu ! Et quel est le monstre assez barbare.....

— Moi !!!.....

— Toi, Vincent, toi ; pourquoi ce jeu cruel ? Pourquoi prendre un barbare plaisir à me tourmenter ?

Ah ! dis-moi que j'ai mal entendu ,
ou que tu veux me tromper ; ne te
fais pas un jeu de mes larmes. Parle ,
parle avec franchise ; qu'est devenue
ma fille ?.....

— Je l'ai assassinée !..... N'as-tu
pas entendu ?

La voix du vicaire avait pris un
accent sombre et terrible. Ses yeux
jetaient un feu sinistre, ses traits con-
tractés avaient quelque chose d'ef-
frayant. Antoinette, accablée par le
dernier mot qu'il avait prononcé ,
avait poussé un cri douloureux , et
était tombée presque sans connais-
sance sur la paille de son cachot. A
peine si Vincent s'apercevait de son
état déplorable ; se promenant à
grands pas dans la prison et ges-
ticulant comme un forcené , il ré-

pétait, avec un ton de fureur concentrée.....

— Oui, je l'ai assassiné ce fruit vivant de nos amours et de notre déshonneur!..... Je l'ai assassiné!.... Tu n'as pas voulu me suivre sur une terre lointaine..... Ils ne m'ont pas permis d'être époux et père; je suis devenu un séducteur et un meurtrier..... Accable-moi de tes malédictions..... Déteste celui qui a causé tous tes malheurs.... Repousse loin de toi l'assassin..... Mais qu'une pensée te console..... tu seras vengée!..... L'échafaud se dresse pour moi.... J'y paierai mon crime de mon sang, sans même exciter la pitié! On me montrera du doigt.... on dira, vois-tu ce suborneur, cet assassin, c'est un prêtre; il a juré au Dieu vengeur d'être plus vertueux

que nous ; il a accepté la mission de nous enseigner l'évangile , et il s'est plongé dans la débauche , et ses mains se sont teintes de sang..... J'entendrai ces cris de réprobation générale , et je grincerai des dents sans pouvoir adresser au ciel une prière , car je suis trop coupable.... Je ne puis plus même prier..... Je voudrais rentrer dans le néant... Je voudrais qu'il n'y eût pas de Dieu !

Antoinette était revenue à la vie pendant les exclamations entrecoupées du vicaire ; elle courut l'embrasser avec tendresse , et lui dit en pleurant :

— Calme-toi , mon ami , calme-toi , et surtout ne crains pas de haine et de malédictions de la part de ton amie. Non , tu ne m'as pas séduite ;

nous avons été coupables tous deux, ou plutôt le sort nous a rendus coupables. Hélas ! mon enfant n'existe plus ; ne me dis pas que tu lui as ravi l'existence ; une fureur, qui n'était pas en toi, t'a poussé. Ton crime est involontaire. Je te le pardonne, hélas ! et c'est moi qui dois en gémir davantage. Ne maudis pas ton créateur ; il te pardonnera comme moi. Ton repentir est grand, et Dieu est clément !

— Fille adorable ! et le vicaire lui donnait de tendres baisers.... Hélas ! il faut que nous nous quittions ; je vais t'ouvrir la porte de ce cachot où je descendrai à ta place ; et puissé-je avoir ta fermeté, si je n'ai pas ta vertu ! J'expierai du moins mon crime envers la société, envers toi ;

puisse la clémence divine égaler la
tienne !

— O , mon ami , mon ami , que
parle-tu de sauver une infortunée
aux dépens de tes jours. Hélas ! et
que ferais-je au monde sans toi ?
que deviendrais-je ?.... Traîner une
vie misérable et désenchantée , à
charge à mon prochain et à moi-
même ; déshonorée par ce jugement
public qui a au moins mis au jour
ma faiblesse s'il ne peut me con-
vaincre d'un crime ! Ah ! Vincent ,
Vincent , y as-tu bien songé ! Vis ,
vis pour être utile à tes semblables ,
pour racheter tes fautes par de
bonnes œuvres , pour répandre la
parole de Dieu ! Jamais ton secret
ne sortira de ma bouche , et même
sur l'échafaud je songerai au bonheur
de t'avoir conservé la vie. Ne m'eu-

vie pas ce dernier bonheur , le seul , hélas ! que j'aie connu après celui de t'avoir aimé.

— Antoinette , répondit le vicaire d'un ton sombre mais calme , Antoinette , de grâce , ne me parle pas ainsi : je suis un monstre , un monstre indigne de vivre ; que justice se fasse !

— Et crois-tu , malheureux ! que je pourrai te survivre ? O , mon ami , promets-moi de ne pas accomplir un si fatal dessein.

— Antoinette , cessons une conversation cruelle. Veux-tu me rendre plus coupable que je ne suis ? Veux-tu que je devienne ton meurtrier comme j'ai été déjà le meurtrier de ta fille ? Écoute , la lâcheté est au fond de mon cœur comme tous les autres vices les plus hideux. J'ai tressailli

de joie en écoutant la proposition à l'aide de laquelle tu voulais me soustraire à l'échafaud. J'ai tressailli de joie, et peu s'en est fallu que je n'acceptasse ce cruel sacrifice. Crois-tu, si je n'étais pas un lâche, que j'eusse tant tardé à venir te voir, à t'assurer la liberté! Mais j'ai vaincu cette honteuse faiblesse. Ne m'y fais pas retomber; ne deviens pas un démon tentateur; ne m'entraîne pas plus loin que je ne suis dans la carrière du crime. Je te connais; je sais que, pour me conserver la vie, tu porterais avec joie ta tête sur l'échafaud. Je sais qu'aucune souffrance, qu'aucune torture ne pourrait vaincre ta discrétion. Ne me montre pas cet arche de salut. Que deviendrais-je si je cédaï à une si criminelle tentation! En horreur au ciel et aux

hommes , en horreur à moi-même , je me plongerais encore de crime en crime dans le gouffre des enfers. Tu préparerais à la terre l'existence d'un monstre qui l'effrayerait !..... Oh ! tais-toi , tais-toi ; adieu , adieu ; dans ce moment encore je suis fort de l'horreur que ce nouveau crime m'inspire ; je cours chez les magistrats ; dans un moment peut-être ma lâcheté triompherait.

Il s'était élancé vers la porte , Antoinette le retint. — Je ne suis pas condamnée , lui dit-elle , et je puis ne pas l'être ; car il n'existe contre moi aucune preuve. Je sauverai ta vie sans sacrifier la mienne ; je protesterai de mon innocence , et les juges reconnaîtront l'accent de la vérité : nous pourrons vivre encore l'un pour l'autre. Si au contraire tu

t'accuses toi-même , ton sort est fixé ; l'échafaud attend ta tête , et ton sacrifice ne me sauve pas ; car , je te le jure , et tu sais si j'aurai la fermeté d'accomplir ma promesse , au moment où j'apprendrai ton arrestation , je me délivrerai d'une vie trop odieuse puisque je ne pourrai pas te la consacrer. Réfléchis bien : si tu te tais , je puis me sauver ; si tu parles , je me donne la mort.

— Je ferai mon devoir , répondit le vicaire , et , donnant un dernier baiser à l'orpheline , il sortit de la prison à pas précipités.

— Lâche , lâche scélérat , se disait-il à lui-même , tu as été sur le point d'accepter ce sacrifice sublime ; tant de vertus n'ont servi qu'à mieux faire ressortir ton infamie. Hélas ! quand elle parlait de me sauver au

prix de sa vie , j'ai senti un moment d'impatience de la voir sur l'échafaud pour être certain que mon secret y mourrait avec elle !..... Oh ! non , tant de lâcheté , tant d'ignominie ne peuvent être entrées dans l'ame d'un homme , qui , il y a un an , eût reçu avec courage la palme du martyr pour la foi qu'il a foulée aux pieds !..... O , que les circonstances étaient différentes..... Je croyais alors !..... Je croyais !..... Je doute ; j'aurais eu devant moi d'éternelles récompenses , je n'aperçois que d'éternels tourmens !..... J'aurais laissé un nom honoré parmi les hommes ! Je vais porter ma tête sur un échafaud ignominieux !..... Oh ! cette idée fait frémir la nature. Mon sang se glace dans mes veines..... Je ne pourrai jamais.....

Et il allait quitter Nîmes pour se rendre à Codolet. Parvenu à l'extrémité du faubourg, il s'arrêta. Le remords reprit sur lui tout son empire. Il courut aussitôt au palais de justice, et demanda à parler au juge d'instruction. On lui indiqua le cabinet de ce magistrat : il monta les degrés à pas précipités en songeant au sacrifice qu'il allait faire, et en espérant du moins qu'il rachèterait l'énormité de ses crimes.

Il frappa doucement à la porte. Un secrétaire lui ouvrit, et il aperçut le juge, qui, assis au fond du cabinet, se leva pour le recevoir et l'accueillit avec respect. Au même instant l'image de l'échafaud, la foule l'accablant de malédictions, le bourreau souriant à l'aspect de sa victime sacrée, tout cet affreux spectacle des dernières

souffrances de l'humanité, lui apparurent dans toute leur horreur. Il baubutia, et ne sut que répondre à la voix du juge qui lui demanda avec douceur ce qu'il voulait de lui.

— Je viens, dit-il, je viens vous implorer pour la jeune Antoinette ; elle n'est pas.... je ne la crois pas coupable.

— Savez-vous quelque chose en sa faveur ?

— Je sais qu'elle a toujours tenu la conduite la plus régulière pendant son court séjour au presbytère de Codolet.

Le magistrat mit alors sous ses yeux les charges accablantes qui pesaient sur l'infortunée. Il lui en fit remarquer toute la gravité.

— Voilà, monsieur, lui dit-il, voilà l'état de l'affaire. Nous n'avons

pas fait arrêter cette jeune fille sur de simples présomptions. Vous voyez qu'il faudrait des preuves plus claires que le jour pour la tirer d'affaire.

— Je ne savais pas , balbutia le vicaire , je ne savais pas qu'on eût contr'elle de si graves soupçons. Les preuves m'étonnent. Je n'ai rien à leur opposer. Avant de les connaître je la croyais innocente.

— Voulez-vous rédiger votre déclaration ?

— Je crois que cela est inutile.

Et il se mit en devoir de se retirer. Le juge le reconduisit jusques dans son antichambre , en donnant de grands éloges à son humanité.—Oui, M. le vicaire, lui dit-il en le quittant, je reconnais dans cette démarche un véritable ministre du Seigneur qui veille au salut de ses ouailles :

notre devoir est plus rigoureux ; mais je respecte la manière dont vous remplissez votre saint ministère. Venez, je vous en supplie , me voir toutes les fois que vous passerez à Nîmes. Je m'honorerai de lier une connaissance intime avec un homme de votre mérite et de votre vertu.

Quelques jours après l'échafaud , dressé par l'erreur , avait terminé les souffrances de l'infortunée Antoinette ; et les honneurs ecclésiastiques venaient chercher au fond de sa retraite celui qui ne pouvait attendre et désirer que l'oubli.

CHAPITRE VIII.

LA TRAPPE.

Rien ne peut arracher du cœur le vif sentiment de ses crimes , et du châtement qu'il s'inflige lui-même ; rien , ni la prière , ni la pénitence , ni le jeûne , ni les tortures de ce désespoir profond qui nous poursuit par des remords , sans nous faire peur de l'enfer , mais qui suffirait lui seul pour faire un enfer du ciel. Il n'est point de tourmens à venir qui puissent exercer une semblable justice sur celui qui se punit lui-même.

LORD BYRON.

Nous touchions à la fin de l'automne de 1827 , et j'allais quitter

Laval où j'avais passé la belle saison , pour venir reprendre à Paris le cours de mes travaux et de mes soucis , lorsque mon ami A.... , l'un des avocats les plus distingués des contrées de l'ouest , m'invita à l'accompagner dans le petit bourg d'Entrâmes , où l'appelaient des affaires de son état. Nous fixâmes notre départ au lendemain , et nous prîmes pour compagnon de voyage un jeune capitaine de dragons , notre camarade d'enfance , que les dernières épurations du ministre de la guerre condamnaient à l'inactivité.

Nous avons quitté la ville avant le lever du soleil pour éviter les grandes chaleurs du jour , et nous cheminions gaîment au travers des prairies émailées de fleurs que fertilisent les eaux limpides de la Mayenne. Le ciel était

pur et sans nuages. Les arbres jaunis par l'été n'étaient pas encore dépouillés de leurs feuilles ; nous jouissions avec délices des derniers beaux jours de l'année et de la fraîcheur matinale. Quoique j'aie toujours eu un caractère mélancolique , assez rare sous le ciel du midi, et que , jeune encore , j'aie connu ces cruelles angoisses de la douleur , qui désenchangent à jamais la vie , j'étais ce jour-là livré à cette folle gaité qui paraît plus vive chez les hommes peu habitués à s'y livrer , comme le soleil paraît briller d'un plus vif éclat quand il s'échappe pour un moment du sein des brumes épaisses du nord. Peut-être la société de mes compagnons , dont la gaité était l'état habituel , peut-être aussi le charme que nous trouvions à suivre encore

une fois ensemble une route que nous avons tant de fois parcourue dans notre enfance, m'avaient-ils sortis de ma langueur ordinaire : quoiqu'il en soit, nos six heures de marche furent six heures de plaisir. Le capitaine Clément sur-tout se livrait à la plus bouffonne hilarité, et nous faisons suivre, par de longs éclats de rire, les traits assez communs pourtant, qui échappaient d'instant en instant à sa verve comique.

Nous arrivâmes, avant midi, au sommet du coteau qui domine Entrâmes, et nous découvrions déjà au fond du vallon ce petit bourg qui paraît sortir du sein d'une mer de verdure, lorsque nous aperçûmes à quelques pas devant nous, dans l'étroit et tortueux sentier que nous

suivions, un moine dont les sombres vêtemens de bure, le noir scapulaire, la tête rasée, contrastaient singulièrement avec la figure brillante de santé et de fraîcheur. Quoique, comme mon ami A...., je me sois peu livré aux pratiques religieuses, et que le doute philosophique se soit glissé dans mon ame sur les débris de la foi éteinte, j'ai toujours profondément honoré une sincère conviction religieuse. Si quelquefois j'ai refusé dans mon cœur, à l'archevêque opulent ou à l'orgueilleux cardinal, une partie du respect que leur accordaient nos ancêtres, j'ai toujours porté un sentiment de vénération profonde à l'humble sœur grise, à l'austère trapiste, au prêtre suivant l'évangile; aussi ne vis-je pas, sans une impression pénible notre fou de ca-

pitaine aborder le cénobite , et lui adresser la parole avec un feint respect et une ironique piété. Il y avait quelques temps que durait cette conversation déplacée , lorsque je m'avantai , et les premiers mots , que j'entendis prononcer au vieillard , me montrèrent que mon camarade inconsidéré s'était joué à un homme plus fort que lui.

— Oui , monsieur , disait le solitaire au capitaine , la vanité , l'ostentation se trouvent aussi dans les cloîtres : c'est un élément de notre nature : les enfans d'Adam doivent en subir la tache indélébile ; les uns , ajouta-t-il , en fixant ses regards sur la boutonnière de Clément , les uns aiment , à vingt-cinq ans , après quatorze ans de paix , à se parer des signes distinctifs de la gloire militaire ;

d'autres se croient des sages parce-
qu'ils ont répudié la foi de leurs pères ;
le pauvre moine fait parade de ses
souffrances , de son austérité, de sa
robe de bure.....

Le capitaine essaya encore de
repandre son ton railleur , mais le
moine , sans sortir de sa gravité pre-
mière , lui rendit ironie pour ironie ,
et nous prouva bientôt , par le si-
lence de notre ami , qu'il savait bien
manier l'arme favorite de son ad-
versaire. La conversation devint
alors générale. Le moine s'y mêla
avec simplicité , mais avec bon sens ;
il nous parut ne manquer ni d'ins-
truction , ni d'esprit , ni de connais-
sance du monde ; nous ne remar-
quâmes en lui ni rigide austérité ,
ni souplesse hypocrite ; il semblait
tenir peu à notre opinion ; il ne se

faisait point gloire de son froc , et paraissait être parfaitement calme et heureux ; mais ce qui nous surprit beaucoup c'est que , s'entretenant avec nous de l'état monacal , il ne répugna pas à nous en peindre les vices et les misères avec une extrême vérité. Notre étonnement redoubla quand nous apprîmes de sa bouche qu'il était attaché à l'ordre austère de la Trappe. Une exclamation simultanée nous échappa : — Quoi ! vous êtes trapiste , lui dis-je , et vous vous êtes soumis à cette triste règle sans que nous ayons remarqué en vous des traces de noirs chagrins , de remords déchirans , ou de cette dévotion outrée qui.....

— Qui mène à la folie ! voulez-vous dire , répondit tranquillement le moine en achevant ma phrase. Il

est vrai, mes enfans, que tels sont les sentimens qui peuplent la Trappe. Mais il est des exceptions. Peut-être, ajouta-t-il en souriant, peut-être apprendrez-vous un jour qu'il y a quelque charme à trouver un port tranquille après avoir navigué sur la mer orageuse des passions et des espérances de ce monde !

En achevant ces mots, le trapiste poussa un soupir qui n'avait rien d'affecté, et tomba dans une rêverie mélancolique qui ne ressemblait en rien à l'extase mystique ni au morne silence du désespoir. Nous gardâmes quelques temps le silence : le solitaire le rompit le premier, et, voyant que sa position excitait vivement notre curiosité, il consentit de bonne grâce à la satisfaire.

— J'ai été militaire, nous dit-il,

et j'ai partagé les travaux , les espérances et les revers de tous les soldats de l'empire. J'ai subi quelques persécutions , j'ai été en butte à beaucoup de haines. Sans emploi , sans pension , j'ai rapporté dans mon village un corps sillonné de blessures , accablé de fatigues , peu d'habitude de travail , et l'impossibilité de servir mes intérêts aux dépens de ma fierté. Parens , amis , tout était mort ou dispersé pendant vingt ans d'absence. Ma jeune maîtresse était devenue une mère de famille déjà mûre. J'arrivai à temps pour assister au mariage de sa fille. La solitude et la misère composaient tout mon avoir. En ce moment s'ouvrit le monastère de la Trappe : on recruta dans les environs des âmes exaltées pour chanter au chœur , et des corps ro-

bustes pour labourer la terre. ; je m'enrôlai parmi ces derniers. Je n'ai encore trouvé là que la solitude et la misère , mon premier état m'y avait habitué ; mais j'ai trouvé la tranquillité que ne m'offrait pas le monde : mes grossiers alimens, mes vêtemens plus grossiers encore sont le prix de mon travail , je les accepte sans honte , et je n'ai pas la crainte de n'en pas trouver demain. Telle a été long-temps ma vie. J'étais né chrétien ; j'ai oublié un peu les devoirs de ma religion dans les camps , je les ai retrouvés comme une consolation dans le cloître. Depuis quelques années je suis monté au grade d'hôtelier de la maison. Ce poste , en me permettant des promenades lointaines , en me relevant d'une partie de mes vœux , a adouci ma

position : au reste , comme dans le monde , je travaille et je traîne monotone-ment mon existence. Je prie ; c'est un bonheur quand on croit. J'ai renoncé à tout espoir de fortune ; en aurais-je acquis , ou qu'en aurais-je fait ? J'ai renoncé aux passions de la jeunesse : le temps me les avait ravies avant mes vœux. Voilà , mes- sieurs , le mot bien simple d'une énigme que vous trouviez étrange.

En conversant ainsi nous arri- vâmes à Entrâmes , et , après avoir salué le trapiste , nous nous diri- geâmes vers l'auberge la mieux acha- landée , où nous avons résolu d'a- vance de nous arrêter pour dîner. A peine étions nous assis autour d'une vaste table de chêne , noircie par le temps , que notre hôtesse avait couverte de mets plus solides qu'élé-

gans et d'un excellent vin vieux , que nous vîmes entrer notre trapiste , qui , après nous avoir salué , régla avec l'aubergiste le prix de la vente de quelques denrées de son couvent. Nous l'invitâmes aussitôt à se mettre à table avec nous. Notre cordialité , la franchise de nos manières , le décidèrent d'accepter notre offre. Il s'assit auprès de nous , vida , sans se faire prier , un grand verre de vin , et prit sa part d'un potage au riz dont l'insipidité aurait fait honneur au frère cuisinier de son couvent. Il s'abstint seulement de toucher aux viandes qui décoraient la table. Nous respectâmes religieusement ses scrupules ; le capitaine seul eut l'imprudence de l'inviter à savourer un morceau d'une dinde

succulente. Notre nouvel ami refusa avec sévérité.

— Vous avez pu voir, nous dit-il, dans toute ma conduite quelque franchise, dans mes paroles quelque vérité : j'ai accepté une invitation que je n'ai pas regardée comme dérisoire ; ne me faites pas repentir d'avoir voulu être homme en même-temps que frère de la Trappe. Puis, s'adressant à Clément avec un sourire de bonhomie : — jeune homme, lui dit-il, vous savez qu'un militaire doit garder sa consigne ; ne forcez pas un moine à violer ses vœux.

Dans notre dix-neuvième siècle où tout est si semblable, si monotone, où un homme ressemble à tous les autres hommes, le peu d'événemens ou de caractères qui s'é-

cartent un peu de la ligne commune excitent vivement la curiosité ; aussi le monastère de la Trappe , l'auté-rité , le silence de ses habitans , sont-ils des choses qui frappent notre imagination , et que nous considé-rons comme un vieux monument du temps passé. Nous adressâmes naturellement à notre étrange con- vive une foule de questions sur son couvent , et je finis par m'engager à lui rendre visite le lendemain. Le moine n'approuva ni ne blâma ma résolution. Il m'avertit seulement que , quelque gravité qui régnât sur toute sa personne , il était un être à part dans son couvent , et le seul qui eu transigé avec l'humaine fai- blesse. Il nous fit alors un effrayant tableau de la vie des solitaires de la Trappe. Je ne le répéterai pas ici ,

parce que la description en est devenue triviale, quoique la vue de tant de misères volontaires frappe toujours l'imagination d'un nouvel effroi.

Parmi les trapistes dont l'austérité se faisait remarquer, même au milieu d'une maison régie par une loi de fer, notre convive nous cita plusieurs fois le frère Vincent. Ce nom me frappa en rappelant à mon esprit la scène terrible qu'on vient de lire.....

— Le frère Vincent ! demandai-je ; j'ai connu un prêtre de ce nom... mais dans une autre contrée ; il était je crois vicaire d'un petit village du Languedoc.....

— C'est notre frère..... Il avait été successivement promu à une

cure de village , au vicariat-général de Carcassonne , et l'on venait de le nommer à un évêché *in partibus* , lorsqu'il quitta subitement le monde pour se réfugier dans notre cloître. Il y a six ans que je vis auprès de lui , et je n'ai pas encore entendu une seule parole tomber de ses lèvres : je n'ai pas vu ses regards immobiles exprimer l'espoir , le désir , ou même le regret. Il passe ses jours et ses nuits agenouillé sur le pavé du sanctuaire ou sur le bord de sa tombe. Il retranche de son unique repas la moitié de l'insuffisante nourriture que permet notre règle. Enfin , absorbé entièrement sous le poids de ses méditations religieuses , il ne semble plus tenir à cette terre.....

Le moine se tut , et comme lui

nous restâmes plongés dans les sombres réflexions que faisait naître l'étrange vie du frère Vincent. Cependant je désirais voir ce malheureux. Malgré l'horreur qu'inspire le crime, un sincère repentir, une pénitence longue et cruelle, ne peuvent manquer d'inspirer une vive pitié ; le coupable s'efface à nos yeux, qui ne peuvent plus voir que l'homme : je priai donc le bon père hôtelier de lui remettre un petit billet dans lequel je lui annonçais ma visite pour le lendemain. Il se chargea volontiers de ma commission, en m'annonçant toutefois qu'il doutait que le pieux reclus consentît à me recevoir.

A cinq heures du matin j'étais déjà en marche, suivant péniblement le petit sentier qui longe les rives

escarpées de la Mayenne. Au bout d'une demie heure un spectacle admirable fixa mes regards. Deux énormes masses de rochers s'élevaient des deux côtés du fleuve qui s'ouvrait en écumant un passage au milieu d'elles. Derrière cette imposante barrière, le monastère de la Trappe semblait sortir du sein des eaux. Son architecture gothique, débris gigantesque du temps passé, semble singulièrement appropriée à ce qu'il y a de sauvage dans cette solitude, et les efforts bouillonnans de la Mayenne, interceptée dans son cours, les têtes aiguës des roches de granit qui s'élèvent sur ses deux rives, les genêts, les bruyères qui décorent les flancs des deux monticules de leurs stériles verdure, forment le seul cadre convenable à

la flèche aiguë de l'église, et à la bizarre irrégularité de tout l'édifice pieux.

Notre-Dame de la Trappe d'Entrâmes n'avait pas été bâtie pour sa destination actuelle. Ce n'étaient pas autrefois d'austères pénitens qui l'habitaient, mais de riches et orgueilleux moines de l'ordre de Citeaux; aussi, tout ce que la révolution a épargné des anciennes constructions, contraste-t-il d'une manière pénible à voir avec les grossières réparations faites par les nouveaux possesseurs et avec la décoration intérieure d'une abbaye autrefois si somptueuse. L'abbatiale a été démolie par la bande noire; les tableaux, les riches ornemens ont été vendus; et, auprès de l'église qui peut passer pour l'un des chefs-d'œuvre du génie Sarra-

zin , improprement nommé gothique par les modernes , de la magnifique bibliothèque , et de plusieurs autres corps de bâtimens de la plus grande richesse , mais sans emploi actuel , quelques hangards construits en boue et en mortier , un grand bâtiment carré , percé irrégulièrement de petites fenêtrés , composent l'habitation des quatre-vingts cénobites réfugiés dans ce monastère.

J'arrivai auprès du couvent , sur le bord du fleuve en suivant le sentier étroit tracé au milieu des rochers ; un mur à hauteur d'appui , grossièrement élevé , une porte bâtarde en chêne en composent toute la clôture. Je me présentai à la porte où je fus reçu par le frère hôtelier , ce même moine avec lequel j'avais dîné la veille. Il m'apprit que le frère

Vincent ne pouvait pas me recevoir, ayant pris la résolution de ne jamais rompre son vœu de silence éternel ; mais il m'invita à passer la journée à la Trappe ; vous assisterez, me dit-il, aux travaux et aux heures de plaisir de nos frères. Peut-être ce spectacle nouveau ne sera-t-il pas pour vous sans intérêt et sans instruction.

J'acceptai, sans me faire prier, l'offre obligeante du frère Ambroise, c'est le nom de l'hôtelier, et je me rendis sur ses pas dans le parloir, salle basse assez semblable par les ornemens qui la décorent et les devises qui y sont inscrites, au cabinet de réflexions d'une loge de maçonnerie. Je restai seul pendant plus d'une heure dans ce lieu funèbre, dont les emblèmes, et les inscrip-

tions de mort me frappaient d'une inexplicable tristesse. Je fus ensuite conduit dans l'une des tribunes de l'église, d'où j'aperçus les moines, couverts de leurs robes de bure et de leurs scapulaires, prosternés le ventre contre terre dans le sanctuaire, et chantant d'un ton monotone une lugubre psalmodie. A midi le frère hôtelier me prévint que l'heure du repas était arrivée ; je descendis avec lui dans le parloir où je vis arriver la communauté, rangée sur deux files, et chantant le *de profundis* d'un ton lent et sinistre. A un signal de l'abbé, tous les frères se prosternèrent à mes pieds. L'un d'eux dont le visage pâle, les joues creuses, l'œil sombre, et les lèvres pendantes, sont encore présents à

mon esprit, s'approcha vers moi en silence, et me présenta un vase grossier pour me laver les mains. Cette cérémonie achevée, le supérieur me fit signe de prendre place à sa droite, et nous nous rendîmes processionnellement dans le réfectoire, en continuant le chant du *de profundis* et du *miserere*. Le réfectoire, comme le salon où j'avais été reçu, est tapissé en noir, et couvert de symboles de destruction. Toute la communauté se mit à genoux, on récita une longue prière, et l'on prit ensuite place autour d'une vaste table de bois grossier, construite en fer à cheval autour de la salle.

A un signal de l'abbé, tous les frères commencèrent leur repas. Chacun d'eux avait devant lui un pot

d'eau, un énorme morceau de pain, plus noir et moins bien boulangé que celui que, dans les villes, on destine aux animaux, et une vaste écuelle d'étain contenant des légumes de différentes espèces, cuits à l'eau sans aucune sorte d'assaisonnement. On me servit en outre du riz au lait, une omelette, des fruits et un pot de cidre des environs. Le moine, qui m'avait présenté l'eau pour me laver les mains, se mit à genoux auprès de moi, et eut soin de me changer d'assiette, et de me rendre tous les services que l'on peut désirer à table. Plusieurs fois, pendant ce festin frugal, l'abbé frappa trois coups sur la table avec une espèce de maillet de fer; à ce signal tous les trapistes se jetaient à genoux,

et marmotaient quelques sentences funèbres avant de continuer leur triste dîner.

Avant de quitter le monastère je visitai le dortoir , immense salle , garnie de deux rangs de cellules , où couchaient les frères , dans des lits formés de planches , sans matelas ni couvertures. Sur la porte de l'un de ces cabinets étroits je vis écrit le nom du frère Vincent. J'y jettai un coup-d'œil rapide , mais qui suffit pour me faire remarquer plusieurs inscriptions qui semblaient dictées par le trouble d'esprit que fait naître le remords. Je demandai à l'hôtelier si le frère Vincent se trouvait dans le réfectoire en même-temps que moi : c'est lui qui vous a servi à table , me dit-il , il a pensé

que c'était le seul moyen de jouir de votre visite sans contrevenir à ses vœux.

Telle est l'existence d'un homme que la nature avait doué de nobles et belles facultés , et qu'une position malheureuse a voué au crime et au malheur ; trop repentant pour jouir de la vie qu'un forfait seul lui avait conservée ; il s'est englouti dans une tombe vivante où le souvenir de ses premières années le poursuivra jusqu'à son dernier jour. Hélas ! est-il des actions qu'un tel repentir n'expie ! Peut-on se refuser à l'espoir qu'un meilleur monde s'ouvrira pour celui qui a été lancé dans la voie de l'infâmie pendant son voyage sur cette terre, plutôt par des circonstances trop fortes pour sa faiblesse

que par l'instinct du mal et la corruption du cœur !

.

.

.

J'ai revu Codolet il y a peu de mois.

On me montra , entre le Rhône et la Cèze , la chaumière qu'avait habitée l'infanticide ; auprès s'élevait une croix en souvenir du crime et de l'expiation qu'il avait reçue. Ce lieu était encore en horreur à tous les habitans. Les mères le faisaient voir à leurs filles pour leur apprendre à quels forfaits peut conduire un premier égarement. On me montra aussi , dans le presbytère , le portrait du vicaire refusant la mitre et la crosse épiscopale pour s'ensevelir à la Trappe. Ce trait

d'abnégation chrétienne avait fixé l'attention publique , et tous les habitans fiers d'avoir eu l'abbé Vincent pour pasteur , le racontaient avec orgueil aux étrangers. O justice des hommes ! C'est donc ainsi que l'on distribuera toujours l'éloge et le mépris !

FIN.